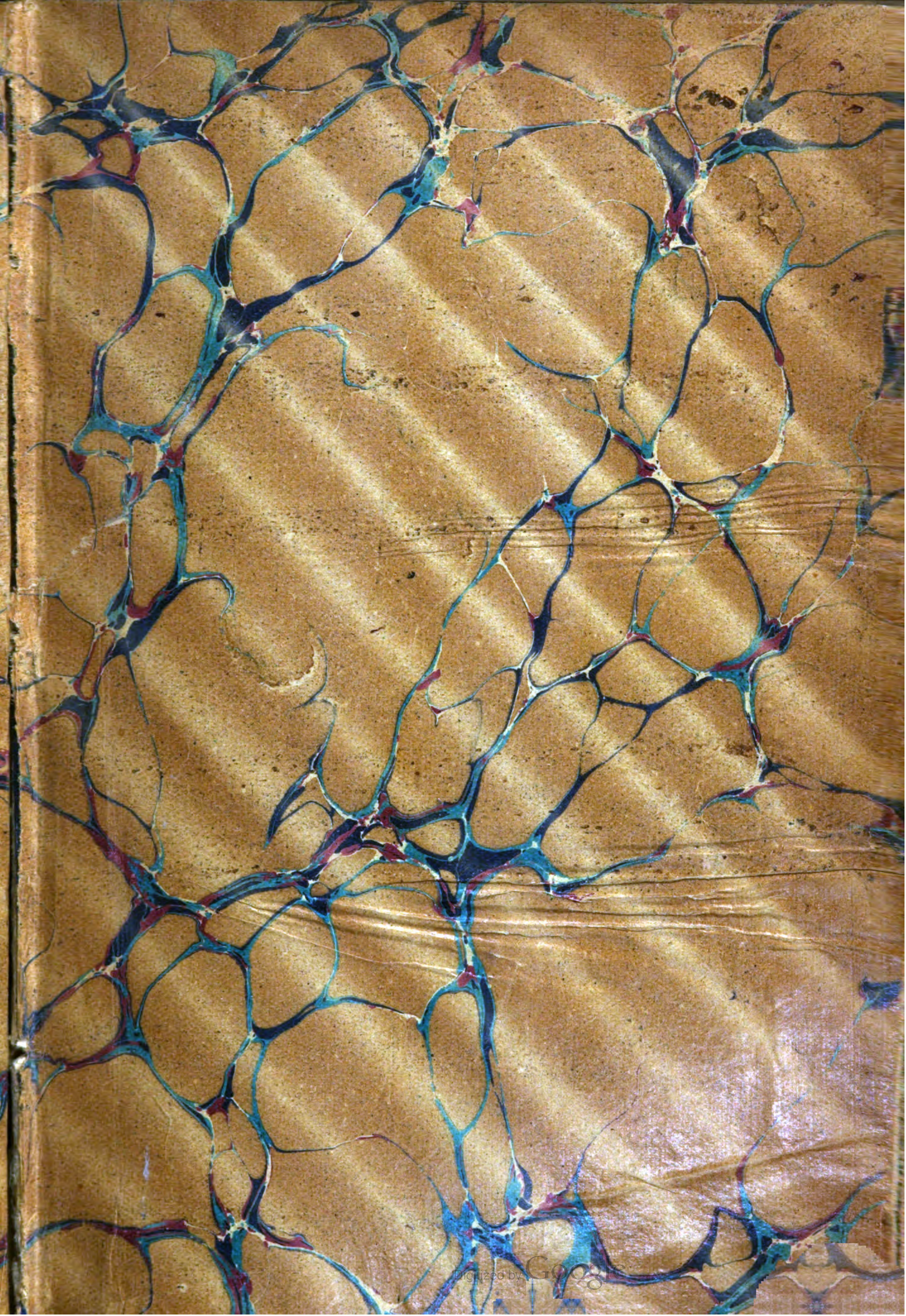






EN ANARCHIE

ROMAN

Par

CAMILLE PERT

H. SIMONIS EMPIS, ÉDITEUR

Don de l'auteur
à la bibliothèque de
la ville de Lyon
Camille Pert

EN ANARCHIE

12 juin 1901.

À LA MÊME LIBRAIRIE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CAMILLE PERT

AMOUREUSES, roman	1	vol.
AMANTE, roman	1	—
LE FRÈRE, roman	1	—
LA CAMARADE, roman	1	—
LES FLORIFÈRES, roman	1	—
LEUR ÉGALE, roman	1	—
MARIAGE RÊVÉ, roman	1	—
CHARLETTE, roman	1	—

En préparation :

LA PARISINE, roman.

Exemplaire N° 3079

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

CAMILLE PERT

En Anarchie

ROMAN



Tout exemplaire est numéroté au verso du faux-titre.

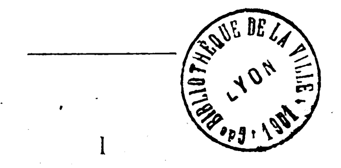
PARIS
H. SIMONIS EMPIS, ÉDITEUR
21, RUE DES PETITS-CHAMPS, 21

1901

Il a été tiré de cet ouvrage
Vingt exemplaires sur papier de Hollande.

EN ANARCHIE

PREMIÈRE PARTIE



I

Les glaces et les moulures dorées de la pâtisserie Borie, quai de la Bourse, à Rouen, étincelaient sous un gai soleil d'hiver qui s'inclinait à l'horizon, jetant de grandes lueurs éclatantes en le ciel gris de lin.

Dans le magasin dallé de marbre, meublé de vannerie japonaise multicolore, un murmure de conversations montait des petites tables entourées de femmes élégantes qui mangeaient des gâteaux, buvaient du madère ou du thé, la voilette relevée, une main dégantée. Derrière la longue table de marbre où s'étalaient les pâtisseries, une file de demoiselles de comptoir se tenaient silencieuses, attentives aux souhaits des clientes.

La grande porte vitrée aux lettres d'or fut poussée, et un jeune homme modestement vêtu s'arrêta sur le seuil, gêné par le luxe du magasin, avec un regard furtif autour de lui.

De taille moyenne, mince, très blond, l'apparence encore plus jeune que ses vingt-cinq ans, il avait des yeux foncés, à l'expression ardente qui surprenait dans son visage délicat, peu accentué, qu'une barbe légère allongeait.

La vue de la vitrine de droite où des pains dorés étaient rangés entre les barres de cuivre du dressoir le rassura. Il entra résolument, laissant retomber la porte derrière lui.

Auprès du comptoir de boulangerie, une demoiselle le dévisageait durement.

— Un pain d'une livre, s'il vous plaît demanda-t-il.

Et, tout en prenant le pain qu'on lui tendait ainsi qu'une aumône, il jetait trois sous sur le marbre en hâte, désireux de s'en aller.

— Pardon ! dit la jeune fille. C'est vingt centimes.

— Vingt centimes ? répéta-t-il surpris.

Troublé, indécis, il ne cherchait point dans sa poche, examinant le petit pain, comme tenté de le rendre.

A cet instant, quelque chose le frôla ; il vit près de son pantalon roussâtre une jupe de satin noir, le bout d'un soulier verni.

— Laissez, je paierai, dit une voix grave, harmonieuse.

Il releva brusquement la tête et aperçut une grande jeune femme brune, avec d'admirables yeux

roux, qui le considérait avec un intérêt hardi. Sa mâchoire un peu massive, au menton volontaire, s'enfonçait dans la fourrure sombre de son collet de velours noir; ses cheveux étaient surmontés de deux ailes de jais qui seyaient extrêmement à sa physionomie étrange, inquiétante grâce à la mobilité de ses narines, à la crispation de ses lèvres minces, très colorées dans la pâleur mate du teint.

Une rougeur violente monta aux joues du jeune homme. Il se fouilla avec précipitation, et jeta une pièce de cinq francs sur le comptoir, d'une main tremblante.

— Je ne suis pas un mendiant, madame! prononça-t-il à voix demi-haute, son regard fixé avec un défi sur la femme qui venait de l'offenser.

Elle sourit, sans s'émouvoir aucunement.

— Tant mieux pour vous, monsieur! répliqua-t-elle, se rapprochant de lui, l'effleurant d'un geste caressant et souple.

Mais il saisit sa monnaie, la lança au fond de sa poche et sortit, sans un salut, la tête haute, le visage en feu, ne remarquant point que la jeune femme sortait immédiatement à sa suite.

Dans la rue, il quitta le trottoir surtout occupé par la promenade de la foule élégante et oisive, et suivit l'étendue du quai grossièrement pavé, encombré de trains de marchandises qui passaient lentement ou attendaient, entre les rangées des barriques, les immenses tas de sacs, les caisses préservées par des toiles goudronnées.

Rendu tout au bord de la Seine, le long des navires amarrés de multiples câbles noués aux énormes

anneaux scellés dans les dalles du quai, il ralentit le pas, aspirant l'air vif qui courait, surchargé d'exhalaisons de goudron, de toile à voile, de sel marin. Dans un mouvement uniforme, avec un bruit monotone, les grues laissaient glisser des chaînes au bout de leurs longs bras ; puis des jets de vapeur s'échappaient en sifflant ; avec un effort, un essoufflement, elles tournaient sur leur axe, venant déposer à terre des sacs, des ballots, des tonneaux, dont des grappes d'hommes attentifs s'emparaient pour les conduire en les cases encore libres de ce damier que présentait la surface du quai.

Le jeune homme marchait sans rien voir, absorbé dans sa pensée, possédé du désir fou d'insulter quelqu'un, de briser quelque chose : un de ces besoins d'autant plus violents, aveugles, que celui qui les ressent se sait faible et impuissant.

On lui avait jeté une aumône !... On l'avait pris pour un mendiant, lui !

Et le fait que ce fut une femme qui l'eût insulté de sa pitié doublait l'injure ; il s'y mêlait un sentiment d'amour-propre de mâle humilié par la faiblesse.

Brusquement, il revint à la vie extérieure. La jeune femme le rejoignait, marchant rapidement sur le sol noirâtre, semé de flaques du quai, relevant de sa main encore dégantée ses jupes de satin valant des mois de nourriture pour des pauvres.

— Pardonnez-moi, dit-elle, la voix douce.

Il s'arrêta, troublé, profondément atteint par la caresse humble de cette inflexion féminine.

Elle était tout près de lui, le dominant un peu de

sa haute taille, les épaules élargies par les plis épais de son collet de velours, belle d'une maturité à peine commençante.

— Pardonnez-moi, répétait-elle, j'aurais aimé vous être utile.

Une vanité chatouillait peu à peu le cœur du jeune homme, et sa haine pour la dame se fondait en vague dédain reconnaissant pour la femme qui le poursuivait, mue évidemment par quelque sensualité.

Il osa la regarder, remarquant alors sa beauté, les détails de sa toilette.

— Vous me connaissez? fit-il.

Très vite il avait détourné les yeux, mais ses regards s'étaient mêlés à ceux de la jeune femme, et comme une complicité les liait maintenant, bien qu'il s'en défendît de toute la force de son vouloir.

— Je vous ai vu tout à l'heure pour la première fois, dit-elle lentement, mais j'aimerais vous revoir. Comment vous appelez-vous?

Il eut un tressaillement d'orgueil blessé. Allait-elle le questionner ainsi qu'un valet, avec son aplomb tranquille de bourgeoise, son air de supériorité dédaigneuse!... Pourtant, il répondit machinalement :

— Emile Lavenir.

Puis, très rouge, il lança comme une bravade :

— Et vous?

Mais elle dit simplement :

— Ruth Etcheveeren.

Alors, il se calma, et la regarda longuement, touché de sa réponse amicale, s'efforçant de ne voir que la femme, son égale — son inférieure même —

en cette créature qu'il jugeait malgré lui si différente de celles qu'il avait approchées jusqu'alors.

Elle l'interrogeait encore.

— Où demeurez-vous ?

Il hésita, puis mentit :

— Rue Armand-Carrel, 23.

Et, tout de suite, il eut honte du sentiment qui lui avait fait donner l'adresse de Gérald Lagoutte, un camarade, presque un bourgeois, et relativement bien logé, au lieu d'indiquer franchement la rue de la Verrerie, où la veuve Lavenir, sa mère, débitante de vin, lui réservait une chambre étroite et obscure.

Cependant, il s'excusa lui-même. Si vraiment cette femme voulait le visiter, ils seraient plus tranquilles chez Gérald que chez lui, où Louise, sa maîtresse pouvait venir le relancer à tout moment.

Ruth l'examinait curieusement.

— A quoi travaillez-vous?

— Je suis coupeur aux ateliers Weill.

Elle chercha un instant dans sa mémoire. Weill, le grand fabricant de vêtements tout faits pour hommes?... Oui, un métier propre... Voilà pourquoi les mains de l'ouvrier n'étaient pas gâtées.

Maintenant, elle considérait ses yeux de rêveur et d'exalté.

— Vous lisez beaucoup ?

— Tant que je peux.

— Socialiste ?... Anarchiste ?...

Il se redressa avec fierté et ne répondit rien, gêné et irrité du sourire indulgent qu'avait la jeune femme.

D'ailleurs elle n'insista pas.

— Rue Armand-Carrel, 23, répéta-t-elle. Eh bien, j'irai vous voir.

Puis, sans un adieu ni un signe, elle le quitta, retournant d'un pas indifférent sur le trottoir large où la foule passait et repassait devant les riches magasins.

Au milieu de la chaussée, des tramways filaient avec rapidité, jetant des coups de sifflet aigus, leurs rails séparant le quai en deux zones bien distinctes. D'un côté, l'industrie, le grouillement ouvrier, le labeur rude et sans trêve; de l'autre, les boutiques regorgeant de ruineuses inutilités, la masse paresseuse des bourgeois et de leurs femmes promenant leur oisiveté, et leurs toilettes

Emile continua sa route, irrité contre lui-même, furieux des sentiments qui se heurtaient en lui.

Etait-ce faiblesse, à lui, prolétaire, d'accepter le caprice d'une bourgeoise?... ou bien, au contraire, n'était ce pas donner un soufflet aux riches que de prendre une de leurs sœurs?...

Car, il ne s'y méprenait point, c'était une audacieuse, une cynique, mais non pas une fille... C'était bien réellement une enfant de bourgeois, une femme de ces classes qui depuis des siècles écrasaient ses frères à lui!... Oh! la prendre!... faire l'amour avec elle comme avec la dernière des souillons, ne serait-ce pas exquis!...

Pourtant, un malaise l'emplissait, car, en même temps qu'il ressentait une joie d'humilier cette femme, il éprouvait aussi une gratitude immense pour elle, une vanité de ce qu'elle voulût bien descendre jusqu'à lui!...

Alors, son orgueil se cabra. Non, il ne devait point accepter l'amour d'une étrangère, d'une ennemie; c'était lâcheté, compromission de sa part !... Entre les riches et les pauvres, il ne devait y avoir aucun lien, jusqu'au jour où le grand bouleversement aurait de nouveau rendu tous les hommes frères !...

Et comme, au fond de lui, se joignait à ce sentiment d'orgueil une grande timidité, la peur de paraître gauche, emprunté, grossier à cette femme belle et délicate, il se jura de repousser toutes les nouvelles avances qui pourraient lui être faites.

Non, il y était décidé, cette femme ne l'aurait point !... En vérité, leurs chairs n'étaient point faites pour se mêler... Elle était pareille aux aristocrates dont autrefois les têtes pâles et sanglantes étaient promenées au bout des piques. Elle n'avait rien de celles qui accompagnent la fruste nuée des convaincus... de ces enthousiastes qui, un jour, renverseront, balayeront l'antique civilisation pourrie, et planteront triomphants le drapeau vierge d'une société nouvelle sur le terrain déblayé.

II

Ce jour-là, vers quatre heures, Émile avait quitté l'atelier Weill, avec une irritation contre la besogne journalière, en un besoin de flâne, de bavardage, de discussion, de tout ce qu'il savait trouver d'enthousiaste, de puéril, de terre à terre et d'envolée dans les bureaux du *Réveil*, le journal de Célestin Bergès.

Il aurait pu sortir sans attirer l'attention, mais au contraire, par défi, il passa lentement, martelant le sol de ses talons devant le chef d'atelier. Il eut un désappointement, car l'autre lui sourit, fit un bonjour amical et le laissa passer sans aucune observation. Émile avait une position exceptionnelle dans la maison, grâce à son instruction supérieure et à son adresse remarquable. On lui passait bien des irrégularités causées par son caractère fantasque, sachant qu'elles étaient compensées par la rapidité et la qualité de son travail quand il se trouvait dans ses bons jours.

Dehors, le vent s'engouffrait dans la grande rue

industrielle, à la large coupure droite ; le ciel était noir ; l'hiver momentanément revenu cinglait les visages de son haleine dure. Émile s'engagea vite dans les ruelles sombres et étroites qui zigzaguaient vers le port. A l'entrée d'un porche bas, aux ruisseaux immondes, il écouta des chants lents, d'une mélancolie langoureuse d'ivrognes du Nord, qui sortaient d'un cabaret aux vitres dépolies dont la porte était décorée de drapeaux norvégiens et danois, en loques.

Dans la cour, un atelier de tonnelier s'enfonçait ténébreux et humide, retentissant de coups sourds ; tandis que, en face, derrière les fenêtres ouvertes, des blanchisseuses repassaient, courbées, le cou nu, les manches relevées, leur jacassement et leurs rires rythmés par les heurts métalliques des fers reposés sur le fourneau.

Émile passa devant elles sans un regard et gravit un escalier étroit, aux marches jamais balayées, qui s'affaissaient au milieu, ainsi que celles des très vieux clochers.

Au premier, un grand carton cloué sur une porte exposait aux regards, soigneusement calligraphié : « *Le Réveil, journal indépendant socialiste.* » Puis, au-dessous, cette devise : « *Frères, unissons-nous dans le sang et les larmes.* »

Le jeune homme tourna le bouton en habitué, et jeta un rapide coup d'œil dans la pièce où l'on pénétrait directement.

Un air glacé tombait ; le long des murs roux à la peinture écaillée, des planches supportaient un amas de papiers poudreux. Près de l'unique fenêtre,

un homme et une femme écrivaient, penchés sur une table de bois noir. Tout au fond, les traits vagues dans la demi-obscurité, la barbe épaisse, le teint jaune, un prêtre était assis, immobile, la soutane un peu relevée par ses genoux osseux.

— Gérald Lagoutte est-il là? demanda Émile en indiquant du regard une seconde pièce dont la porte était mi-close.

La femme releva la tête, montrant un long visage aux traits mal ébauchés. Ses quarante ans n'avaient plus d'âge ; seuls, ses yeux bleu pâle, admirables de clarté et de bonté, frappaient dans le visage las, aux pommettes, aux mâchoires saillant disgracieusement sous la peau terreuse.

— Non, pas encore, répondit-elle.

Et sa voix surprenait, harmonieuse et fraîche, très jeune, très féminine.

En face d'elle, l'homme avait levé la tête. Émile lui tendit la main.

— Ça va bien, Sabourin?

L'autre hocha la tête.

— Ah ! mon foie... vous savez !...

Il avait une petite figure ronde, sans front, le crâne entièrement dépouillé, le visage glabre, les yeux morts, les bajoues flasques, la physionomie effacée comme sa vie de gratte-papier. Depuis trente ans, il végétait dans les bureaux de petits journaux, s'occupant uniquement de comptabilité, de détails matériels, absolument étranger à toute question politique et sociale. Sans autre horizon que son coin de table, il n'avait d'autre but moral que de le défendre des entassements de papiers prove-

nant de sa compagne d'écriture, aussi désordonnée qu'il était automatiquement méticuleux.

— Célestin Bergès est rentré de sa tournée? fit Émile.

— Cette nuit, à trois heures, répondit la femme. Il a parlé à Évreux, à Lillebonne, à Bolbec...

— Du succès?...

— Oh! du succès, on en a toujours... des adhésions à l'*Universelle*, pas beaucoup... ils ne comprennent pas...

Emile écoutait avec surprise les voix résonnant sourdement dans la pièce à côté.

— Qui est avec Bergès? demanda-t-il avec un sourd effroi.

La femme le regarda fixement sans répondre.

— C'est *lui* qui est là? dit Émile à voix très basse.

Elle fit un signe affirmatif.

Émile eut un frisson. Souvaire, en France!... à Rouen! — Alors, bientôt, il y aurait encore un attentat?... retentissant ou obscur... sottement meurtrier pour son auteur ou jetant un instant une lueur terrifiante sur le monde!...

Mais, les voix s'étaient tues; un bruit de pas, un claquement de porte, retentirent. Sans doute, le compagnon était sorti par la seconde issue. Émile soupira, soulagé. Il lui en eût coûté de revoir la silhouette bien connue de cet homme, son masque vulgaire, résolu, son front bas et carré, ses petites jambes torses sous le buste énorme, sa physionomie impénétrable, inquiétante de fanatique, de tueur d'hommes et de sapeur de sociétés!...

Le jeune homme hocha la tête. Non, en vérité, ce ne serait pas par la force, par le sang répandu que le monde serait conquis, mais par la grande loi de persuasion et de douceur !... Les hommes n'avaient-ils plus de sens, plus de réflexion ?... Ne pouvait-on les attirer au vrai par le raisonnement ?... Ah ! si l'on portait la lumière aux yeux de chacun, qui pourrait se refuser à la vérité? La plupart des riches n'étaient cruels que par ignorance et stupidité !...

La porte derrière Sabourin fut vivement poussée, et Célestin Bergès apparut. Quarante-sept ans, celui-ci, de taille moyenne, la carrure large, le ventre énorme, le pantalon plissant en travers sur les cuisses charnues, la figure épanouie aux joues colorées, mal rasées ; de petits yeux vifs, la lèvre sans moustaches mobile et frémissante comme celle de tous les orateurs, des cheveux longs, foncés, huileux, rejetés en arrière : un aspect de prêtre défroqué ou de cabotin vieilli. C'était, du reste, un ancien ténor toulousain que la perte subite de sa voix avait jeté dans le journalisme et la politique.

— Ah ! te voilà, toi, l'enfant ?... s'écria-t-il en secouant la main d'Émile, la voix étrange, voilée, enrouée, avec de subits éclats métalliques. Que fais-tu de Louise ?... Veux-tu l'amener jeudi à Évreux ?... Je fais une conférence... Marta devait parler, mais il est obligé de demeurer à Londres, alors il y a un trou dans le programme... une séance d'hypnotisme, ça corsera la soirée. Marches-tu ?... je paie le déplacement, et cent sous à ta femme.

Émile secoua la tête.

— Non, elle a été trop malade la dernière fois.

Bergès eut un gros rire.

— Bah ! ça rend les femmes amoureuses de les magnétiser !...

Cependant, l'abbé oublié là-bas, s'était levé et approchait. Bergès l'aperçut tout à coup, et reprit son sérieux.

— Vous désirez ?

Ses yeux perçants dévisageaient le prêtre avec méfiance.

— Je suis l'abbé Faure.

— Celui des brochures?.. l'auteur de la *Commune chrétienne ?...*

L'autre s'inclina.

— Oui.

Il y eut un mouvement d'intérêt parmi les assistants. On examina l'homme rendu quasi célèbre par ses démêlés avec l'Église.

— Asseyez-vous, dit simplement Bergès en poussant une chaise vers l'abbé et en enfourchant une autre près de la table où la femme avait cessé d'écrire, attentive.

Le prêtre s'assit, ramena sa soutane d'un geste machinal, puis commença, la voix lente, prêcheuse :

— Nous poursuivons un même but par des voies différentes...

— Pardon, interrompit Bergès avec un sourire. Un but différent par les mêmes voies serait plus juste !... Vous et nous sommes d'accord sur la nécessité de tomber la société actuelle... Mais, lorsqu'elle sera par terre, nous ne nous entendrons plus pour la reconstituer !...

— Nous voulons l'affranchissement de tous, reprit l'abbé, sans se démonter, la communauté des intérêts... l'égalité des êtres humains.

— Vous voulez l'égalité dans le renoncement et la souffrance... Nous, l'égalité dans la jouissance.

L'abbé haussa les épaules.

— Le bonheur n'est pas de ce monde.

Bergès avait atteint du tabac; d'un geste, il demanda du papier à Émile, et commença à rouler une cigarette avec indifférence.

— Je ne discuterai pas, vous savez!.. J'ai une moyenne de quatorze heures par jour de discours dans la gorge depuis une semaine... ça me suffit!...

— Eh bien! écoutez-moi, fit le prêtre poliment. Vous et votre parti êtes une puissance; nous, également, sommes nombreux dans le clergé qui adorons le peuple.. Pourquoi ne pas nous unir?... Etudiez-nous, rendez-vous compte de la force immense que nous possédons pour la propagation des doctrines... Laissez-nous vous convaincre que nous nous entendons sur tous les points, sauf à propos d'un seul, sur lequel vous vous fourvoyez. Vous secouez le joug du riche avec raison, mais votre grande faute est de secouer aussi celui de Dieu. La jouissance n'est-elle pas accordée entièrement par son vouloir? A qui, dans le malheur et la peine, peut-on avoir recours, si ce n'est à l'Éternelle Puissance et à ceux qui sont ses mandataires sur terre?...

La femme, jusqu'alors silencieuse devant la table, se leva toute droite, apparaissant telle qu'un grand spectre décharné en ses vêtements sombres plaqués sur son corps maigre.

— Ecoutez, monsieur l'abbé, s'écria-t-elle avec une véhémence subite qui fit tressaillir tous les assistants. Il ne faut pas venir me parler, à moi, de Dieu et des prêtres assistant les malheureux!... C'est une sinistre blague!... Ah! si quelqu'un a frappé à cette porte, c'est moi?... et qu'ai-je trouvé? Indifférence, malveillance, ou cruauté cynique! J'avais dix ans quand mon père est mort, petit employé de ministère, trop jeune pour que sa veuve fût pensionnée... Pendant sept ans, ma mère s'exténua pour me faire vivre, mendiant des secours à droite et à gauche, essayant de m'apprendre un métier — un leurre!... car pas un ne peut nourrir une femme... si elle veut vivre, il faut y joindre la prostitution... Tous les patrons le savent, mais peu leur importe, puisqu'ils trouvent toujours des malheureuses pour accepter leurs conditions!... Moi, je devais crever... j'étais trop laide, les hommes ne voulaient point de moi. Ma mère mourut, et, devant ce cadavre, sans un sou dans ma poche, je me dis : Que faire? Où aller? A qui m'adresser? J'étais croyante, on m'avait persuadée que l'on devait recourir à Dieu aux moments suprêmes... J'ai tenté de le faire... Je suis allée de couvent en couvent, ne demandant qu'un coin pour végéter, une humble place pour y mourir. Partout, on m'a repoussée! Ah! l'on n'est pas tendre pour le pauvre, dans vos maisons de Dieu!... malgré les affiches menteuses dont elles se couvrent pour draîner l'or des âmes charitables! Alors que j'espérais une main tendue, une parole de paix, d'affection, je n'ai rencontré que des regards glacés, une suspicion, de banales

et mielleuses réponses, un dédain des maux endurés, une immense aversion du misérable lorsqu'on ne peut l'exploiter, sucer le sang de ses veines, le suc de sa chair ! — J'étais faible, pauvre, désespérée, que pouvait-on faire de moi ? Ferais-je honneur à la maison ? Mon travail lui rapporterait-il ? Hélas, point du tout ! Alors, à la rue ! J'ai heurté à la porte des couvents aristocratiques, où, inspectant ma mise délabrée, on me demandait en souriant le chiffre de ma dot... J'ai couru à ceux où les plus humbles sont admises. Ces femmes au front encadrés de linges immaculés, au Christ brillant sur la poitrine, soupesaient du regard ma triste personne. On me tendait une batiste, une aiguille... et, devant le travail inhabile de mes doigts, on secouait la tête ! — Pas de place ici ! — En un endroit, on m'a reproché d'être vierge !... On n'admettait que les repenties ! — Oh ! ces courses inutiles où, épuisée, affamée, découragée, je me butais éternellement à des cœurs figés ! à des épidermes insensibilisés ! Pas une parole sympathique sous ces formules pieuses que l'on me débitait. Jamais une lueur de pitié dans ces yeux qui se détournaient de ma misère, affectant de ne voir que le ciel ! Hypocrisie, simagrées, égoïsme, mercantilisme ! Quand je suis tombée un soir, à la porte du garni que je ne pouvais plus payer, le ventre vide, le froid de la mort dans les veines... est-ce la religion qui m'a secourue ? Non, c'est un humble, un misérable comme moi... il a partagé son pain avec moi et, comme je râlais la fièvre et qu'il n'avait ni feu ni lit à m'offrir il me conduisit à l'hôpital... Mais il ne m'aban-

donna pas dans cet enfer des pauvres... Il revenait, prenant ses minutes sur son pain, car, pour l'ouvrier, un instant de travail en moins, c'est une bouchée à laquelle il renonce!... Pourtant, il revenait me voir, et ses douces paroles me remettaient le goût de la vie au cœur! — Il ne me parlait point de Dieu, mais des créatures... Il me promettait, non le bonheur à venir, mais l'amour... l'amour des déshérités, des repoussés, de tous ceux que l'on opprime et que l'on écrase!... Il me fit adorer la souffrance, non en me montrant la récompense égoïste d'un paradis menteur... mais en dressant devant moi le splendide et sanglant étendard de la pitié! Ah! il était grand, beau, cet homme! plus beau et plus grand que votre Dieu et vos prêtres!... car, votre divinité est de marbre et vos ministres vivent gras et repus, ricanant des maux de l'humanité! — Votre Dieu est mort pour ressusciter aussitôt... lui, mon Dieu à moi, qui n'était qu'un homme, qui n'a vécu que pour tous, est mort... mort à jamais.. pour le monde... pour l'universalité des êtres souffrants... ses frères!...

— Malheureux qu'il n'y ait pas un sténographe, observa Bergès convaincu.

La femme émue, sa maigre poitrine palpitante, se rasseyait, ayant parlé moins pour l'auditoire que pour se soulager, se courbant sur son papier sans prêter plus d'attention à ce qui se disait.

— Qui est cette dame? demanda le prêtre à Émile.

— Constance Parandier, répondit brièvement celui-ci.

L'autre eut un geste. — Ah! la conférencière célèbre, l'ancienne maîtresse de cet apôtre des déguenillés qui avait fini sous la guillotine...

— Il y a de mauvais prêtres, accorda-t-il. Les couvents sont à régénérer, l'esprit de lucre et de morgue s'est introduit partout... Il faut renverser dans l'Église comme dans la société... Mais Dieu demeure, immuable, immense, seule étoile conductrice de l'homme. Malheur à ceux qui s'égarent hors de sa voie!...

Tout à coup, Émile s'emporta :

— Dieu!... où le mettez-vous? dans le ciel? Eh bien! qu'est-ce que ça nous fait le ciel?... Nous sommes sur terre, et il n'y a que la terre qui nous intéresse... Ce n'est pas des jouissances spirituelles pour l'avenir que nous voulons... Nous demandons que notre estomac soit rempli, que notre cœur soit au chaud, que nos membres ne soient pas torturés de labeurs trop grands, nos santés ruinées de travaux malsains!... Nous voulons jouir de notre esprit, de nos connaissances... Nous voulons être quelqu'un comme tant d'autres qui n'ont une place au soleil que parce qu'ils sont nés bourgeois! — Dieu? nous n'en avons pas besoin? — Que nous importe plus tard, pourvu que le corps et l'intelligence aient joui de tout ce que l'on peut jouir dans l'existence!

— Un leurre, votre existence au-delà pour dorer la pilule aux niais! clama la voix bizarre de Célestin. C'est commode de faire marcher le pauvre pieds nus dans la boue, la ventre affamé, le crâne martelé de souffrance, et les yeux fixés sur le nanan

là-bas... toujours plus loin, là-bas ! — Et puis quoi?... On peut toujours promettre, les crevés ne reviennent pas dire que c'est une blague !...

Le prêtre fit un grand geste.

— Eh bien, quand même tout ne serait que leurre et mensonge ?... Si l'on a cru ardemment, si la lueur de l'espoir a illuminé toute une vie de souffrance, n'est-ce pas précieux ? — Le bonheur sur terre, malheureux!... où le trouverez-vous? — Non, vous ne supprimerez ni la maladie, ni la peine, ni la douleur... mais, plongez-vous dans la géhenne, l'œil résolument fixé sur Dieu, sur la vie éternelle et vous adorerez votre mal, ainsi que les martyrs d'autrefois qui agrandissaient encore leurs plaies, et regardaient couler leur sang avec ravissement.

La porte de l'escalier ouverte soudain fit tourner les têtes. Un homme jeune encore, la physionomie intelligente, vêtu comme un contre-maître, venait d'entrer.

Bergès salua de la main, sans se déranger, son gros ventre pesant sur le dossier de sa chaise qui pliait.

— Quoi de nouveau?

— Il y a que je suis foutu ! cria l'homme, la voix amère, les yeux fiévreux. La société de Deville est en dissolution, il y a un chambardement du personnel. Alors la nouvelle direction m'a mis à la rue !...

Tous l'écoutaient avec intérêt. Constance Parandier avait levé la tête et appuyait son front sur une de ses mains, une profonde pitié adoucissant encore ses yeux tendres.

— Mais les engagements de tes patrons ? fit Émile.

— Quels engagements? dit l'autre âprement. Ils n'étaient tenus à aucun ! Ils m'ont estropié, mais est-ce qu'on ne vous prouve pas toujours que c'est de votre faute !... C'était une charité qu'on me faisait en me gardant comme surveillant. Quant aux nouveaux directeurs, ils ne veulent rien savoir! Ah ! malheur !

Ce ne fut qu'à cet instant que l'abbé Faure remarqua les mains de l'homme : deux moignons informes aux doigts arrachés, couturés de cicatrices bleuâtres.

Bergès se releva d'un bond, la figure radieuse.

— Ah! nom de Dieu, je t'emmène demain dans ma tournée !... Nous allons en faire un boucan, là-bas !... Nous enlevons la grève et nous foutons trois mille adhérents dans l'Universelle?... Une victime des patrons, en voilà une, sacré Dieu ! en chair et en os!... vous pouvez voir, vous pouvez toucher !...

— Surtout en os, fit l'homme avec un mince sourire. Mais, où veux-tu que j'aille ?... Je n'ai pas le temps, il faut que je trime pour trouver du travail... dans trois jours, on crèvera à la maison.

Constance s'était approchée : et avec un geste où, malgré sa disgrâce physique, il y avait un peu de charme féminin, elle prit les affreuses mains de l'ouvrier et les serra doucement entre les siennes.

— Du travail mon pauvre bougre, qui t'en donnera? Ecoute Bergès... il a raison, viens avec nous... Ça fera du bien aux autres de te voir, cela leur mettra de l'indignation au cœur... D'ailleurs,

nous ferons une collecte qu'on enverra à ta femme.

Il eut un désespoir.

— Oh! des aumônes !...

— Mais non, l'argent des pauvres ne fait point honte à recevoir... ils donneront de si bon cœur!...

Bergès piétinait à la porte de son cabinet.

— Viens donc, Georges, j'ai besoin de prendre des notes...

Et la porte se referma sur eux. Alors, Constance donna quelques explications à l'abbé dont le regard interrogeait.

— Un brave garçon, un des meilleurs travailleurs de l'usine en métaux de Deville... Il y a deux ans, il a eu le malheur d'avoir les doigts pris dans un engrenage... Ça lui a mis les mains comme vous avez vu. Ses patrons ont prouvé que l'accident était arrivé par sa faute et qu'on ne lui devait rien.

— Etait-ce vrai ?

Constance haussa les épaules.

— Imprudence, c'est vite dit ! Est-ce qu'on refuse une pension au soldat qu'une balle a estropié ?... lui dit-on « tu as été imprudent? » L'ouvrier qui vit dans le danger, à la merci d'une seconde d'oubli, n'est-il pas comme sur un champ de bataille ?

— Cependant, on a fait des lois?...

— Bah! toutes peuvent se tourner !... Le patron de Georges étant humain mais prévoyant n'a assumé aucune obligation envers celui dont il a rompu les membres, mais il lui avait accordé l'existence ; lui parti, rien ne subsiste.

— Ce pauvre homme est-il marié ?

— Il a une femme que ses troisièmes couches ont

épuisée et qui ne gagne pas grand'chose... L'aîné des enfants a cinq ans.

Un silence tomba. On entendait vaguement la voix de Bergès bourdonner derrière la cloison. Constance fit un geste.

— Enfin! espérons qu'ils seront heureux au ciel! conclut-elle ironiquement.

Et elle revint s'asseoir à la table, tout de suite absorbée dans son écriture. Sabourin n'écoutait point, ne regardait personne, très occupé à découper des bandes, la figure morte.

La porte de l'escalier s'ouvrit de nouveau, et donna passage à un long corps dégingandé qui se baissa pour entrer, du mouvement instinctif des gens très grands qui franchissent un chambranle médiocrement élevé.

Émile eut un éclair de plaisir dans les yeux.

— Ah! Gérald, enfin!

Et, il attendit, anxieux; car, malgré lui, le souvenir de la femme rencontrée huit jours auparavant l'obsédait... Peut-être était-elle venue chez Gérald, et celui-ci allait-il parler d'elle?

Mais, le jeune homme serra la main d'Émile sans le regarder, et vint jeter un paquet de feuilles manuscrites devant Constance.

— Voilà mon article.

Elle souleva les pages de ses gros doigts.

— Trop long, dit-elle laconiquement.

L'autre se révolta.

— Ah! Je n'en couperai pas une ligne!

Il était d'une pâleur maladive, les épaules hautes, la poitrine creuse, les cheveux noirs, longs, la

moustache foncée. Ses yeux, assez beaux, étaient voilés, semblant fixés en une vision inconnue qui ne leur permettait de rien apercevoir des objets extérieurs. Élève en pharmacie, hystérique, morphinomane, éthéromane, il était poète et journaliste à ses heures de loisir.

— C'est bon, dit Constance tranquillement, j'élaguerai moi-même... Du reste, pas un sou, vous savez?... la caisse du journal est à sec.

— Ça ne fait rien, dit-il avec indifférence.

Puis, revenant à Émile, il lui prit la main avec effusion.

— Ah, mon cher, ça marche!... Nous passerons de dimanche en huit!...

Il parlait d'une représentation au Théâtre du Travail qu'il venait d'organiser, où il était à la fois directeur, régisseur, principal auteur et souffleur.

Le prêtre s'était levé.

— Alors, madame, vous pensez qu'une entente ne peut se faire entre nous et qu'une union est impossible?

Constance toisa la maigre figure aux yeux ardents, à la lèvre mince agitée d'un tic qui la tordait de temps en temps.

— Je suis certaine que c'est irréalisable.

Et, comme il allait encore discuter, elle l'arrêta.

— La religion, c'est l'alliée naturelle du riche... Qui dit Église dira toujours capitaux immobilisés dans le culte, entretien de bonzes quelconques... sangsues vivant aux dépens des travailleurs.

Il leva les bras.

— Suis-je plus riche que vous?... ma robe est-elle meilleure que la vôtre?...

Comme elle baissait la tête, ne voulant plus rien entendre, il eut une imprécation.

— Eh bien, malheur à ceux qui ne veulent pas entendre la voix divine!... IL les écrasera!... Vous allez, aveugles, à la conquête de ce que vous reprochez aux riches... l'or! — Vous voulez la place de ceux que vous haïssez, et l'ayant obtenue, vous ferez pire! — Vous ne souhaitez que vous vautrer dans la jouissance... vous n'écoutez que votre ventre et ses appétits! — Malheur sur vous, car Celui qui est mort sur la croix, vous reniera, vous rejettera meurtris et sanglants... Vous tuerez, mais vous serez tués... Vous ensanglanterez le monde, mais le sang coulera de vos chairs... Vous ferez écrouler l'univers, mais vous serez engloutis sous ses ruines, au lieu de vous relever, épurés, triomphants, prêts pour une nouvelle civilisation, ainsi que l'homme autrefois après le déluge régénérateur!...

Et, la porte battit rageusement sur sa soutane flottante.

— Amen! prononça Sabourin qui seul avait prêté l'oreille à cette tirade. Sont-ils vipères, ces curés!...

Émile attendait, nerveux. Enfin, il se décida à questionner son ami.

— Il n'est pas venu une femme chez toi me demander?

Gérald réfléchit.

— Non. — Qui donc?

Mais Émile eut un geste vague, atrocement dé-

sappointé, furieux contre lui-même de n'avoir point oublié l'aventure ni l'étrange beauté de cette bourgeoise...

Au bout de quelques minutes, il s'agita.

— On étouffe ici !... Viens-tu dehors?...

Le poète s'interrogea.

— Qu'ai-je encore à faire au journal?... Non, rien.

Et tous deux sortirent, sans un adieu aux autres courbés sur leur table.

III

Dans la rue, la bise aigre saisit désagréablement les deux jeunes gens, qui, malgré leur aisance relative, ignoraient les pardessus, les chauds gilets qui préservent les riches du froid. Ils descendirent pourtant jusqu'au quai et se mêlèrent au va-et-vient incessant des passants.

Les camions vides ou chargés passaient lentement dans la boue; la silhouette des bateaux amarrés se profilait en sombre sur le gris triste du ciel. Là-bas, les grands docks de briques noircies par les fumées des steamers s'élevaient, carrés et tristes. Sur le quai, toute une armée de déguenillés hâves roulait péniblement d'immenses tonnes de vin; tandis que l'eau noire des flaques entre les pavés rejaillissait, les crottant jusqu'aux épaules. D'autres déchargeurs se hâtaient, courbés sous des sacs de raisins secs d'Asie. Les passerelles étroites tremblaient sous leur trot de bêtes surmenées que talonne le fouet. Les membres tremblants, le visage barbouillé de poussière et de sueur, les traits gri-

maçants, contractés par la fatigue, ce n'étaient plus que de lugubres caricatures de l'espèce humaine.

Les vêtements en lambeaux de ces hommes laissaient voir la peau, ulcérée par places; les doigts de pieds sortaient des chaussures crevées. Ils étaient sales, de cette saleté qui envahit malgré lui le misérable, car il n'a ni eau, ni savon, ni linge, ni vêtements de rechange. Sa maison est un taudis; tout le souille et il souille tout ce qu'il approche. Il est fait à la crasse, à la puanteur fauve qu'il dégage : il en souffre sans y réfléchir.

Et ceux qui travaillaient ce jour-là étaient les heureux, ils gagnaient le pain du soir, l'alcool qui ronge, mais donne l'illusion de la force évanouie. Combien d'autres demeuraient inactifs, immobiles, assis sur les bancs du noir jardin de la Bourse, peuplé de ces fantômes de la misère, ou adossés aux murs de l'édifice !... Jusqu'à hauteur d'homme, la pierre était usée, noircie, rendue immonde par les détresses qui, sans trêve, s'y frottaient.

Parmi ces pauvres hères, rebuts du travail, déclassés de toutes sortes, rejets de prisons et de bas-fonds de grandes villes, aux figures abjectes, couturées d'infâmes souffrances, il y avait des têtes intelligentes, des vêtements pauvres mais sans désordre. Ces hommes étaient des ouvriers momentanément sans ouvrage, en quête de la bouchée qui nourrira la famille attendant anxieusement là-bas...

Lorsque Gérald et Emile passèrent devant un de ces derniers groupes décents et silencieux, un homme s'en détacha, marcha près d'eux, et dit :

— Bonjour.

Émile leva les yeux et comprit d'un regard.

— Tiens, Charrier !... Ça ne va donc pas ?

— Non, fit laconiquement l'autre, les mains dans les poches de son pantalon de toile bleue, ses yeux angoissés fixés sur le sol.

Il avait environ cinquante ans, les traits réguliers, hachés de rides profondes, la peau grise collée au crâne, la barbe décolorée. Aux poignets, les os saillaient auprès de l'entrelacement des veines apparentes. Sous les vêtements minces on devinait le corps émacié de celui qui s'est surmené, qui a toujours pâti, jamais mangé à sa faim.

Émile restait surpris, car Charrier était un bon travailleur, le dernier dont un patron dût se défaire.

— On renvoie donc du monde à ton atelier?...

L'homme fit un mouvement las des épaules.

— Non, c'est affaire à moi... J'ai eu des mots avec Soudras. — Tu sais, l'inspecteur?

Émile fronça les sourcils.

— Ah! la sacrée brute, si je le connais!... Louise était de sa section dans le temps.

Charrier releva brusquement la tête, un éclair de rage passa dans ses yeux.

— Eh bien, c'est justement à cause de ma gosse Ernestine, tiens!... Il fallait qu'elle y passe, elle aussi... une enfant qui n'a pas ses quatorze ans!... Il essayait de la forcer, elle ne voulait pas... Alors les amendes, les sottises, les avanies pleuvaient... il est le maître, n'est-ce pas? — J'ai été le trouver, je lui ai dit que ça finirait, ou bien que j'aurais sa peau. — Et voilà!... on nous a envoyés faire foutre tous deux!...

— Ah! les salauds! s'exclama Emile. Mais pourquoi n'as-tu pas parlé au patron?

L'ouvrier eut un geste de découragement.

— D'abord, il ne s'occupe pas de nous... il tient plus à Soudras, n'est-ce pas?... Et puis, il n'est pas souvent à la fabrique... il vient de Paris deux fois par semaine, et quand il est à son bureau, il a autre chose à faire que de nous parler... Vas-y, mon vieux, tu verras ce que tu te feras proprement mettre à la porte par le larbin!...

Ils marchèrent pendant quelque temps en silence, sans regard pour les glaces étincelantes des magasins, les fines pâtisseries de Borie, les vêtements de Smith, les armes de luxe de Santoux, les mille flacons dorés et les boîtes en satin de Royer, le grand parfumeur. Combien ils étaient indifférents de ces inutilités immobilisant des sommes considérables!... Eux dont les heures se passaient à vaincre le dur problème de vivre posé chaque matin de leur existence!..,

— Tu es passé chez Versaint? chez Dornès? questionna Émile.

Charrier répondit avec fatigue.

— J'ai été partout... et rien, nulle part... on renvoie plutôt du monde.

Et le triste silence recommença... Ils ne sentaient ni le froid ni le vent, ne voyaient personne, enfoncés dans leurs réflexions; Charrier labouré de ses propres inquiétudes, les autres navrés de leur impuissance devant cette chute d'un des leurs dans le malheur extrême.

Charrier releva la tête, suivant une pensée.

— Mon Dieu, je suis comme les autres... La petite aurait consenti... Je n'aurais pas fait attention. Qu'elle aille avec Soudras ou d'autres un peu plus tard, quoi, ça arrivera toujours... Ça ne peut pas rester honnêtes, ces pauvres filles!... Mais une enfant qui pleure, qui se désole, qui vient à moi : « Père, défends-moi! » Ah! je sais bien qu'il y en a qui auraient eu le courage de lui dire : « Fais-toi une raison ». — Moi, je n'ai pas pu... Pourtant, je me méfiais de ce qui allait arriver... et dame, c'est dur à cause de la mère et des autres petits! — Mais puisque c'est plus fort qu'elle, la pauvre gosse!...

A ce moment, un sifflet aigu retentit, suivi d'un ronflement sourd; l'ouvrier sursauta :

— Un bateau!... je cours, on m'emploiera peut-être!...

Et il fila à toutes jambes vers le bord de l'eau.

Mais l'appel avait été entendu de tous, et de partout une foule accourait, se massait, se tassait à l'endroit libre du quai où le bateau s'arrêtait. Tous, âpres au gain de la bouchée qui allait peut-être leur échoir, se poussaient, tâchaient de se mettre en avant, les regards noirs, des brutalités couvant, animaux plus qu'hommes, prêts à se déchirer pour obtenir la part du voisin.

Au milieu de la Seine, un grand vapeur sombre, rayé de bandes rouges, le pavillon anglais hissé à l'arrière filait doucement, l'hélice battant l'eau par intermittences. Des hommes à chevelure blonde regardaient le tumulte du quai, nonchalamment appuyés au bordage. Sur la passerelle, le pilote et le capitaine se tenaient immobiles, transmettant des

ordres à la machine par mots brefs lancés dans le porte-voix.

Un grand soupir de désappointement s'échappa de toutes les poitrines. Par les écoutilles déjà ouvertes, on apercevait le chargement : du maïs en vrac. Le bateau emploierait à peine une douzaine d'hommes pour mesurer et reverser le grain dans les chalands, qui déjà attendaient, amarrés le long du quai.

Douze hommes sauvés pour un jour de l'angoisse... tandis que deux cents s'agitaient là, exaltés, affolés, prêts à tout pour manger!

Gérald et Émile étaient restés sur le quai, muets, le cœur serré, tandis que des bourgeois, des femmes élégantes passaient, indifférents, ignorant ces misères... vivant comme dans un autre monde, simplement dégoûtés d'avoir à coudoyer ces indigents répugnants qui gâtaient la plus belle promenade de la ville.

— Je vais chez la femme Charrier! s'écria Émile subitement. Cela doit crever la faim là-dedans, et j'ai tout de même une pièce de cent sous à leur avancer!...

Il filait déjà par une rue transversale; Gérald dut allonger les jambes pour le rejoindre.

— Attends-moi donc! j'ai besoin que tu viennes avec moi au théâtre... Il y a répétition...

Émile s'impatienta.

Ton théâtre, c'est de la besogne stérile!... C'est les bourgeois qu'il fallait viser... C'est eux qu'il faudrait amener à entendre nos idées... Tu joues devant nous autres... que nous apprends-tu?...

Nous les connaissons, nos souffrances!... Il n'y a qu'à ouvrir les yeux, à se tâter! Mais ce que je voudrais... oh! si ardemment!... ce serait de forcer les heureux à connaître la vie de la masse!... Ils ne veulent pas savoir, mais si ça leur crevait les yeux, si, à chaque pas qu'ils feraient, ils se trouvaient face à face avec ce que le pauvre endure... Oh! il faudrait bien qu'ils s'émeuvent!... voyons, tu le sais, tu as été au collège, tu as vu de près les fils des autres classes... Ils sont méchants quelquefois, mais surtout vaniteux et bêtes... Oh! oui, bêtes! Se croyant d'une autre pâte, d'une autre peau, d'une autre carcasse!... Mais si on se plantait résolument devant eux, si on répandait des poignées de vérités sous leurs yeux, n'arriverait-on pas à faire pénétrer dans leur crâne d'autres croyances que leurs stupides préjugés?... Ne pourrait-on, à la fin, émouvoir leur égoïsme? — Si, je le crois, je veux le croire! — Le peuple n'a jamais assez fait pour se rapprocher du bourgeois, le gagner, se l'attacher... Nous sommes en deux camps hostiles, perpétuellement armés l'un contre l'autre, et des haines s'accumulent sur des malentendus causés par notre éloignement que parfois quelques mots francs suffiraient à dissiper.

Gérald secoua la tête;

— Une seule chose pourrait dissiper les divisions, unir toutes les castes que la civilisation a édifiées : une foi nouvelle, une théogonie qui emporterait, soulèverait les âmes. — Vois derrière nous dans l'histoire, seule, une idée spirituelle a imprimé à la marche des hommes une impulsion irrésistible...

— Non, interrompit Émile, tu ne me feras pas croire que le vingtième siècle s'appuiera sur le rêve et le surnaturel... Nous sommes les enfants du positif, de la science. — Tu sais, Gérald, personnellement, je t'estime, mais je ne partage en rien tes idées... Pour moi, tu te fourvoies, tu recules, tu t'enferres dans les vieilles formules... Tu crois renouveler, régénérer, quand tu retapes à peine les vieilleries... Tu es poète, et le règne du vers est fini... Tes esprits, tes magies, tes kabbales sont de l'époque d'obscurité du moyen-âge — niaiseries! — Nous, l'avenir, nous rejetons tout cela comme inutile... nous aimons l'homme, sa réalité, son imperfection, et peu nous importe cette âme invisible, impalpable que vous cherchez... Plus d'au-delà, plus de rêve... La réalité! — La vie humaine est assez belle, pourrait être assez bonne pour passionner.

Il s'arrêta, regarda pendant un instant autour de lui; et son enthousiasme tomba subitement.

— Heureux seront nos descendants, je l'espère, je le crois! murmura-t-il. Voilà l'idée spirituelle qui doit nous entraîner... nous qui vivons dans l'enfer, avec seulement l'espoir pour les autres générations!...

Tout de suite, derrière les belles façades, les rues larges régulièrement coupées, les ruelles étroites, sombres et fétides du vieux Rouen s'entrecroisaient. C'était un entassement d'antiques bâtisses croulantes en bois, en torchis, aux murs crevés, suintant l'humidité, nids à infections, à épidémies, réduits sans air, sans jour, sans espace,

sans rien de ce que le corps humain réclame pour vivre, taudis où l'on n'eût point voulu loger des animaux, — demeures de pauvres.

Les jeunes gens pénétrèrent dans une petite cour fangeuse, où des latrines mettaient leur puanteur écœurante, et gravirent un escalier branlant, aux marches épaissies de boue. Un froid de cave, une odeur de renfermé et de moisi tombaient. On entendait le bruit monotone d'une machine à coudre lancée à toute vitesse et le vagissement plaintif d'un enfant... Esclavage du travail, maladie ou faim, de pareilles demeures peuvent-elles abriter autre chose?...

Au premier étage, Émile poussa une porte, et les deux amis se trouvèrent dans l'unique chambre des Charrier.

C'était une pièce de moyenne taille, basse de plafond, le carreau réduit en miettes, l'unique fenêtre ouvrant dans un coin. Les murs de plâtre éraillés avaient une charpente apparente de bois noir au dessin lugubre, rappelant des croix de cimetières Au plafond, l'enduit crevé laissait voir des lattes. Par des trous, le vent soufflait, balançant des toiles d'araignées.

Deux lits de fer aux courtepointes rapiécées ; un berceau d'osier, un vieux buffet, une table, un petit poêle de fonte, quelques chaises, des vêtements pendus à des clous, trois ou quatre cadres de photographies... Voilà tout l'avoir d'un ménage ouvrier économe, travailleur, qui jusqu'alors déclarait avec une admirable résignation n'avoir jamais connu la gêne...

Près de la fenêtre, la femme Charrier penchée sur sa machine à coudre, propre et brillante, releva la tête et arrêta un instant le mouvement de ses pieds.

Petite, maigre, sans âge, les cheveux rares, la face terreuse, les yeux inquiets, elle eut, en reconnaissant Émile, un sourire qui illumina son visage, et montra de superbes dents blanches et bien rangées,

— C'est vous ?

Maintenant que le bruit de la machine s'était tu, la plainte continue de l'enfant dans le berceau montait, lugubre, énervante.

— Il est malade ? demanda Émile.

La femme secoua la tête.

— Non, il s'ennuie, vous savez... estropié comme il est, il ne peut pas courir avec les autres, et je le couche, parce que, à ne pas bouger, il aurait trop froid...

En effet, le poêle n'était pas allumé. Un air glacial tombait des murs minces, le vent pénétrait librement au travers des cloisons, de la porte fendue, de la fenêtre, du plafond délabrés.

Alors Émile se rappela que le petit, âgé de huit ans environ, avait une faiblesse dans les jambes qui l'empêchait de marcher. Défaut de constitution provenant de l'anémie des parents, du surmenage de la mère, avait dit Paul Hem, le médecin des pauvres, la providence malheureusement impuissante de ces déshérités qu'il assistait de toutes les forces de son cœur saignant de pitié.

— Les autres sont à l'école ? dit Émile.

La femme fit un signe affirmatif. Elle avait repris sa couture, mais plus lentement, écoutant Émile. D'ailleurs, celui-ci ne voulant pas la déranger, dit immédiatement le but de sa visite.

— J'ai vu Charrier... il m'a dit la chose. — J'ai une pièce de cent sous à votre service si vous en avez besoin.

La femme hésita ; des larmes vinrent sous ses paupières baissées.

— On a besoin, bien sûr, en ce moment, prononça-t-elle avec effort. Mais quoi, ça serait encore une dette... on en a déjà assez...

Émile eut un geste d'indifférence.

— Eh bien, quoi, ça sera pour quand vous pourrez... Je ne manque de rien, vous savez...

Elle releva les yeux.

— Non, fit-elle avec courage, merci, il faudra que ça marche... Du reste Ernestine a retrouvé du travail, et nous aurons sa semaine samedi.

Émile regarda le poêle éteint et une boîte où quelques morceaux de charbon traînaient.

— C'est là tout ce que vous avez ?

— Oh ! j'ai assez, répondit la femme tranquillement. J'ai fait de la soupe pour quatre jours... on la mange froide, c'est aussi bon, je n'ai besoin d'allumer mon poêle que vendredi.

Émile restait immobile, hésitant à s'en aller, ne sachant comment faire accepter ses services. Tout à coup, la femme arrêta son travail, et le visage changé, laissant voir toute son angoisse :

— Alors, vous avez vu mon mari. Il n'y avait encore rien ?

— Il était sur le quai, dit simplement le jeune homme.

Elle cacha son visage dans ses mains avec un désespoir subit.

— Il vous a dit que c'est à cause d'Ernestine?... Ah! la petite malheureuse! elle avait bien besoin de nous faire des histoires pareilles!... On avait déjà tant de peine à nouer les deux bouts! — Et puis, aller raconter ça à son père!... Elle m'aurait dit la chose à moi... j'aurais été parler à ce chien de Soudras... une femme s'explique toujours mieux avec un homme sans casser tout... peut-être que je serais arrivée à lui faire entendre une raison, et nous n'en serions pas là — le père sans travail!...

Emile secoua la tête.

— Soudras est une brute! déclara-t-il. C'est un ancien sous-officier perdu d'absinthe et de vice... Louise avait onze ans, quand il l'a eue de force, et elle était si peu femme qu'il l'a démolie... Une fois son plaisir pris... au bout d'un corridor de la fabrique où il l'avait traquéé, il est parti, laissant la fillette dans son sang, à moitié évanouie, et lui jetant une pièce de vingt sous : « Va chez la sage-femme te faire recoudre, ma petite ! »

Des larmes coulaient silencieusement entre les doigts de la Charrier. Enfin, elle écarta ses mains, les secoua, et passa sa manche sur ses yeux.

— Ah! le monde est méchant, et la vie bien dure! laissa-t-elle échapper avec découragement.

Là-bas, dans le berceau, l'enfant s'était soulevé, vrai petit fantôme de maigreur, aux grands yeux

caves, quelques boucles blondes pâles et molles encadrant son front trop large.

— Maman je voudrais bien manger...

La femme eut une colère.

— Veux-tu te taire !...

Le petit, effrayé, retomba dans son berceau en reprenant sa plainte sourde.

— Voyons, prenez donc mes cent sous ! s'écria Emile, le cœur déchiré.

Mais elle s'obstina, les dents serrées, recommençant à piquer avec rage.

— Non, non, nous n'avons pas besoin, je vous dis !... il s'ennuie cet enfant... il ne pense qu'à boulotter... histoire de passer le temps !...

IV

— Alors, disait Bonthoux de sa voix lente, rude, aux inflexions vulgaires, j'ai dit à la pauvre femme : « Tu ne t'es pas adressée au patron de ton défunt ? »

« Si, — qu'elle m'a fait, — mais il m'a répondu que s'il secourait tous ceux qui en avaient besoin, il n'aurait bientôt plus le sou pour payer le travail des autres ».

Dans l'étroite pièce, arrière-cabinet du cabaret Lavenir, qu'éclairait mal un lumignon au pétrole, Emile, Gérald, Bonthoux et Auguste causaient accoudés à la table noire et graisseuse qui remplissait presque entièrement la chambre.

Par la porte entr'ouverte, on apercevait la salle des consommateurs presque vide, à cause de l'heure avancée de la nuit, vaste, basse, avec des poutres à peine équarries soutenant le plafond. Quelques lampes suspendues jetaient une lumière trouble dans le brouillard des nombreuses pipes fumées pendant la soirée. Une âcre puanteur de tabac, de liqueurs, d'humanité, alourdissait l'air. Au fond, derrière le comptoir de zinc encombré de carafons,

de bouteilles et de chopes, la veuve Lavenir se penchait sur un tricot, très grasse, la gorge énorme dans le caraco clair, montrant seulement un coin de profil vague et sa chevelure épaisse, foncée, nouée sur le dessus de sa tête.

— Et, continua la voix monotone de l'ouvrier menuisier, voilà comment un pauvre bougre travaillera durant des années gagnant juste de quoi couvrir sa peau, garnir son ventre et celui de ses petits .. Puis, le jour où il crève... la femme s'étant perdue à le soigner... il faut que les gosses crèvent aussi...

Il s'arrêta, avala d'un trait ce qui restait au fond de son verre et se renversa sur le banc, les bras croisés, le dos à la muraille. C'était un homme de quarante ans, les épaules larges, le front haut et dénudé, la barbe noire, épaisse, mangeant presque tout le visage, ne laissant place qu'à d'admirables yeux tendres et rêveurs, très à fleur de tête.

— Et ceux qui viendront me dire que l'ouvrier d'industrie est imprévoyant, qu'il devrait faire des économies, reprit-il en élevant la voix, je leur mettrai la main sur la gueule, mes enfants !... Des économies ?... En se privant de quoi ?... puisqu'il est déjà privé de tout !...

De l'autre côté de la table, Auguste tapa du poing.

— Des économies, nom de Dieu !... Il y en a plein la poche aux bourgeois !... Qu'on les crève, elles couleront dans la main de ceux qui ont besoin !...

Celui-ci était mince, un peu courbé dans sa longue blouse blanche d'ouvrier peintre. Tout jeune, la figure maigre complètement imberbe, il portait les cheveux longs, peignés avec coquetterie.

Mais Emile fit un geste brusque.

— Des mots, tout ça !... On le sait, l'aisance qui devrait être pour tous est injustement répartie... Aux uns, le gros tas ; aux autres, la planche rase... Mais quoi, c'est le moyen de rétablir la justice qu'il faut trouver !...

— Tout à tous ! clama Auguste. Qu'on leur serre la gorge une bonne fois à ceux qui ont ! — Tu as un bon fauteuil ? Je m'assieds dedans. — Ta demoiselle a une robe de soie ? Ouste ! passe-la à ma femme ! Ton petit mange du sucre ? Je saute dessus pour mon gosse qui n'y a jamais goûté !

Emile l'interrompit avec indignation.

— Alors, c'est la bataille, le désordre, le vol, la haine indéfinie ?... l'injustice, le règne de la brute la plus forte ! Ne vois-tu pas que ce serait secouer la tyrannie de l'esprit pour nous jeter à celle du poing ?...

Bonthoux éleva la voix.

— Tout à tous, oui... mais, l'avoir commun conduit, réglé par un certain nombre de bons esprits, ou, sans ça, nous irions loin avec les mauvais bougres qu'on rencontre partout ! Tous ont droit à tout, mais chacun a des charges, chacun a ses devoirs envers la société... et il faut que tous connaissent ces devoirs avant de se lancer dans le grand chambardement.

Auguste leva les épaules.

— Ah ! père La Règle, va !... Ceux qui enlèveront la chose, je te le dis, ce sont ceux qui ne réfléchiront pas au lendemain... Eh ! va donc, je te culbute !... on verra après comment on s'arrangera !... Qu'est-ce

que ça nous fait?... Ça ne sera toujours pas pire pour nous que ce que nous avons aujourd'hui... Est-ce que celui qui s'échappe de la Centrale s'occupe de savoir s'il couchera à la belle étoile?... Il fout le camp de son cachot... il pensera au reste une fois dehors.

— Oui, il ne combine rien, répondit Émile promptement, aussi, il ne réfléchit pas que les gendarmes sont derrière lui... et il n'a pas fait dix kilomètres qu'il est repincé et replaqué dans un cachot dix fois pire que le premier. C'est l'image de toutes les révolutions, de tous les soulèvements. On va, sans idée définie, se confiant au hasard. On a du nerf pour culbuter, puis on s'arrête, on ne sait plus comment faire face aux mille difficultés qui se lèvent. C'est le moment où les parlailleurs, les faiseurs se précipitent, s'imposent, brouillant les cartes afin de se substituer aux anciens exploiteurs, et exploiter à leur tour!... Fins de révolutions, fins de grève, c'est toujours le pauvre, le travailleur qui trinque! Il paie de sa peau, et, la comédie finie, il se retrouve tel qu'auparavant, roué de coups et le ventre vide.

— C'est fatal, observa Gérald, vous luttez contre une société organisée, forte de tous points, défendue, non seulement par le soldat, mais bien plus encore par la routine, l'habitude du respect de tous... Et puis, les bourgeois sont, malgré tout ce qu'on peut dire, supérieurs à vous, parce qu'ils sont seuls dépositaires de la science.

— Oui, qu'ils sont forts! s'écria Bonthoux, aussi, c'est sûrs de nous qu'il faut arriver, nous tenant les

coudes, et la nouvelle organisation écrite sur le papier et dans nos têtes !...

Auguste se renversa en sifflant, tirant de quoi faire une cigarette du paquet de tabac éventré sur la table.

— L'entente !... une bonne blague !... Oui, on est toujours d'accord pour démolir... Mais, essaye voir de rappliquer les morceaux... chacun tirera de son bout !...

— Tais-toi donc, rosse ! s'écria Bonthoux indigné. C'est en promenant des mots comme cela qu'on décourage les sérieux qui ne demanderaient qu'à marcher... Sommes-nous donc aveugles ou fous ?... Sommes-nous donc des enfants ? Ne saurons-nous jamais que crier, nous plaindre, chambarder ; et ne pourrons-nous ensuite édifier la société que nous réclamons ? — Non, je te dis, nous sommes des hommes, et nous le prouverons l'heure venue ! — Si ce n'est nous, nos fils connaîtront le lendemain assuré, le travail bienfaisant et modéré... leurs femmes souriront au logis, et ils n'entendront point leurs enfants pleurer de froid et de faim !...

Le front appuyé sur une main, les yeux fixés en une vision lointaine, un doigt traçant distraitement des dessins sur la table dans une traînée de liquide renversé, Émile laissa tomber, la voix douce et lente :

— Oui, tous... tous les humains, tout ce qui vit, pense et ressent, sauvés d'une existence de souffrances et d'angoisses. Plus de ces luttes énervantes pour conserver une vie que l'on maudit, dont on se débarrasserait si d'autres vies n'étaient là

pour vous retenir!... Plus de ces rêves déchirants où l'on se voit dans l'avenir... vieux, sans possibilité de gagner son pain... à charge à des enfants dont on rogne la maigre croûte! — Ah! pouvoir être malade!... arrêter un jour ce travail d'esclave sans la chute immédiate dans le trou! Pouvoir aimer, pouvoir penser, réfléchir!... ne plus être réduit au rôle de brute, de machine à production!

— Le travail, c'est ce qui ennoblit l'homme, ce qui le met au-dessus des animaux! s'écria Bonthoux. Eh bien, le bourgeois, en le rejetant injustement sur nous seuls, en a fait une terreur, une souffrance, un châtiment!... Le travail qui devrait être l'équilibre de la pensée de l'homme, une caste en a fait un supplice, un bagne, y a attaché des esclaves... et c'est le fouet à la main — pis que cela! — la famine à ses ordres qu'elle les y maintient!...

Gérald s'était levé et rapportait du comptoir des bouteilles de liqueurs diverses dont il versa dans un verre : singulier mélange de stupéfiants disparates. Après avoir bu plusieurs gorgées, il parla, les yeux voilés d'une ivresse de poison.

— A quoi bon travailler!... il faut si peu pour satisfaire la vie animale... les jouissances réelles sont dans l'existence spirituelle. Ah! s'en aller dans des pays tièdes, où des étoffes mollement drapées couvriraient les nudités... Des fruits venant du sol sans culture, des branches entrelacées, voilà la nourriture et le logement... Quels festins, quels palais sont préférables aux jouissances troublantes que le rêve vous apporte!...

Seul, Auguste écoutait le pharmacien; il rit.

— Le voilà parti, ce sacré Gérald !

Bonthoux reprit :

— Il faut répéter sans se lasser à tous ceux qui souffrent, à tous ceux qui appellent une autre vie : organisons-nous, marchons en silence, pour apparaître un jour, forts et résolus, imbus de notre programme et prêts à l'exécuter à la lettre. Nous sapons les bases de la société actuelle, mais voici les fondations de la nouvelle qui sortent de terre comme par enchantement !...

— Ah ! mince de maçon, alors ! s'écria Auguste en riant. Si tes fondations sortent de terre, méfie-toi !... elles laisseront un trou par-dessous, et un coup de poing pourra les y faire rentrer !...

— Pas de salariat, continuait l'homme absorbé dans son idée. Plus de numéraire, plus de propriété individuelle, arbitraire... Tout ce qui sert à produire l'aisance mis en commun... la Société propriétaire de la richesse, du bonheur, du travail agréable et délassant, et le distribuant également entre ses enfants...

Émile secoua la tête.

— Tous fonctionnaires de l'État, en somme !... Oui, un beau rêve d'ordre que le collectivisme, mais, en réalité, un esclavage pire que celui dont nous souffrons actuellement !...

— Esclavage ? se récria Bonthoux. Est-ce un esclavage qu'une loi de joie et d'amour que l'on suit librement !... La discipline, l'obéissance sont devenues odieuses à l'homme, parce qu'il y est injustement soumis... Elles écrasent le salarié asservi à son maître... mais où trouvera-t-on l'ombre de cet

asservissement dans les groupements libres et affectueux que nous voulons?... Chacun concourra à l'œuvre commune ainsi qu'un musicien dans un orchestre apporte sa part dans l'harmonie exécutée... et chacun sera fier et heureux de la note qu'il donnera — inutile si elle était isolée, et qui, jointe à celle des autres, fait la symphonie splendide.

— Eh bien! non! s'écria Émile, je ne pourrai jamais penser comme toi... Le bonheur est pour moi dans la liberté de mon être... Je suis las d'être rouage et non individu... Je ne veux pas être éternellement enrégimenté... Le collectivisme, c'est la caserne, le couvent; l'enfant et le vieillard sont à la société, la femme à tout le monde... On n'est plus un individu, mais une parcelle d'un immense tout... On ne se sent plus exister, on est emporté dans un courant. Sa peau, ses nerfs, ses pensées... ma foi! c'est à croire qu'on les perdra et que l'on n'aura plus qu'une partie infiniment petite d'un corps infiniment grand, d'une gigantesque cervelle qui englobera l'humanité entière... Ah! moi, je veux me sentir vivre!... je veux aimer, je veux jouir par moi-même... je veux mettre du poivre dans ma soupe si ça me plaît et ne pas empêcher mon voisin d'y mettre du sel que je n'aime pas! — Voyons, je détruirais la société d'à présent parce que je lui reproche de me réduire à l'état de force brute quelconque, et ma personnalité, si chèrement reconquise, j'irais la fondre de nouveau?... Que m'importe que cette vie que tu m'offres soit facile et calme, si ce n'est pas dans la régularité et la paix que je trouve le bonheur?... Tu veux m'imposer un dortoir

confortable, un chaud uniforme, une soupe succulente... Eh bien! si je préfère la belle étoile, mes guenilles et mon pain sec?...

— Tu n'as pas le droit d'être heureux à ta façon !... Ton bonheur égoïste peut être nuisible à tes frères!...

— Ah! zut!... Chacun pour soi! jeta Auguste. Une fameuse cassine que ta collective, mon vieux Bonthoux!...

Les yeux doux du menuisier s'allumèrent un instant d'une colère; puis, ils se calmèrent vite.

— Bougre d'âne! se contenta-t-il de prononcer avec mépris.

Mais Auguste interpellait la cabaretière travaillant toujours là-bas, dans la salle vide, à présent.

— Madame Arsène!... Hé, la patronne!... Amenez-vous, il n'y a plus personne, venez nous raconter quelque chose de la Sanglante!... On s'embête ici.

Émile se souleva.

— Oh! non, ma mère! murmura-t-il avec une angoisse.

La veuve Lavenir approchait, souriante. Il n'y avait aucun trait commun entre elle et son fils. Elle avait dû être fort belle, et ses quarante ans empâtés gardaient un charme bestial étrange. Elle était pâle, blafarde même; sa bouche aux lèvres grasses, très rouges, luisait dans le visage, ainsi que ses larges yeux noirs à l'expression promptement sauvage. Quand cette physionomie très marquée était au repos, on apercevait les traits vieillis, les plissures du coin des yeux, les rides du front bas, écrasé sous la chevelure rude, noire, striée de

fils blancs, la peau amollie, la vulgarité du masque au nez écrasé, à la mâchoire lourde. Lorsque la femme s'animait, mue par une pensée de haine ou de vengeance, elle devenait d'une beauté terrible, sanguinaire, sublime ainsi que celle de la foule en délire.

— Ah! la Commune! laissa échapper Bonthoux avec chagrin. Pourquoi ressasser ces souvenirs de lutte ensanglantée et inutile ?...

Les yeux d'Arsène s'allumèrent, son sourire se changea en une crispation nerveuse.

— Pourquoi? jeta-t-elle âprement. Parce que c'est ce rappel qui mettra du cœur dans le ventre aux enfants des pères assassinés !...

— Qui leur mettra un couteau à la main, une haine aveugle et stupide dans le cœur, voilà tout! répondit vivement l'ouvrier.

La femme, adossée au chambranle de la porte recevait la lueur de la lampe en plein visage, et semblait seule lumineuse dans la pièce demi-obscure. Elle releva d'un coup de main les cheveux qui pesaient sur son front soudain enfiévré.

— Un couteau, un fusil, une boîte à cracher la mort, qu'importe!... pourvu que ce soit l'instrument qui tue, qui détruise, qui hache l'exploiteur!

— Oh! mère! fit Emile désolé.

Auguste se carrait, enchanté, comme au spectacle.

— Voyons, racontez-nous comment votre mari a été tué.

Mais, l'emportement d'Arsène était tombé soudain. Elle examinait son fils d'un air moitié fâché,

moitié craintif. Elle désapprouvait les tendances humanitaires de ce blondin tendre, qu'elle ne bravait pourtant qu'emportée par des ressouvenirs brûlants.

— J'ai raconté cela cent fois, fit-elle avec brusquerie. D'ailleurs, je ne sais plus... il y a vingt-cinq ans de cela...

Un silence pesa, que nul n'avait la force de rompre, la pensée ramenée aux événements déjà lointains du soulèvement populaire de 1871... faits déjà effacés de la mémoire du bourgeois et qui demeurent nets en l'esprit du prolétaire qui ne connaît que ces courts laps de bouleversement social — 1793-1848-1871 — trois dates écrites en caractères lumineux devant les yeux de ces hommes indifférents du reste de l'histoire où leur existence n'est même pas mentionnée.

Enfin la femme reprit, la voix basse, comme sous l'empire d'une obsession :

— Ce jour-là, mon mari était à la barricade de la rue Saint-Séverin, avec son frère, des camarades, et moi qui ne le quittais pas... mon marmot dans un panier, entre les pavés... C'était toi, Emile. Tu aurais pu attraper une balle, mais, ma foi, on n'y pensait pas... La peau ne valait pas cher, à ce moment-là, on la risquait si souvent ! Les autres, les soldats, tiraient du bout de la rue sans oser avancer, et nous canardions aussi, nous, sans nous découvrir... des fois, un hurlement étouffé disait qu'on avait tapé juste. Tout à coup, voilà des cris, une course !... On regarde par les trous... C'était un pauvre diable sorti de je ne sais où qui galopait au

milieu de la rue, pris entre deux feux. Mon mari crie : « Ne tirez pas !... je le reconnais, c'est Hurard ! » On s'arrête, naturellement. Il s'élance pour nous rejoindre, grimpant comme un chat sur l'entassement qui nous protégeait. Mais, oh ! nom de Dieu, au moment d'arriver en haut, voilà qu'il dégringole... de là-bas on avait tiré... Il avait une balle dans la patte ! Je le voyais, couché sur le dos, les yeux élargis de souffrance et de peur... ses lèvres remuaient comme s'il avait dit des choses qu'on ne pouvait pas entendre, mais qu'on devinait : « Me laisserez-vous achever? » qu'il prononçait, sûrement. A un moment, il soulève la main pour nous faire signe qu'il n'est pas mort. Aussitôt elle retombe, cassée, du sang coulant en ruisseau de son poignet ! Encore une balle envoyée de là-bas ! Ils s'amusaient, les gueux ! Cette fois, on entend distinctement soupirer : « Ah ! nom de Dieu ! achevez-moi, alors ! » Dame ! voilà mon homme qui ne fait qu'un saut. Laisser hacher un ami, c'était dur ! En deux secondes, il est en haut de la barricade ; il déboule de l'autre côté, et le voilà qui soulève le camarade. Il était maigre, le pauvre bougre, mais lourd tout de même ! J'avais grimpé aussi, et j'empoigne une jambe, la bonne .. Ah ! misère de Dieu, un instant de plus et nous étions sauvés ! Mais, quand nous arrivons en haut, une décharge de là-bas, et bien envoyée ! Le camarade avait reçu son paquet. Nous lâchons tout, nous roulons en dedans de la barricade, et je reste en bas à gueuler, car j'avais deux balles dans le gras de la cuisse ! Mais ce que je rentre mes cris, quand — ah ! nom de

Dieu, je n'oublierai jamais cela ! — quand je vois ton père, Emile, qui se relève, blanc comme un linge... des yeux qui n'avaient pas l'air de voir. « Ma femme ! » qu'il fait, et il retombe comme une masse entre moi et le cadavre d'Hurard. Il avait une balle dans le cœur. Et il était mort, en ne pensant qu'à ma blessure.

Elle leva les deux mains, avec une exclamation sourde, et les laissa retomber brutalement sur les épaules d'Emile qui écoutait, courbé sur la table, morne et troublé.

— Ah ! jeta-t-elle, tu n'es donc pas mon fils !... tu n'as donc pas senti couler dans ton berceau le sang chaud de ton père et de ta mère, que tu parles d'entente, de fraternité avec les bourgeois !... avec nos guillotineurs, nos fusilleurs, nos assassins !...

Emile, très pâle, se rejeta en arrière, se dégageant avec une horreur de cette fanatique, repoussant de tout son être la haine aveugle, les souvenirs sanglants, les représailles farouches.

— Nom de Dieu de femme ! murmura Auguste remué, admiratif, les lèvres frémissantes.

Debout, à présent, le fils, mince, délicat, blond, faisait face à sa mère. Et ses yeux étincelaient d'enthousiasme comme ceux de la femme flambaient de lueurs de crime. Si sa voix tremblait, ce n'était que par excès d'émotion et non par crainte lâche.

— Vingt-cinq ans, oui, vingt-cinq ans sont écoulés depuis ces jours de deuil ! Et voilà justement pourquoi il faut oublier, effacer le passé déjà lointain, tourner obstinément nos yeux vers l'avenir, garder notre pitié pour les martyrs, mais chasser de notre

pensée que certains ont souillé leurs mains de notre sang. — Pardon ! oubli ! — A toutes les époques, les hommes se sont rués les uns sur les autres, se sont déchirés comme des bêtes sauvages. Les haines et les ressouvenirs doivent-ils s'entasser éternellement ? Non, non, effacement du passé !... Que les mains se tendent, que les poitrines se touchent fraternellement ! Prolétaires, bourgeois, ne sont-ils pas tous hommes ?... La matière qui les compose n'est-elle pas semblable ?... La mort n'est-elle pas égale pour tous ?... En vérité, le temps de la fraternité et de l'entente arrive !... Mais comme il faut que le bourgeois se dépouille de sa morgue, de son or qu'il tient d'origine inique, il faut que nous autres nous rejetions nos ressentiments et les loques sanglantes que nos pères nous ont léguées ! — Il faut aller aux riches en frères, afin qu'ils nous accueillent en frères !

Il se tut, épuisé par la véhémence qu'il avait mise vers la fin de sa tirade.

Arsène protesta, avec un brusque geste de dénégation qui fit rouler son épaisse toison sombre sur ses épaules.

— Renier le sang !... renier les souffrances de nos martyrs !

— Mon pauvre vieux ! lança la voix claire et moqueuse d'Auguste. Tu peux regarder le bourgeois comme un frère... lui, ne te verra jamais que bâtard ! — La République que nous voulons est à son idée une gueuse qu'il faut fouailler et foutre à Saint-Lazare !...

Emile s'adressa soudain à Bonthoux, avec angoisse.

— Tu le crois, toi, que jamais leurs yeux ne s'ouvriront, que leur cœur ne s'amollira pas... que leurs mains ne se tendront point franchement vers les nôtres ?...

L'ouvrier hésita.

— J'espère que oui, dit-il très bas. Autrement, il y aura de sale besogne à faire !...

V

Le premier acte de *Manon* s'avançait au Grand-Théâtre des Arts. Ruth Etcheveeren, le peintre puissant et original qui s'était fait en quelques années une si large place dans le monde artistique de Paris et de Bruxelles, écoutait, immobile, dans la loge qu'elle occupait, seule comme à l'ordinaire.

Pendant une minute où la musique la laissait indifférente, elle leva les yeux par hasard vers les troisièmes galeries... Ses paupières battirent légèrement, ses yeux devinrent fixes : elle avait reconnu Emile Lavenir accoudé au balcon, la dévorant des yeux.

Alors, se renversant un peu, elle souleva son bras, nu comme sa gorge sous le mince tissu de dentelles noires du corsage ; elle étira son gant. Puis, d'un geste de son éventail qui effleura ses lèvres, elle envoya une caresse au jeune homme.

Il comprit et se redressa, le feu au visage, enivré... gêné aussi, observant ses voisins, avec la

crainte absurde qu'ils n'eussent aperçu ce baiser de femme traversant l'espace.

D'ailleurs, elle ne le regardait déjà plus, toute à la scène qui se déroulait alors sur le théâtre. Lui aussi écouta, étrangement remué par l'harmonie enveloppante de l'opéra, par l'atmosphère spéciale de la salle chaude, lumineuse, imprégnée de l'odeur troublante de toutes ces femmes en toilette, deminues, immobiles dans les loges sombres comme des alcôves.

Les notes des instruments et des voix montaient, amoureuses, d'une irritante sensualité. Là-bas, dans la clarté, deux jeunes gens s'enlaçaient, tous deux charmants en leurs élégants costumes du siècle passé, en leur ardeur juvénile, en leur émotion d'artistes et d'humains. Comme toute la salle muette, ravie, Emile se laissait emporter, caresser par cette vision d'une vie de rêve...

Une vie où, beau, riche, bien mis, il serait aimé d'une femme exquise, aux fragilités d'objets précieux, à la peau de satin, aux odeurs de fleur... et cela, dans un cadre luxueux, splendide...

Mais, l'acte finissait, le couple adorable avait disparu, le rideau descendait rapidement, les applaudissements éclataient, l'orchest rejetait bruyamment ses derniers accords.

Les spectateurs des hautes galeries étaient sortis en se bousculant; ceux des régions élégantes avaient quitté leurs places, peu à peu. Et dans le silence soudain survenu, l'éclairage atténué et la quasi-nudité de la grande salle comble tout à l'heure, Emile se réveilla.

Pourquoi était-il venu ici?... Comment avait-il cédé au sourd espoir de revoir cette femme?... Comment se laissait-il séduire par le rêve absurde que l'amour pourrait le rapprocher un jour de cette créature que tout séparait de lui ?

D'ailleurs, plein de malaise, il se disait que seul un caprice de blasée pourrait rompre la barrière qui sépare le prolétaire de la fille des riches... Serait-il donc assez lâche pour accepter d'être pris pour combler une heure d'ennui... avec la certitude d'être rejeté ensuite, d'une main lasse et méprisante...

Pourtant, il restait accoudé au velours terni du balcon désert, le front sur ses mains, en une torpeur. Au fond de lui, il était rongé de dépit de son veston râpé, de sa chemise grossière, de sa condition d'ouvrier, qui le forçait à demeurer là, jaloux et envieux, tandis que des hommes en habit, corrects et empressés, défilaient dans la loge de Mme Etcheveeren.

Assise un peu en arrière, elle causait gaîment, avec de lents gestes de ses beaux bras, et le renversement gracieux de sa tête qui montrait la rondeur grasse du cou.

Enfin, elle eut un geste d'adieu, comme pressée de se trouver seule. Elle serra des mains, d'un mouvement bref, masculin ; et, pendant que les hommes sortaient, elle revint s'asseoir sur le devant de la loge.

Alors, Emile qui ne la quittait pas du regard, vit ses yeux se relever lentement, sa bouche s'éclairer d'un sourire. Doucement, dans la salle presque déserte, à la clarté diminuée du lustre, elle envoya une nouvelle caresse...

Un flot d'orgueil et d'amour inonda le jeune homme. C'était pour lui qu'elle avait chassé cette foule d'hommes... pour lui qu'elle restait immobile, offrant sa belle chair blanche à peine voilée... pour lui que ses lèvres se gonflaient de baisers !...

Et ce furent pour tous deux des minutes d'étrange possession que ces regards échangés entre eux, si dissemblables, si séparés...

Ils goûtèrent le second acte de tous leurs sens émus. L'harmonie exquise, l'éclat des lumières, ces personnages de fiction évoluant autour de l'éternel problème de l'amour, tout concourait à les maintenir dans leur exaltation morale et sensuelle.

Peu à peu, la conviction que l'amour était possible, même fatal entre lui et Ruth emplissait l'esprit du jeune ouvrier, enflammant son cœur enthousiaste.

D'eux, peut-être, naîtrait l'entente si ardemment souhaitée !... Lui, le fruste prolétariat ; elle, la société riche, aristocratique... tous deux réunis par la mystérieuse loi d'amour prouveraient au monde que les rangs sont de convention humaine et non nés de la nécessité naturelle... Ils iraient dans la vie étroitement unis, prêchant la nouvelle foi de l'humanité... elle, parlant aux riches... lui, s'adressant aux pauvres... Tous deux concourant à la régénération du monde .. réalisant le rêve sublime de la Révolution accomplie sans une goutte de sang, ni une larme... dans l'enthousiasme et la foi. Nouvelle nuit du 4 août, cent mille fois élargie.... grandiose comme la terre entière et ses millions d'habitants que la fraternité lierait enfin à tout jamais !...

Lorsque, de nouveau, la salle se vida pour le der-

nier entr'acte, Ruth se leva, et tout en parlant à un jeune homme, quitta sa loge, en faisant à Emile l'imperceptible signe de venir la rejoindre.

Il resta un moment indécis, puis obéit. Dans les couloirs, c'était un tapage de rires et de courses en gros souliers. On s'étouffait dans l'unique escalier étroit.

— Une vraie souricière si on brûlait, cria une voix gaie.

En effet, les larges dégagements, les sorties supplémentaires s'arrêtaient aux premières loges, ne favorisant que la minorité qui seule compte dans la société actuelle.

Lorsque Emile se présenta à l'entrée du vestibule des premières, une ouvreuse l'arrêta par le bras et le dévisagea.

— Les troisièmes n'entrent pas au foyer ! jeta-t-elle avec un mépris d'ancienne drôlesse qui autrefois n'a approché que des bourgeois.

Le jeune homme se rejeta vivement en arrière, murmurant une malédiction. Toujours, le pauvre recevrait donc de ces insultes !... se heurterait à ces barrières qui, systématiquement, isolent le riche!...

Il remonta l'escalier à regret, et vint s'accouder à l'une des baies rondes qui, là-haut, dominaient le foyer. Bientôt, dans la foule se mouvant lentement, avec des oscillations de serpent aux couleurs multiples, il reconnut Ruth.

Interrogeant les groupes des yeux, elle marchait au bras d'un jeune homme qui lui parlait sans qu'elle parût l'écouter. Deux fois, elle passa au-dessous d'Emile sans l'apercevoir. Enfin, leurs yeux se

marièrent ; elle eut un léger sourire, une expression joyeuse et maligne qui mit une extrême jeunesse en son visage grave. Elle s'arrêta, hésita, puis entraîna son compagnon vers une porte de sortie.

Emile quitta le balcon et vint s'adosser à la muraille du couloir, pâle, chancelant...

Peu après, Ruth apparut, grande, superbe en sa traîne de satin noir uni, la poitrine et les bras visibles sous les dentelles transparentes.

Elle s'arrêta à quelques pas et continua de causer avec son compagnon. Celui-ci allait risquer quelques mots tendres, enhardi par la singulière fantaisie qu'avait eue l'artiste de venir s'égarer dans la cohue du foyer et la solitude des corridors. Mais, elle le quitta et s'avança tranquillement vers le jeune ouvrier.

— J'ai besoin de vous, dit-elle d'une voix caressante. Demain, à mon atelier, 5, boulevard de la Madeleine. Pouvez-vous venir vers quatre heures ?

Emile fit un signe affirmatif incapable de prononcer une parole.

Alors, elle serra doucement la main qu'elle n'avait pas lâchée, et s'éloigna avec un long regard de ses yeux sombres.

— A demain.

Comme son compagnon surpris la questionnait, elle laissa tomber avec indifférence :

— Un modèle...

Rentré chez lui, affolé, le sang courant par afflux brusques dans ses veines, Emile n'avait pu s'endormir que très tard, ressentant fiévreusement les sentiments multiples dont cette soirée l'avait empli.

Vers quatre heures du matin, il fut éveillé subitement par une voix inquiète et un attouchement.

– Qu'est-ce que c'est? balbutia-t-il.

Une jeune fille se penchait sur lui, une petite lampe allumée à la main, appelant d'une voix angoissée.

— Emile, je t'en prie, réveille toi!... Oh! viens nous sommes si malheureux!...

Louise, sa maîtresse!... Que diable lui voulait-elle? Après son rêve de la veille, les yeux encore pleins de l'opulente image de Ruth, il avait une irrésistible répugnance pour cette misérable créature si frêle, si décolorée, presque insexuée avec sa poitrine plate, son corps menu sous ses pauvres vêtements d'ouvrière, les yeux pâles sous les cils plus pâles encore.

Pourtant, il fit un effort et ramena sa pensée à ce que la jeune fille répétait, l'accent effrayé. Sa sœur Marthe, la blanchisseuse, qui était enceinte, avait été prise de douleurs, la veille au soir, après une chute qu'elle avait faite dans l'escalier, en montant une lourde charge de linge mouillé. Puis cela s'était calmé, et, comme elle était loin d'être à terme, on avait pensé que cela ne serait rien. Mais, il y avait une heure, des crises terribles l'avaient reprise... elle était au plus mal, et Louise ne savait que faire, car justement le mari était absent, faisant partie de l'équipe de nuit à son usine.

— Viens! viens vite! suppliait-elle, la tête perdue.

Emile s'habilla, à la hâte, reconquis par les détails pénibles de sa vie habituelle, Ruth et les ra-

dieux songes de la nuit refoulés en un vague lointain.

— Qui Marthe a-t-elle près d'elle ? demanda-t-il, tandis que lui et sa compagne arpentaient vivement les rues sombres et désertes.

— Notre voisine, la femme Brunet, et puis la petite Madeleine qui est réveillée.

— Tu n'as pas été chercher la sage-femme ?

— Si, mais elle était saoûle... Je n'ai pas pu la faire démarrer... J'ai couru rue Beauvoisine, chez une autre, elle était absente... J'ai essayé de frapper à la porte du couvent des Servantes de Marie, mais on ne répond pas à ces heures...

Il y eut un silence, pendant lequel leurs pas pressés retentirent seuls entre les façades rapprochées. Ensuite, la jeune fille poussa une exclamation anxieuse.

— Mon Dieu, pouvu qu'elle ne soit pas morte !...

Ils précipitèrent encore leur marche, et ne parlèrent plus jusqu'à leur arrivée au logis, haut perché dans un encombrement de masures dont on devinait à peine la silhouette en l'obscurité de la nuit.

Au dernier étage, Louise poussa rapidement une porte.

— Eh bien? questionna-t-elle, haletante.

La chambre longue et étroite, était mal éclairée d'une petite lampe. Devant la cheminée, une femme agenouillée allumait du feu, dont la fumée se répandait dans la pièce. Elle se releva.

— Cela va plutôt mieux, répondit-elle à voix basse. Marthe ne souffre plus, elle s'est endormie.

Louise eut un soupir de soulagement, et alla au grand lit de bois dans lequel sa sœur était couchée. Une fillette se tenait là, debout, les pieds nus sur le carreau, un sarrau passé sur sa chemise, ses cheveux noirs en désordre tombés sur ses épaules, ses grands yeux fixés sur sa mère avec pitié et effroi. Tout son petit corps étique grelottait de froid sans qu'elle y prît garde. Émile s'approcha. La femme étendue semblait morte, la tête renversée, rigide, sur le traversin dur, les paupières closes dans l'orbite creuse, la peau livide attachée aux os saillants de la mâchoire et des pommettes. Sa poitrine desséchée apparaissait dans l'entrebaîllement du tricot sombre usé qui l'habillait ; la couverture grise et le drap grossier accusaient la déformation du ventre.

— Vit-elle, mon Dieu? fit Louise effrayée.

— Oui, oui, répondit très bas la petite Madeleine.

Et sa menotte effilée caressa doucement le poignet osseux, la main déformée de la blanchisseuse.

— Vois, elle est chaude... et puis, tiens, on sent que cela bat.

Ils restèrent quelques minutes immobiles, oppressés, en une indécision.

Le feu brûlait décidément, mais une âcre fumée emplissait la chambre. Le vent du dehors sifflait au travers des fenêtres mal closes ; quelque chose de lugubre, d'indéfinissable planait dans la chambre nue, aux murs éraflés tendus de papier sordide.

La voisine fit un pas vers la porte.

— Dites donc, murmura-t-elle, je ne vois pas qu'il y ait grand'chose à faire en ce moment?... Alors,



je vais me coucher. Il faut que je sois à l'atelier à sept heures, vous savez... Si on a besoin de moi, il n'y a qu'à cogner à la cloison.

Louise eut un signe affirmatif.

— Merci, Clémence.

La femme sortit d'un pas traînant. Elle était compatissante, mais la vie était dure aussi chez elle, et la fatigue qu'elle s'imposait pour obliger des amis aurait un contre-coup dans son ménage.

Madeleine vint près de la cheminée et, déjà prévoyante à ses huit ans, car c'était elle qui s'occupait du ménage, elle retira plusieurs tisons d'auprès de la bouillotte : la voisine avait été trop prodigue. Poutant, elle restait accroupie, jouissant de ce feu qui faisait revenir un peu de vie en son corps gelé, sensible à une impression de bien-être si rarement ressentir.

Émile s'assit près d'elle, et la considéra, plein de commisération, Pauvre petit être sans jeunesse, sans enfance, vieilli par les soucis, les préoccupations dont son intelligence précoce avait pris sa part dès son entrée dans la vie. Pauvre petit corps tout en nerfs que la nécessité chargeait de travaux excédant toujours ses forces. Nature d'élite courageuse et tendre, qui ne connaissait que les souffrances et les aspérités de la vie. Son grand front, ses yeux noirs remplis de pensées étaient ceux d'une femme que les tristesses et les responsabilités ont déjà écrasée. Son teint flétri, toute sa chétive personne disaient les privations matérielles chaque jour endurées. Cependant, l'on était bon autour d'elle ; on l'aimait, jamais une parole dure, un

geste brutal n'étaient venus encore appesantir sa tâche si lourde. Elle était simplement victime du milieu dans lequel elle était née, où tous devaient donner, à chaque aube triste qui se levait, une goutte de sang afin d'avoir le droit de vivre.

A l'extrémité de la chambre, Louise étendait le linge jeté à la hâte sur des tréteaux lors de l'accident de sa sœur. Elle était si faite à la nécessité de la souffrance et du labeur sans trêve, qu'il ne lui venait pas une pensée de révolte devant ce dernier travail qui allait probablement coûter la vie à Marthe. Chez les pauvres, on ne peut soigner une femme enceinte. Quel que soit son état il faut quand même manger, et, jusqu'au dernier jour de sa grossesse, épuisée, méconnaissable, elle continuera son métier, si dur qu'il puisse être, sans que personne autour d'elle la plaigne, sans qu'elle-même se permette un gémissement.

Et les heureux, les favorisés de la vie s'étonnent, s'indignent lorsque ces résignations, ces privations, ces douleurs des misérables s'exapèrent parfois, que des jets de désespoir, de haine folle jaillissent de ces corps martyrisés, de ces âmes torturées par la nécessité de renfoncer éternellement leurs larmes et leurs plaintes!...

Tout à coup, la malade se dressa dans son lit, en jetant un cri farouche. Tous tressaillirent et se précipitèrent.

— Oh ! maman ! fit la petite fille livide.

La malheureuse femme se tordait en d'affreuses convulsions, poussant des cris inarticulés, et la sueur coulant à grosses gouttes sur son visage terreux.

— Marthe ! Oh ! Marthe ! répétait Louise en l'entourant de ses bras.

La femme la reconnut.

— Ah ! ma Louise, je meurs, dit-elle d'une voix éteinte, d'une douceur enfantine.

D'un bond, Émile fut dans l'escalier.

— Je ramène le docteur Hem !...

La souffrance entre partout ; la mort met sa griffes sur tous les visages. Mais pour quelques uns, tant d'accidents sont évités qui s'abattent sur les autres ! Lorsque la douleur étreint le riche, les soins, le confort l'atténuent... Chez le pauvre, la maladie s'établit en souveraine, apporte l'enfer.

Quand Émile revint, il était suivi de Paul Hem, en veston, sans cravate, une vieille calotte de velours posée sur sa belle tête expressive, aux traits fins, à l'ovale allongé de barbe brune coupée en pointe.

La femme était de nouveau en repos. Cependant elle ne dormait pas, et ses yeux s'éclairèrent d'une satisfaction en apercevant le docteur.

— Ah ! merci, monsieur Hem !

Elle connaissait le médecin comme tout le peuple de Rouen. Combien de fois n'avait elle pas conduit ses enfants aux consultations gratuites qu'il donnait chaque jour !

— Eh bien, ça ne va donc pas ? jeta-t-il gaiement. Ces sacrées femmes !... C'est fait pour accoucher et ça ne sait pas s'en tirer toutes seules !

Un faible sourire entr'ouvrit les lèvres de Marthe.

— Comme vous êtes bon d'être venu !

— Ah ! déclara le docteur qui tirait des bougies

de sa poche et les allumait en examinant la malade de son œil aigu. Il faut que ce soit Émile qui me l'ait demandé... Vous savez que je ne fais pas de visites... Je ne peux pas, vous êtes trop nombreux qui auriez besoin de moi...

La lumière vive éclairait la pauvreté de la pièce. Hem avisa deux enfants de quatre ou cinq ans qui s'étaient levés, réveillés par les cris de leur mère.

— Qu'est-ce que font là ces marmots? Voulez-vous bien vous coucher, vermines!...

Louise saisit les petits et les reglissa dans leur lit.

— Tâchez de ne pas bouger! cria-t-elle avec menace.

Et elle poussa devant eux le lit où elle couchait avec Madeleine.

— Et toi, ma fille? fit le docteur avec pitié en s'adressant à la fillette. Tu ferais mieux de te recoucher aussi.

Mais, Madeleine supplia, les mains jointes.

— Laissez-moi aider à soigner maman!...

Il ne répondit pas, habitué à ces dévouements d'enfants.

— Avez-vous un peu de linge? demanda-t-il à Louise.

Elle atteignit deux draps, quatre ou cinq torchons, quelques chemises : c'était tout ce que possédait le ménage.

Hem s'approcha de Marthe. Son examen fut court. La malheureuse était presque certainement perdue. L'enfant était mort ; de graves lésions devaient s'être produites ; et, qu'espérer de ce pauvre corps épuisé? Enfin, il ferait ce qu'il pourrait!

Au bout d'une heure, la femme délivrée reposait, inerte, les yeux morts, la pensée engourdie. Tout l'horrible qui accompagne une opération sautait aux yeux dans la chambre étroite, dépourvue de toute ressource. Hem, un torchon maculé à la main essuyait ses bras nus. Il rabattit les manches de sa chemise, remit son veston et essuya son front couvert de sueur.

— Où est le mari ? demanda-t-il subitement.

— Il va rentrer bientôt, répondit Louise qui, épuisée par les émotions et les fatigues de la nuit, s'était affaissée sur une chaise, la tête appuyée au lit où sa sœur mourait.

Émile expliqua qu'une semaine sur deux, le mécanicien faisait le service de nuit à l'usine, de six heures du soir à six heures du matin.

Hem examina la femme et ajouta doucement :

— Il faudrait peut-être aller le chercher... en tout cas, le prévenir...

Émile s'inclina, comme saluant la mort qui devenait de plus en plus visible sur le visage de Marthe.

— J'y vais, murmura-t-il.

Louise s'était redressée, et le regard fixe, sans larmes, elle prononça :

— Elle va donc mourir ?...

Le docteur eut un geste vague.

— Est-ce votre mère ? fit-il avec une profonde pitié.

La jeune fille secoua la tête, répondant d'une voix lente, brisée, dont les faibles inflexions emplissaient de façon saisissante le silence de la pièce où

elle et Paul étaient les seuls êtres pensants; Madeleine gagnée par un sommeil de plomb, reposant près du feu.

— Marthe est ma sœur... Elle a eu tant de misère qu'elle paraît âgée, mais elle n'a que trente-deux ans... Elle avait à peine dix-huit ans quand notre père est tombé paralysé d'un froid qu'il avait eu en travaillant de son métier dans un puits... Notre mère était morte trois ans auparavant, et après moi, il y avait encore deux frères tout petits... On peut dire que Marthe a fait tous les métiers pour que nous vivions. — Pendant plusieurs années elle a été employée dans une minoterie de la rue Eau-de-Robec, où elle faisait l'ouvrage d'un homme et portait des sac de deux cents. — Dès onze ans, j'allais à la fabrique... les garçons étaient à l'asile, et puis à l'usine... le vieux père se gardait tout seul... On mangeait comme on pouvait, puisqu'il n'y avait personne à la maison pour faire la soupe. C'était encore Marthe qui s'attelait à la lessive pour toute la famille, quand elle rentrait, après ses quatorze heures de travail... et elle lavait pour du monde de la ville, ce qui ajoutait un petit bénéfice. Souvent, à deux heures du matin, elle n'était pas encore couchée, frottant son linge à la lueur du réverbère qui éclairait notre logis d'alors... C'était tout profit. Quand le père est mort et que les garçons ont commencé à gagner, elle a eu du soulagement... Mais alors, elle a rencontré Lenoëlle, elle a eu du goût pour lui, et ils se sont mariés. — Mon beau-frère, est un brave garçon, bon ouvrier et pas dissipé... mais voilà neuf ans que ma sœur

est mariée, et il y aurait huit enfants ici s'il n'en était pas mort cinq, y compris celui-ci...

Elle s'arrêta, puis reprit au bout d'un instant, sa voix lente, monotone, suprêmement désolée, résonnant dans le silence :

— Il y a tout de même trop de misère dans la vie des femmes de notre état... Cela ne serait encore rien de travailler si on mangeait suffisamment et si on était en bonne santé... Mais on se prive pour donner aux petits, qui même alors n'ont pas toujours leur content, et on passe son temps à être enceinte, à accoucher, ou bien, c'est que l'on est détraquée comme moi, et ça n'en est pas moins pénible, des fois...

Hem la regarda plus attentivement :

— Est-ce que vous n'êtes pas venue me consulter, il y a quelques années ?

— Oui, monsieur.

Il se rappelait la jeune fille à présent, elle était atteinte d'une grave affection intérieure, commune aux filles de fabrique que leur métier oblige à demeurer constamment debout.

— Pourquoi n'êtes-vous pas revenue me voir? dit-il avec un affectueux intérêt. Peut-être pourrais-je vous soulager.

Elle hocha la tête.

— Oh, j'aime mieux ne pas penser à guérir... ça me fait plus sentir mon mal... et je sais bien que je ne pourrai pas m'en débarrasser... il me faudrait être assise de temps en temps, et pour mon travail, ça ne se peut pas... D'ailleurs, il me faudrait aussi de l'air, du soleil, de la bonne nourriture...

Hem détourna ses regards et ne dit mot, navré, révolté. Que faire, en effet ! Et elle n'était pas seule, la pauvre fille, à souffrir ainsi en silence...

Il se baissa sur Marthe et prit sa main. Le pouls ne battait plus que très faiblement ; la pauvre femme s'éteignait... heureusement sans souffrance.

Des pas lourds et précipités retentirent dans l'escalier. Louise tressaillit.

— Voilà Félix !...

Dès son entrée, l'ouvrier vêtu de bleu, souillé de charbon, le visage défait, interrogea le docteur :

— Elle est passée ?

Il semblait ne pas oser se tourner vers le lit.

Hem lui prit les deux mains.

— Elle s'en va, dit-il, avec une fraternelle pitié.

L'homme se dégagea lentement et se tourna, avançant pas à pas. Madeleine, réveillée en sursaut avait couru près de sa mère. Le père et l'enfant se penchèrent, contemplant avec avidité le visage émacié de la mourante.

Enfin, Lenoëlle se redressa et, chancelant, s'appuya au bois du lit, son regard anxieux faisant le tour de la chambre. Qu'allait devenir cet intérieur privé de la mère énergique qui soutenait tout sur ses épaules ? Quel serait le sort de cette fillette chétive, de ces deux enfants blottis là-bas l'un contre l'autre que le sommeil avait fini par prendre dans l'effroi ? Louise restait, il est vrai, bonne et dévouée, mais si faible de santé, si bizarre d'esprit !...

La tête de l'homme se courba, ses épaules s'agitèrent, secouées de profonds sanglots.

— Ma femme... Ma pauvre femme ! gémit-il.

Qu'il se sentait misérable !... incapable de supporter les tristesses de l'existence, maintenant que l'esprit ferme et gai de Marthe ne serait plus là pour le maintenir dans la voie rude! Ah! que n'étaient-ils tous sous terre !... Pourquoi lutter ainsi que des insensés pour vivre, quand l'existence n'est qu'une suite de maux et de douleurs !

La petite main de Madeleine serra convulsivement ses doigts durcis par le travail.

— Père, elle est morte, dit l'enfant toute blanche, très droite, comme grandie.

Et, l'homme s'abattant à terre, avec des cris sourds, elle le fit taire.

— Chut! il ne faut pas réveiller les petits!...

VI

Vêtu d'habits gris neufs, coiffé d'un chapeau de feutre noir propre, Émile s'arrêta, indécis, au milieu du boulevard de la Madeleine, examinant les maisons, parmi lesquelles devait se trouver la demeure de Ruth Etcheveeren.

C'était, au-delà des quatre rangs de platanes défeuillés, une série de chantiers, avec çà et là, une habitation élégante, entourée de jardins : villas plutôt que maisons de ville. Au bout de l'avenue, la Seine se devinait, marquée par une rangée de mâts de navires. A l'autre extrémité, le contour arrondi et verdoyant d'une colline abrupte, semée de roches grises, montait au-dessus des constructions, en un horizon assez proche.

Le numéro 5 était un hôtel particulier, assez vaste, donnant directement sur le boulevard. Une petite porte en chêne sculpté s'ouvrait au rez-de-chaussée; les étages supérieurs étaient occupés par un immense vitrage, derrière lequel apparaissaient

confusément des tentures et des feuillages exotiques.

Le jeune homme avança lentement, puis le cœur lui manquant, il dépassa la porte et continua à marcher. Il se sentait redevenir petit enfant, timide comme autrefois, quand l'instituteur le faisait appeler pour le récompenser et qu'il eût préféré l'obscurité à l'extrême émotion qui l'étreignait pendant ces minutes pénibles et glorieuses.

Cependant, il revint sur ses pas et appuya le doigt sur le bouton électrique. Il craignait d'avoir à parlementer, à peine se souvenait-il du nom de l'artiste. Mais la jeune fille brune, correcte, qui vint ouvrir, se contenta de son balbutiement et s'effaça pour le laisser entrer, sans aucune observation.

La porte refermée, Émile se crut dans l'obscurité complète et trébucha contre des marches recouvertes de tapis. Cependant il s'habitua vite au jour atténué qui tombait des vitraux glauques et regarda curieusement autour de lui, en suivant son introductrice.

De grandes portières jaunes de soie de Chine descendaient, drapées sur le fond sombre des tentures; d'immenses écrans de plumes étaient pendus ou appuyés aux murs, brodés de longues franges de perles qui jetaient des éclairs lumineux lorsqu'un rayon de soleil furtif les frappait.

Au premier, la femme de chambre heurta à une porte et se retira aussitôt après avoir introduit Émile. Il resta à l'entrée, interdit, ébloui, comme devant une décoration de théâtre.

La lumière s'épandait, éclatante, de la coupole de

vitres soutenue par une charpente en fer bleu de Perse, d'où pendaient une multitude de velums de tailles diverses et d'étoffes différentes s'entrecroisant. Des palmiers, des lataniers gigantesques s'élançaient de barils de bronze japonais, aux monstres ciselés, montrant leurs dents d'ivoire, et roulant leurs yeux de jade. Un grand divan bas courait tout le long du mur de droite, au-dessus duquel montait une admirable boiserie hindoue, merveilleusement sculptée. Au fond, sur une estrade que des tapis escaladaient, un corps de femme nu était étendu, au milieu de draperies où le violet et l'or dominaient.

On ne voyait du visage de cette femme qu'un profil perdu, le dessous du menton; sa chevelure blonde s'étalait sur les étoffes ; un bras délicat pendait ; un de ses genoux était relevé ; l'autre jambe, allongée, dessinait une jolie ligne de chair pâle.

Ruth peignait, debout, vêtue de blanc, devant une large toile, la seule qu'il y eût dans tout l'atelier. Elle se retourna, et sa voix prononça, glaciale :

— Avancez donc, Lavenir.

Là-bas, la femme nue ne bougea pas. Emile approcha avec lenteur, le chapeau à la main, se jugeant mesquin, ridicule en ce cadre d'opulence inouïe à ses yeux inexpérimentés.

Quelques minutes s'écoulèrent; l'attention de Ruth semblait absolument absorbée par son travail. Enfin, elle recula, eut un long regard à sa peinture; et, déposant sa palette, fit jouer un petit appareil qui déroula instantanément un rideau devant la toile.

Elle s'adressa alors au modèle.

— Assez, Berthe,

L'autre se releva, d'un souple mouvement des reins. Et, debout, détirant ses bras engourdis, ronde et mignonne statuette de chair, elle examina le nouveau venu. Émile leva les yeux et ses regards s'attachèrent, stupéfaits, à cette chair qui se montrait ainsi sans honte, sans révolte. D'ailleurs, sous l'ample draperie soyeuse qui vêtait Ruth ses formes se devinaient librement. A un geste léger qu'elle fit, sa robe s'entr'ouvrit, il vit des hanches fermement modelées, un sein puissant, une peau dorée, veloutée d'un imperceptible duvet.

Une sorte de terreur l'envahit. Quelles étaient donc ces femmes, et quelle étrange impudeur était la leur?...

Ruth sembla deviner son malaise, et, ramenant les plis de sa robe, elle prit la main du jeune homme, elle le fit asseoir sur le divan près d'elle.

L'autre femme avait disparu; ils étaient seuls dans le silenee, l'air tiède, parfumé de plantes vivantes. Le coude appuyé sur des coussins, Ruth grave, l'œil dur, contemplait le trouble du jeune homme, déçue, presque colère... son désir s'évanouissant devant la faiblesse de cet être déjà vaincu; tandis qu'elle avait espéré une lutte, une révolte, une haine de prolétaire à endormir... un ennemi à posséder.

— Je vous fais peur ? dit-elle de sa voix brève et douce.

— Mais non, pourquoi ?

— Vous ne me haïssez pas, moi qui suis riche?

Il se remettait un peu.

— Je ne hais pas les riches.

L'ombre d'un intérêt revenait à la femme blasée et fantasque pour l'ouvrier.

Elle ne ferait probablement rien du jeune homme au point de vue sensuel, mais l'interroger l'amuserait.

— Qui vous a élevé?...

— Un homme... un grand homme...

— Votre père?...

Émile secoua la tête, un peu enhardi par la familiarité de Ruth.

— Non, mon père est mort, tandis que j'étais au berceau... jusqu'à dix ans, j'ai vécu comme tous les enfants de ma condition... peut-être un peu plus gâté parceque ma mère n'était pas dans la misère... A cet âge, je rencontrai un homme qui avait été l'ami, le compagnon d'un oncle à moi... là-bas... dans les pays lointains où ceux qui s'étaient compromis pendant la Commune furent déportés... Cet homme revenait, fini, malade, usé de corps, mais son âme intacte... Il s'est attaché à moi... pendant dix ans, jusqu'à sa mort, il m'a appris tout ce qu'il savait... insufflé ses croyances, ses espoirs, ses rêves... son âme entière...

— Quel nom portait-il? demanda Ruth.

Émile fit un geste évasif.

— Il ne fut point célèbre. Ce n'était ni un énergumène ni un baladin... C'est pourquoi sans doute il fut châtié plus rudement que les autres... Mais, si l'on n'avait pas ruiné son corps jadis vigoureux,

s'il eût pu vivre, sa parole eût été connue de l'univers entier.

— Un nouveau Messie ? fit Ruth avec une ironie douce.

— Oui, madame, répondit Émile sans emphase, mais sans timidité.

— Et, sans doute, il vous a légué sa mission, à vous, son élève?...

Émile hésita.

— Souvent il m'a dit : « Je suis venu trop tôt... j'ai parlé à une humanité trop neuve, trop façonnée au joug... Plus tard, tu feras entendre ma voix, tu développeras nos doctrines, et peut-être on t'écoutera. »

— Alors c'est vous l'apôtre, actuellement.

Émile la regarda avec timidité.

— Ne vous moquez pas, madame...

Ruth se pencha, prit sur une petite table une cigarette qu'elle alluma.

— Je n'ai pas la moindre envie de me moquer de vous, dit-elle sérieusement.

L'ouvrier s'enhardit.

— Je ne puis être un apôtre, comme vous dites, madame, je suis trop jeune, trop ignorant... J'essaie simplement de penser, de voir, de juger... Et même si, un jour, je croyais que ma voix pouvait être utile à mes pareils... encore faudrait-il qu'une occasion se présentât pour la faire entendre...

L'artiste considérait avec attention le visage caractéristique de doux illuminé, de Christ moderne, du jeune prolétaire.

— En somme, que demandez-vous? Que rêvez-vous? Vous, les autres, le peuple?

Il leva les bras.

— Tant de choses!

— Lesquelles?

— Il y a autant de désirs que de tempéraments et de souffrances...

— Mais vous?...

Il osa regarder son interlocutrice en face, oubliant son embarras, glissant peu à peu à ses griseries habituelles.

— Moi, oh! je voudrais un remaniement complet de l'organisation sociale... Mais encore plus, mais surtout, un aiguillage nouveau de l'idée... Je voudrais... oh! je voudrais que toutes les classes, tous les peuples de la terre apprissent à se connaître, à se comprendre... Je voudrais que les barrières qui les séparent s'effondrent, que les malentendus qui ont engendré les haines disparaissent, s'effacent... Je voudrais qu'un grand flot d'amour universel se répandît, submergeât les égoïsmes, les cruautés, les iniquités..., lavât le sang répandu!...

Elle l'interrompit.

— Et, alors?

— Ah! le jour où les hommes seront frères, les lois justes, équitables, facilement exécutables, sortiront spontanément des esprits... ou plutôt, les lois seront inutiles à formuler... elles existeront au fond de tous les cœurs, et personne ne songera à les transgresser...

Ruth secoua la cendre de sa cigarette.

— Le monde sans armée, sans magistrats, sans gendarmes?...

— Sans force armée, telle qu'elle existe aujour-

d'hui, arbitraire, cruelle, sauvage, certes !... Sans lois imbéciles comme celles qui prétendent nous régir, oui !... Sans magistrats, certainement !... Lorsque la Société sera organisée de façon à ce que tout homme puisse gagner sa vie aisément, le paresseux, le criminel sera un fou... Ce seront des médecins, des infirmiers qui le détiendront pour en débarrasser la majorité saine de la nation.

Un sourire passa sur les lèvres de Ruth.

— Nous enfermons ceux qui refusent de travailler et commettent des crimes en les appelant malfaiteurs... Vous ferez de même en les nommant fous... C'est un changement d'étiquette.

Émile protesta.

— Non, dans une société bien construite, le récalcitrant sera bien réellement un fou ! Si le travail n'était pas un enfer, qui donc refuserait de travailler? A l'heure présente, tel qu'il est organisé... Ah ! c'est à se demander pourquoi cette foule d'êtres, d'esclaves torturés s'acharne à vivre !... pourquoi l'on ne se jette pas à la mort, au lieu de l'attendre, lente, accompagnée de mille souffrances !...

— Franchement, vous croyez ne pas exagérer ?.. ne pas répéter des phrases toutes faites, plaisant par leur sonorité ?... Vous, par exemple, vous êtes malheureux ?...

Il fit un geste d'impatience.

— Je ne suis pas un ouvrier comme la généralité !... Ma mère a un commerce qui suffirait à nous faire vivre largement, j'ai un métier facile, bien payé, où grâce à mon indépendance et à un savoir supérieur à celui de mes pareils, je me suis fait une

place exceptionnelle... Si l'ouvrier s'élève au-dessus de la moyenne, il gagnera aisément plus que le petit bourgeois, mais combien sont dans ce cas?... ils sont une minorité insignifiante. — L'ouvrier, c'est celui qui a souffert, étant petit, dans une famille trop nombreuse, que l'on a abruti dès dix ans dans la minutie d'un travail mécanique très pénible... C'est un homme dont tout, autour de lui, concourt à supprimer la réflexion... On l'enferme, on le mure dans l'angoisse du pain journalier à ramasser pour lui et pour les êtres que son instinct a créés... C'est un homme que l'on a mué en brute! — Et, pourtant, parmi ces intelligences atrophiées volontairement, parmi ces parias, il y a des éclairs sublimes!.. des poussées grandioses!... des dévouements, des haines magnifiques et terribles!...

Ruth plongea ses yeux dans ceux d'Émile.

— Alors ceux qui dynamitent, qui assassinent, sont de grands cœurs?

Une ombre passa sur le visage du jeune homme.

— Ce sont, ceux-là, des exaspérés qui ont commencé par être des désespérés. L'esprit ne peut se conserver droit que s'il n'est pas poursuivi par le malheur et l'injustice... Le riche serait probablement pire que le pauvre s'il était soumis aux mêmes épreuves...

— Voyons, en toute sincérité, croyez-vous que l'ouvrier honnête, travailleur, soit aussi malheureux qu'on le prétend parmi vous?

Le cœur d'Émile bondit; mais il se contint par un immense effort.

— Oui, madame, répondit-il simplement. Et, il

5.



suffirait pour vous en convaincre de voir tous ceux qui m'entourent... Oui, tous, sans exception .. L'ouvrier souffre dès le premier jour de sa naissance dans une chambre sans feu... il souffre au sein de sa mère qui n'a point de lait à lui donner... il souffre de la faim devant un morceau de pain que la ménagère choisit souvent sec et dur parce qu'alors il dure plus longtemps! — A l'âge où tout devrait être insouciance et gaîté pour lui, l'enfant du peuple est assujetti à un labeur pesant, ses membres s'étiolent, se déforment, il prend déjà le germe de la maladie spéciale à son métier qui le poursuivra toute sa vie. — Madame, n'avez-vous donc jamais regardé les enfants des ouvriers?... Ces membres frêles, ces teints malsains, ces yeux brillant de fièvre, habitués à refléter la peur et la douleur?... Hélas, ce sont ces êtres chétifs, à constitution ruinée, qui seront les hommes et les femmes du peuple!... Avec ces faibles bras, ils devront lutter sans trêve pour leur existence... Ils marcheront, les misérables, courbés sous toutes les croix, leur chair minée, harcelée... jusqu'à ce qu'ils tombent... cent fois cadavres avant d'être morts!...

Il parlait, un peu renversé sur les coussins, les yeux fixés dans le vide, ayant oublié tout ce qui l'entourait, sa figure fine transformée par l'exaltation de sa pensée.

Ruth jeta sa cigarette, et se pencha sur le jeune homme, d'un geste lent et voluptueux.

— Tu es charmant...

Il tressaillit, et la regarda, son sang battant soudain tumultueusement en ses veines.

Au même instant, il sentit les lèvres de Ruth presser les siennes, ses bras l'enlacer éperdument.

Elle le prit plus qu'il ne la posséda; et, dans le trouble extrême où il était précipité, il ne trouva aucune joie dans leur embrassement.

Cependant, lorsque son émotion aiguë, presque douloureuse s'atténua, il éprouva une sorte de bonheur intimidé à se retrouver auprès de la jeune femme, sa tête appuyée sur l'épaule qu'elle lui abandonnait.

— Dites-moi quelque chose de vous... voulez-vous? dit-il très bas, avec une supplication tendre.

Elle sourit, et sans se déranger, atteignit une seconde cigarette qu'elle alluma, redevenue absolument calme, l'émotion physique d'un moment ayant passé sur elle rapide comme une tempête, et ne laissant aucune trace.

— Vous n'avez jamais entendu parler de moi?

Il fit un geste de dénégation triste.

— Je suis si loin de vous!

Il y eut un petit silence. Le jour tombait rapidement. Les couleurs si riches naguère des plantes et des tentures se confondaient en une teinte grise uniforme. Les coins d'ombre étaient noirs; là-haut seulement, les vitres blanchissaient, laissant passer les derniers rayons pâles du ciel.

— Mon père était Français, d'origine belge; ma mère, Anglaise... Je suis née à Constantinople, et, à douze ans, j'avais déjà vécu à Paris, à Londres et à New-York... Voilà ma nationalité! Mes parents sont morts jeunes, j'ai été élevée par mon oncle, dont je porte le nom... un nom de peintre, qui n'est

pas arrivé jusqu'à vous, mais qui est célèbre dans un certain monde... J'ai été l'élève de mon oncle, et très vite on me reconnut du talent... A vingt ans, je me suis mariée à un diplomate... J'ai vu, pendant quatre ans, le reste des capitales de l'Europe que j'ignorais encore... puis j'ai divorcé... Actuellement, je vis à ma guise, travaillant quand cela me plaît et à ce qui me tente..., très enviée, très inégalement jugée comme peintre, très décriée comme femme... bien que personne ne sache au juste ce que je suis... ce qui m'importe fort peu!...

— Vous avez eu des amants? fit Émile après une hésitation.

Elle répondit sans trouble.

— Pas autant qu'on le croit.

Et, se levant toute droite, elle fit quelques pas... silhouette blanche se découpant sur l'obscurité envahissante.

— D'ailleurs, qu'est-ce que c'est que cela, un amant? prononça-t-elle d'un accent dur et méprisant. Est-ce que tu es mon amant, toi?...

Le sang monta aux joues d'Émile comme s'il eût reçu un soufflet. Il se leva brusquement.

— Adieu, dit-il, la voix altérée.

Elle se rapprocha de lui.

— Quoi? tu supposes que je te dédaigne parce que tu n'es pas un monsieur?... Tu as bien tort, va !... Tu serais un prince que j'aurais parlé comme je viens de le faire !

L'humiliation d'Émile fit place en lui à un étrange sentiment d'effroi. Il s'approcha de Ruth et lui prit timidement une main.

— Oh! pourquoi êtes-vous venue à moi! dit-il avec angoisse.

Elle répondit, indifférente :

— Parce que tu me plaisais.

Et, comme il reculait révolté, elle l'enlaça, l'attira contre elle, le grisant de la caresse de sa bouche se promenant lentement sur le visage qu'il lui abandonnait.

— Écoute, tu me plais encore... Tu reviendras. Et puis, j'irai chez toi, chez tes amis... j'aimerais vous connaître...

Il la serra passionnément sur sa poitrine.

— Oh oui!... j'espérais bien cela! balbutia-t-il, ravi.

Et il était prêt à lui confier ses rêves les plus intimes, la participation qu'il attendait d'elle pour la grande œuvre sociale; mais, elle se dégagea de ses bras et alla appuyer le doigt sur un bouton dans la boiserie. Immédiatement une lueur jaillit dans la vaste salle. Des jets électriques resplendirent en des lustres, des appliques faits d'énormes fleurs de métal et de verre, aux pétales contournés dont le calice était un globe de lumière. Les plantes, les arbustes semblaient grandis; les palmiers lourds prenaient une majesté, les bambous, les phénix retombaient, légers comme des découpures japonaises; partout les ors scintillaient sur les soieries éclatantes. Une solennité de temple s'étendait sur ce lieu peuplé de dieux inconnus, inquiétants avec leurs yeux d'émail fixes et brillants, leur ricanement de lèvres dorées et incrustées de pierres précieuses.

— Au revoir, dit Ruth en jetant une banale poignée de main au jeune homme. Retirez-vous, car j'attends du monde à dîner. D'ailleurs, revenez quand vous voudrez... je suis toujours ici de quatre heures à sept...

Il la quitta, muet, profondément troublé, luttant contre le sentiment d'humiliation qui recommençait à le gagner malgré lui.

En somme, il avait possédé cette femme... Elle l'avait écouté avec intérêt, elle avait désiré connaître les souffrances, les revendications du peuple. N'était-ce pas tout ce qu'il avait si ardemment souhaité ?...

Dehors, un vent humide et froid balayait l'avenue déserte, très sombre, que des réverbères piquaient, de loin en loin, de lueurs pâles. Émile fit quelques pas, étourdi, grisé, la tête lourde ; puis, s'adossant au tronc d'un platane, il sanglota nerveusement, les deux mains à son front. En vérité, il s'était prostitué ! Cette femme, il la voyait à présent grandie, défigurée, semblable à un mythe. C'était la Richesse, comme lui était le Peuple. Et elle avait insulté en lui la masse innombrable de ses frères, avec sa froide curiosité, son mépris de grande dame, sa sensualité effrayante de blasée, habituée à ce que tout pliât devant son caprice.

VII

Il y avait grande agitation dans la Maison du Travail, impasse Bolbeau. Depuis huit jours, des affiches manuscrites posées dans les cafés les plus fréquentés par les ouvriers rouennais annonçaient une réunion extraordinaire pour ce dimanche soir. Il y avait deux conférences sociales par Célestin Bergès et Constance Parandier, récitation de vers socialistes, comédies populaires, chansons par Gérald Lagoutte et la troupe d'acteurs amateurs du Théâtre du Travail. Les places seraient gratuites, les consommations à prix modérés et facultatives.

Dès huit heures, des groupes nombreux envahissaient la buvette, première pièce, longue et sans profondeur, qui précédait la salle. Celle-ci, une ancienne cour assez spacieuse, planchéiée et couverte d'un toit de carton goudronné.

Les hommes étaient en majorité; cependant, quelques femmes avaient apporté leurs enfants au maillot, endormis; des bandes de jeunes filles se

glissaient entre les hommes avec de grands gestes et des rires bruyants, gauches et garçonnières comme toutes les filles de fabriques.

La scène, un peu plus élevée que le sol de la salle, avait un rideau mobile, des portants en toile où étaient peints des masques tragiques, divers attributs de musique. Des bancs, des chaises de paille déjà mis en désordre par les premiers arrivants garnissaient toute la pièce aux murs recrépis, assez propres, décorés çà et là de numéros de journaux illustrés. Sur une tablette, un buste en plâtre de la République coiffée du bonnet phrygien et drapée d'une écharpe de calicot rouge, dominait l'assistance. À l'extrémité de la salle, vers la buvêtte, de petites tables de café entourées de chaises étaient déjà toutes occupées.

De chaque côté de la scène, derrière des cloisons de planches, étaient les coulisses, deux petites pièces reliées par un couloir longeant la toile du fond. Celle de droite servait de magasins aux accessoires et de loge pour les artistes femmes ; dans celle de gauche, les hommes s'habillaient. Partout des becs de gaz jetaient une jolie lueur claire.

Devant une glace pendue au-dessus d'une tablette où étaient posés une cuvette et des pots de fard, Forgeot, l'ouvrier cordonnier, à qui son métier sédentaire avait donné une obésité, enluminait ses pommettes blafardes, épanouissait au milieu de son visage une ignoble trogne, pour représenter le bourgeois repu de la pièce.

Il se tourna vers le groupe de cinq ou six hommes au milieu desquels Gérald, en habit noir, pérorait,

avec la double émotion de l'auteur et de l'organisateur de la réunion.

— Hein! est-ce assez ça?...

Et vraiment, le gros homme, les bras nus, la bedaine couverte d'un gilet de flanelle, le pantalon prêt à descendre, la face rubiconde, les yeux pétillants, était la charge parfaite du bourgeois satisfait, vivant à la campagne de ses rentes, caressant ses bonnes, entremêlant ses propos salés de phrases sur les appétits criminels et les revendications inouïes de l'immonde populace.

Il passa une veste de toile blanche, chaussa des espadrilles, enfonça un chapeau de paille sur sa grosse tête et chercha des yeux ses accessoires :

— Ma ligne à pêche, le panier, l'ombrelle, tout y est-il?...

Un peu plus loin, Besson le lithographe, un grand garçon long, maigre, les yeux caves, la moustache noire tombant sur la lèvre, le teint décoloré, achevait une artistique toilette de déguenillé. Ses pieds nus sortaient de savates ; son pantalon deux fois trop large était rattaché à sa ceinture par une corde; un feutre informe couvrait son front, et le torse nu apparaissait entre les baillures du veston aux boutons arrachés, aux coutures crevées, aux taches mangeant la couleur primitive.

Il étala seulement deux mouches de noir avec un peu de blanc gras sur ses joues creuses, et, se tournant, montra sa famélique figure.

— Pas besoin de beaucoup me grimer pour avoir l'air près de crever? s'écria-t-il avec une gaîté sous laquelle perçait l'inquiétude du phtisique.

Les autres rirent avec indifférence. Penché sur une table, Célestin Bergès, la redingote déboutonnée, sans gilet, le visage dejà suant, corrigeait ses notes pour la conférence.

Dans un angle, tous deux assis, Émile Lavenir et Constance Parandier causaient. La femme, le buste droit, laissait pendre ses mains sur sa jupe noire; le jeune homme, les jambes croisées, le coude appuyé au dossier du banc, regardait sans se lasser les yeux lumineux de son interlocutrice, écoutait avec ravissement sa voix harmonieuse. Un chaud pouvoir s'épandait de cette élue dont le courage ne faiblissait jamais, qui avançait sans trêve, faisant pénétrer sa parole dans tous les rangs de la Société, ébranlant les pires égoïsmes, dissipant les lâchetés, ranimant les courages, emplissant les cœurs d'un espoir, d'une foi en l'avenir. Traitée souvent de folle, d'énergumène par les heureux de ce monde qui veulent obstinément fermer les yeux aux tableaux de deuil qu'offre le monde, Constance était pourtant lue, écoutée, discutée partout, soit qu'elle parlât aux réunions électorales, au milieu des tumultes grévistes, au bord des puits de mines lors de catastrophes, soit qu'elle plaidât en des journaux avidement lus l'éternelle cause populaire aux cas si divers que la justice de ce monde refuse perpétuellement de discuter. Ceux même qui haussaient les épaules devant le rêve d'organisation sociale qu'elle poursuivait, s'arrêtaient touchés par son effort, frappés par certaines phrases que jetait sa voix émue, par certains faits révélés par son indignation généreuse qui forçait la pensée à s'attar-

der sur les misères de la masse. Cependant, le vacarme croissait dans la salle. Gérald courut au rideau et regarda par le trou.

— C'est archi-plein, il est l'heure, il faut commencer! jeta-t-il en revenant dans la coulisse, palpitant d'émotion.

Bergès gesticula.

— Zut! je ne suis pas prêt... Débutez par n'importe quoi!...

Gérald s'indigna.

— Du tout!... le programme est réglé... La conférence d'abord!...

— Merde, répondit l'autre tranquillement.

Alors, le jeune homme s'effraya. Quand Bergès ne braillait plus, il fallait désespérer de le faire céder. Il se tourna vers Constance, absolument démoralisé.

— Faites-lui comprendre qu'il faut commencer à à tout prix!... Ecoutez le public!...

On s'impatientait : des clameurs terribles montaient; des rires aigus, des sifflets, des huées, de formidables tapements de pieds qui ébranlaient le plancher et secouaient la charpente fragile du toit.

Constance sourit.

— Eh bien, récitez vos vers.

— Jamais! déclara le poète. Leur place est entre la pièce et votre conférence... Vous comprenez bien qu'il y a une gradation indispensable à observer pour obtenir le succès complet de la soirée.

— Si vous voulez, insinua Chevrier, le chanteur de romances, un joli blond, menuisier de son état. Je dirai bien quelque chose pour faire attendre?...

— Fous moi la paix! cria Gérald.

Et pris d'une inspiration :

— Je vais faire une annonce!... Le rideau, levez le rideau! ordonna-t-il au machiniste, un grand diable de charpentier en manches de chemise, ceinturé de rouge, très impressionné par ses fonctions théâtrales qui le remplissaient à la fois d'orgueil et d'anxiété.

Lorsque la silhouette noire et correcte du pharmacien apparut sur la scène déjà pourvue du décor de salon, dans lequel la conférence devait avoir lieu, un grand silence s'établit dans la salle.

— Citoyens et citoyennes, fit Gérald en s'inclinant avec élégance, excusez-nous d'un léger retard bien involontaire. Le citoyen Bergès arrive à peine d'une tournée à Evreux, où il est allé porter sa parole si populaire. Il ne tardera pas à être prêt et à paraître devant vous.

Des applaudissements frénétiques accueillirent cette déclaration. Mais une voix lança tout à coup, faisant allusion à la profession de pharmacien de Gérald :

— Eh! « la purge! » dis-nous tes verses!

Le prestige de Lagoutte tomba subitement.

— Quel bel habit! clama une voix gouailleuse, viens tu de chez le président de la République?

— Qu'il est beau! Ça me rappelle mon oncle le ministre!...

— Il ne lui manque que les oreilles!

Voyant que cela se gâtait, Gérald salua avec dignité, et à son signal, le rideau dégringola vertigineusement, dans un tonnerre de rires.

Du reste Bergès se levait, rassemblant ses papiers.

— Marchons, ça y est! cria-t-il gaiement.

Soudain Gérald s'affola, rudoyant le charpentier.

— Sacristi d'andouille!... vous n'avez pas apporté la table, la chaise, le verre d'eau!...

Le pauvre garçon fit un geste désespéré, et se précipitant, installa en un clin d'œil le mobilier du conférencier sur la scène.

Bergès rangea la table un peu plus à droite, y déposa ses papiers, donna un coup de poing à la chaise pour s'assurer de sa solidité, vérifia si la carafe contenait l'eau gommée légèrement absinthée qui lui était indispensable; puis il se retira dans la coulisse.

— En haut le rideau!...

A la vue de la table et de la chaise, les bravos et les sifflets éclatèrent. On sifflait pour passer le temps, et puis parce que l'on avait une vague idée que dans une salle de spectacle les bravos et les sifflets doivent alterner. D'ailleurs, il y eut un cri d'enthousiasme universel devant l'entrée de Bergès trottinant d'un air pressé, le chapeau rond sur le fond de la tête, la face réjouie, boutonnant avec une hâte sa redingote qui plissait à la taille. Au milieu de la scène, il étendit les deux mains ainsi que le chef d'orchestre qui modère l'éclat de ses instruments. On se tut presque instantanément, une seule voix convaincue résonna dans le silence.

— Bravo, Bergès!... T'es un chouette lapin!...

— Si je vous ai fait attendre, tant pis, fit le conférencier, du ton familier et souriant qui lui con-



quérait tous ses auditeurs. Il ne faut pas vous plaindre... Vous étiez là, au chaud, coude à coude avec des amis, tandis que moi j'étais dans l'ordure... Oui, tel que vous me voyez, j'étais il n'y a pas une demi-heure, en wagon, roulant assis entre deux capitalistes!...

Une tempête joyeuse éclata. La toiture légère trembla, secouée par les hurlements, les rires des spectateurs.

— Une salle épatante! murmura Gérald ravi, appuyé à l'un des portants dans la coulisse.

Mais, dans le silence rétabli, son auditoire absolument conquis, Bergès abordait la première partie de son discours.

« Citoyens. — Je n'ai pas besoin de vous peindre le charnier de la société actuelle... Tous, et directement, vous touchez du doigt la fragilité de cet édifice de meurtre et de spoliation... les yeux de chacun voient fulgurer de toutes parts les signes précurseurs de son écroulement. — Qu'est la société qui nous entoure?... Une mare de sang voilée d'un brouillard hypocrite! — L'antagonisme des situations et des intérêts s'appesantit partout... Les peuples affolés veulent broyer d'autres peuples, au lieu de s'unir et de broyer l'autocratisme... Les prolétaires, fourvoyés et trompés, se ruent les uns contre les autres pour la vie, au lieu de serrer leurs rangs et de se précipiter sur l'odieux monopole! — L'antithèse tragique éclate de toutes parts!... Les uns débutent dans l'existence en l'étincellement du milliard que leur père financier a arraché aux travailleurs qu'il affame... D'autres naissent sur le

pavé... la boue est leur berceau... l'ordure leur nourriture... l'esclavage leur avenir. »

Il s'arrêta, se versa un peu d'eau gommée, l'avala, et reprit, la voix enrouée, mais avec sa diction toujours claire d'ancien acteur, dans le silence gros d'attention de l'assemblée subjuguée :

« Tous les maux jaillissent du monopole des moyens de travail, et aussi des frontières divisant les peuples... Ces deux monstruosités doivent disparaître. C'est une exérèse nécessaire à pratiquer dans le corps social !... »

Il se tut un instant, s'assit, ses grosses jambes écartées, but une seconde gorgée, se râcla le gosier d'un crachat retentissant. Ensuite, il se releva, et de nouveau allant et venant, le ton plus calme, édifiant après la rageuse destruction qu'il venait d'opérer en paroles :

« Le collectivisme est le seul remède au mal social. — Il repose sur ces bases admirables : terres, maisons, mines, fabriques, chemins de fer, etc., deviendront propriété nationale, commune pour tous !... Le travail sera obligatoire et modéré... Chacun sera également redevable d'un certain nombre d'heures de labeur chaque jour pour la société... On travaillera dans des ateliers nationaux, sainement aménagés... A chaque travailleur, même part sociale ! — Aujourd'hui, les patrons se ruinent, en luttant les uns contre les autres, et se rattrapent en tondant l'ouvrier... La Société devenue patron unique ne luttera pas contre elle-même ! — Les ouvriers, à l'heure actuelle, combattent entre eux, ils se disputent les salaires... tous associés, ils n'au-

ront plus d'intérêts contraires!... La misère supprimée supprimera le crime... La haine n'existera plus, puisque l'objet de la haine — la Richesse indûment accaparée par quelques-uns, — sera répartie entre tous!... »

Des bravos éclatèrent, mais non plus les insouciants applaudissements de naguère, — le problème social, ses dessous tristes, aléatoires, pesaient sur toutes les âmes...

Célestin but un grand verre d'eau absinthée, broya une pilule qu'il tira de la poche de son gilet. Puis, revenant se planter au milieu de la scène, il eut le geste engageant du commis-voyageur qui entortille le client encore hésitant.

« En attendant qu'un bouleversement social donne une complète satisfaction à nos aspirations légitimes, il est des mesures, dès maintenant accessibles à tous, qui soulagent la misère, et qui, sourdement, préparent le grand événement dont sans doute l'avenir verra l'entier développement.

« Telle est la société collective de l'*Universelle*, dont les membres sont innombrables dans le Nord et qui ne tardera pas à être appréciée de tous en ces contrées quand on en aura reconnu l'utilité. L'*Universelle* donne la puissance pendant les grèves... C'est l'embryon de la société collective future... Par son but matériel, l'*Universelle*, compagnie coopérative pour tous les articles nécessaires à la vie, lorsque tous les travailleurs sans exception y auront adhéré, comme c'est leur devoir, tarira les revenus de la classe commerçante... L'*Universelle* livre tout article au prix de revient, elle sup-

prime l'intermédiaire entre le producteur et le consommateur... ce rongeur inutile, spoliant injustement la masse de son gain illicite ! — Ménagères, songez à l'immense bénéfice qu'apportera dans votre maison votre participation à cette grande œuvre pratique!... Hommes, réfléchissez au but de cette union des bras ouvriers contre le capital! »

Il fit un grand geste des deux bras élevés en arc au-dessus de sa tête.

« Venez, venez tous!... vous joindre à la ronde des travailleurs qui s'avance, ferme, résolue, enserrant le monde, balayant tout ce qui s'oppose à son redoutable passage, sonnant de ses clameurs le glas du vieil univers, des voleurs et des capitalistes! » .

Il aspira fortement l'air et lança un dernier cri.

« En avant tous!... Apportez vos adhésions à l'*Universelle!...* »

Et, comme il se taisait pendant quelques minutes, épuisé, aphone, cramoisi, une pluie de prospectus de l'*Universelle* envoyés adroitement par le machiniste, vint s'abattre sur le public enthousiasmé et tapant des pieds furieusement.

Dans la coulisse, Émile et Constance causaient, indifférents du vacarme. Les yeux perdus dans le vide, la femme racontait de menus faits de sa petite enfance, seules lueurs heureuses de sa vie agitée.

— Mon père vivait alors... Nous habitions au dernier étage d'une vieille maison, rue Galande... et, sur le toit en terrasse, ma mère avait fait un petit jardin. L'été il y faisait bon... la nuit, on voyait

les étoiles luire dans le ciel... un souffle frais passait au travers d'un jasmin qui grimpait le long d'un pignon. — Tous les soirs à la même heure, un chat arrivant d'on ne sait où, venait me caresser... Je l'attendais, et personne n'aurait pu me faire coucher avant de l'avoir aperçu... Je ne le voyais pas arriver... il surgissait soudain mystérieusement d'entre les branches du jasmin, sautait sur mes genoux et frottait son museau à ma joue d'un geste brusque, en ronronnant très fort. — Certains souvenirs persistent singulièrement dans la mémoire... j'ai oublié des choses plus récentes, et il me semble revivre ces soirs sombres et tièdes où l'attente de cet ami inconnu qui peut-être n'allait point venir, me mettait une anxiété au cœur...

Cependant, là-bas, la conférence avait pris fin. Le rideau tomba dans un délire d'applaudissements; trois fois, Célestin Bergès dut reparaître.

Gérald avait bondi jusqu'à la loge des actrices.

— Êtes-vous prêtes ?

Louise et Léonie Saget, une grosse mère habillée en bourgeoise ridicule causaient, assises sur des chaises. Léonie eut un rire.

— Voilà bien une heure!

Il s'indigna.

— Vous n'en profitez pas pour relire vos rôles? Vous Léonie, vous allez bafouiller à la septième réplique que vous manquez toujours. — Et vous, Louise, attention à la tirade de la fin!... pas trop d'émotion, ou nous sommes perdus!...

— Oui, oui, fit la jeune fille distraite. Alors on va commencer?

Et, dans sa voix changée, on devinait la peur qui l'envahissait. Elle avait enterré sa sœur quelques jours auparavant, et sa nervosité habituelle s'était encore accrue depuis ce malheur supporté avec l'apparent stoïcisme des pauvres.

Gérald poussa les deux femmes.

— Passez de l'autre côté et ne manquez pas vos entrées !...

Au milieu de la scène, il frappa violemment les trois coups, et s'esquiva dans la coulisse de gauche, tandis que le rideau montait par saccades.

La toile du fond représentait un vague paysage. L'entrée du bourgeois muni de son attirail de pêche obtint immédiatement un succès de rire ; et le dialogue grotesque qui suivit entre lui et son épouse jalouse et minaudière fut très goûté. Les battements de mains, les rires interrompaient les acteurs à chaque instant. La scène qui suivit, d'un réalisme très osé, entre le bourgeois et la bonne, une frêle fille livrée à la grivoiserie égoïste et cruelle du patron, éveilla un intérêt ardent, la gaîté se mêlant à de brusques révoltes. Au moment où, dans la brutalité, les menaces, les larmes, le viol allait être consommé, l'apparition du déguenillé, sa tirade indignée, superbement lancée par le jeune lithographe à la parole claire, un peu emphatique, jeta l'assistance en un délire frénétique. Captés par l'apparente réalité de la scène que Louise, le cordonnier et leur partenaire jouaient avec leurs cœurs, leurs âmes et leurs nerfs, les spectateurs jetaient des exclamations, des observations directement adressées aux personnages, devenus des caractères



véritables en leur imagination enfiévrée. L'écrasement du bourgeois, sa rage impuissante, lorsque le peuple, par la bouche du miséreux, lui cracha ses vices, ses sinistres ridicules, ses ordures impudemment étalées, furent accueillis avec un sombre enthousiasme... Chacun était soulagé d'entendre sa pensée de haine si bien traduite.

L'apparition de la dame, ses reproches à l'infidèle époux, ses attaques de nerfs drôlatiques détendirent les esprits surexcités.

Il faisait bon rire après les émotions de tout à l'heure!

Mais le silence s'imposa de nouveau, complet, troublant, en cette salle comble, lorsque la jeune fille chassée de chez ses patrons, sans pain, sans toit assuré, la main dans celle de son protecteur aussi dénué qu'elle, commença l'apostrophe pour laquelle l'auteur craignait le trop grand entraînement de l'actrice.

« Vous me chassez ? jetait la jeune fille au bourgeois, ses yeux clairs étincelant dans son visage pâle, sa voix cristalline résonnant jusqu'au fond de la salle. Vous me chassez! Est-ce parce que je vous ai mal servi ? Non, j'ai mis tout mon vouloir, toutes mes forces à accomplir vos ordres. Je me suis pliée, muette, obéissante aux moindres fantaisies de votre femme. J'ai subi tout ce que j'ai pu de vos outrages. Moi, femme, on m'a écrasée de travaux. Moi, vierge, on m'a insultée de paroles, de gestes ignobles. J'ai courbé la tête, j'ai tout accepté... j'ai caché mes larmes, mon épuisement, ma honte. Ne fallait-il pas gagner mon pain? Au-

jourd'hui, sans remords, sans pitié, vous me chassez!... Où voulez-vous que j'aille? Qui vais-je supplier? Est-ce que vous n'êtes pas tous semblables? Est-ce que je puis réclamer d'aucun de vous quelque compassion. quelque respect? Ah! malheur sur vous, exploiteurs de pauvretés, tyrans de faiblesses, égorgeurs d'hommes, violeurs de femmes!... Lâches! qui, non contents d'essayer leurs couteaux sur nos chairs garrottées, insultent et raillent encore nos souffrances et nos gémissements! »

Elle s'arrêta, jeta autour d'elle des regards égarés, puis, s'avançant vivement, les deux bras étendus, les yeux élargis — effrayante comme la Douleur et la Démence personnifiées — elle prononça, changeant inconsciemment la dernière phrase du texte, emportée par son délire tragique :

« Malheur aux riches!... Haine éternelle sur nos bourreaux!... Vengeance! oh! vengeance!... »

Ensuite, portant les deux mains à son front, elle se raidit, tombant à la renverse dans les bras de ses camarades, qui l'emportèrent, tandis que le rideau tombait.

Il y eut un instant de stupeur angoissée avant que les bravos éclatassent. On avait oublié que l'on était au théâtre.

On rappela les acteurs; mais les hommes revinrent seuls. Léonie Saget soignait Louise, qui se tordait dans sa loge, en une terrible crise de nerfs.

— Elle joue bien, la sacrée toquée! s'exclama un homme au premier rang, soupirant comme s'il n'eût pas respiré pendant toute la fin de la pièce.

Maintenant, on se bousculait, avec un besoin de remuer les jambes et de boire après tant d'émotion. Le couple qui tenait la buvette, aidé par un garçonnet suffisait avec peine aux commandes des consommateurs. Toutes les tables étaient occupées, et bientôt, des bouteilles et des verres encombrèrent les bancs.

Le rideau se leva, Gérald vint réciter des poèmes symboliques : *Dans la Rue*, l'*Etoile des Travailleurs*, la *Cloche*, mais les allées et venues, les conversations continuèrent. A peine dix spectateurs s'approchèrent-ils pour écouter. L'auteur débitait sans se lasser, les yeux mi-clos, la voix chantante, grisé par ses propres rythmes... Quand il se tut enfin, des applaudissements grêles dégringolèrent au travers des vides des rangs.

Il se retira dédaigneux.

D'ailleurs, on faisait le ménage; on reportait la vaisselle sur le comptoir, on replaçait les bancs, au milieu des chutes et des rires ; on se tassait de nouveau, car Constance Parandier allait parler et tous adoraient son langage, quelquefois violent, parfois plein de tendresse, toujours compréhensible pour tous.

La chaise, la table et le verre d'eau avaient reparu ; mais Constance ne se souciait guère de ces petits auxiliaires de l'éloquence. Elle s'avança, grande, disgracieuse, ses longs bras pendant sur sa robe noire étriquée, ses abondants cheveux gris noués à la diable, et regarda l'auditoire, cherchant des visages amis, à qui elle souriait.

Puis, lorsque le silence fut complètement établi,

elle commença, la voix douce, la parole si facile, si obéissante, qu'elle ne lui faisait jamais défaut, bien que la conférencière n'écrivît et ne préparât point d'avance le sujet qu'elle avait résolu d'aborder.

« Mes amis, il y a un mot que le bourgeois prononce en public avec indignation, mépris, révolte... un mot, qu'entre compères, il lâche, dans un ricanement égrillard — la prostitution. — Et nous, le peuple, nous le disons, ce mot de honte, sombres, et le cœur ulcéré... Car c'est nous que le mal qu'il représente atteint et ronge... Combien d'entre vous ont vu en un soir de délire, sa sœur, sa femme, sa fille... sa mère... courir à la rue... pour rapporter du pain. — Ah ! je ne parle pas de la fille, de celle qui se couvre de dentelles pour le bourgeois, et qui nous éclabousse impudemment quand elle passe dans le carrosse que son corps a payé... Honte sur celle-là !... Elle a fui dans le camp ennemi, et nous la renions, elle et son or mal gagné ! — Non, celles que je suis, les larmes aux yeux, la poitrine oppressée de pitié... ce sont ces créatures misérables... hâves et hagardes... talonnées de peur et de honte... qui, à la nuit, se livrent à la brutalité du passant inconnu... Mon Dieu, parce que des enfants pleurent de faim à la maison... parce que des vieux aimés manquent de tout... parce que l'homme grelotte de fièvre, étendu sur son grabat ! — Ah ! la rue, ruisseau de honte et de misères, que je te hais !... que tu me fais peur ! — A l'aube grise, triste et dure, voici le courant pressé des travailleurs mal vêtus, transis par les souffles glacés, le ventre vide, qui se hâtent de se rendre à l'esclavage journalier,

éternel !... Entre les maisons closes, dans la boue, butant sur les tas d'ordures, voici des hommes, des femmes, des filles, pâles, amaigris, souillés par la poussière des ateliers... ils courent... fantômes de la faim et de l'épuisement... forçats de la société !... eux qui n'ont pourtant commis que le crime de naître ! — Ils courent vers ces portes grandes ouvertes des prisons du travail qui se referment, inexorables, sur eux tous. — Maintenant, le matin se lève, la rue se nettoie, se fait belle, ouvre ses magasins, fait scintiller ses devantures... Car, au soleil luisant et gai de l'après-midi, les bourgeois viendront flâner paresseusement sur les trottoirs propres. — Mais, lorsque les ténèbres retomberont sur la rue... lorsque, ses volets clos, elle sera redevenue sombre, silencieuse, hostile, glaciale... voici que les pauvres en reprendront possession... Ici se glisse le misérable sans gîte... guettant quelque auvent pour le garantir de la pluie, de la neige... Là bas, ce sont des silhouettes timides de femmes attendant, quêtant la honte... offrant de hideuses complaisances au bourgeois travaillé de vice, qui, cyniquement, vient faire son choix dans la rue ! — Ah ! riches, baverez-vous toujours sur nous ?... répéterez-vous éternellement que le peuple est vicieux, que nos femmes sont corrompues ?... Voilez vos faces menteuses, car je vais vous cracher au visage la vérité !... Ces prostituées, ce sont des martyres !... entendez-vous, hommes !... qui venez en cachette souiller ces êtres que le désespoir vous livre ! — Et vous, femmes des riches, écoutez-moi aussi... vous qui faites par débauche ce que nos filles acceptent,

poussées par la faim... nos prostituées sont des saintes auprès de vous! »

Elle se recueillit un instant, les yeux fixés sur une vision de rêve; et sa voix résonna de nouveau dans le silence haletant de la foule.

« Pauvres filles!... pauvres femmes! Est-ce le vice qui les a entraînées dans ce gouffre de misère?... N'est-ce pas plutôt la démence des êtres à bout de souffrance?... Cette folie qui rend ses victimes comme des bêtes, leur ôte la pudeur, l'orgueil, tous les sentiments humains. »

Elle s'arrêta; puis, redressée, les yeux étincelants, la voix pleine et agressive :

« — Des bêtes! oui nous ne sommes plus que des bêtes dans la société qui nous opprime aujourd'hui!... Et voyez-vous la meute qui nous poursuit, nous harcèle; nous déchire à belles dents?... la meute des riches, des satisfaits, des dix fois repus!... s'excitant entre eux par les calomnies et les injures dont ils nous accablent! — Le peuple est paresseux! crient-ils devant notre labeur sans trêve — Le peuple se plaint sans cesse, il est grossier, sans mœurs! vocifèrent-ils devant notre résignation, nos douleurs, nos dévouements — Sont-ils aveugles, stupides? — Non, ils sont de mauvaise foi! — Ils ne nous ignorent point... leur conscience proteste contre le mensonge dont ils nous chargent; mais ils l'éloignent cyniquement.

« Les filles du peuple sont des prostituées, et les hommes des ivrognes! crachent-ils. — Soit!... Mais, qu'ils prennent garde que les bras de nos femmes les étouffent un soir!... Qu'ils songent que le vin

dont la pauvreté s'étourdit a la couleur du sang !... »

Pendant près d'une heure, la femme sombrement inspirée parla dans le silence absolu, tragique, de la salle. Enfin, elle tressaillit, parut s'arracher à son rêve, se ressouvenir du lieu où elle se trouvait, de la nécessité d'arrêter cette évocation du cauchemar de la vie du pauvre et de ses espoirs sanglants.

« Adieu... en voilà assez, conclut-elle brusquement. L'heure s'avance, et je dois vous quitter... Mais, sur vos grabats, dans les ateliers, éveillés, endormis, songez à mes paroles, rêvez au jour proche de la revanche, de la justice !... Au jour que chacune de vos tortures, chacun de vos gémissements, chacune des gouttes répandues de votre sang et de vos larmes rapproche !... Taisez-vous, courbez la tête devant ceux qui vous oppriment... Mais, pour la relever bientôt avec plus de force, et crier tous, d'une voix universelle : « Mort aux riches !... Mort aux exploiteurs !... »

Un hurlement frénétique, sauvage, s'élançant en même temps de toutes les poitrines vint acclamer Constance qui sortit de la scène pâle, un peu ivre, transportée dans un monde imaginaire.

Pas un applaudissement ne se fit entendre, mais des larmes coulaient sur les joues, des lueurs meurtrières étincelaient dans les yeux. La parole sans art, décousue, de cette femme, pénétrait au fond de toutes les âmes populaires, les bouleversait ainsi que la tempête agite les masses énormes de l'Océan.

Maintenant, on avait traîné un piano sur la scène. Le blond Chevrier parut et salua ; tandis que Gérald

Lagoutte s'asseyait devant l'instrument et attaquait la ritournelle d'une romance populaire. Le chanteur était commun, la chanson vulgaire ; l'émotion qui transfigurait le public tout à l'heure, disparut instantanément. Des groupes se formèrent, bruyants, blagueurs ; les litres recommencèrent à circuler, les bancs à choir. Les conversations dominaient la voix du chanteur désespéré, les cris, les appels dégénéraient en tumulte.

— Dis, Chevrier, t'as un crapaud dans le ventre, pour miauler comme cela ? jeta la voix d'Auguste.

Et il se mit à pousser une série de cris grotesques qui fit éclater la gaieté de la jeunesse.

Le menuisier, rouge, décontenancé, finit tant bien que mal sa romance. Mais comme il se disposait à en commencer une seconde, de vives protestations s'élevèrent.

— Assez ! à la porte, Chevrier !

— A toi, Auguste ! clamèrent des voix.

Le jeune peintre sauta d'un bond sur la scène, et moqueur, tenant sa blouse blanche ainsi qu'une jupe, il simula une révérence ; tandis que Chevrier disparaissait dans la coulisse, profondément mortifié.

— La danse du ventre ! réclama une voix avinée.

Auguste esquissa un mouvement des hanches qui provoqua une explosion de rires. Puis, brusquement, il entonna d'une voix fraîche et vibrante la chanson de l'*Anarchiste*.

Pendant que l'on acclamait le chanteur et que le bruit allait grandissant dans la Maison du Travail, Constance Parandier, accompagnée d'Émile, gagna

la rue. Au-dessus de la porte d'entrée, une figure de République, coiffée du bonnet phrygien, dessinée en courtes flammes de gaz, éclairait l'extrémité du passage. Deux sergents de ville arpentaient la chaussée.

Émile eut un petit rire sous le regard avide des deux hommes.

— Allons, ils nous reconnaîtront s'ils ont besoin de nous, un jour !

Constance ne répondit pas, indifférente. Tous les murs de prison, tous les argousins lui étaient familiers.

VIII

Rue Grand-Pont, au premier sur la cour, entré en habitué chez Paul Hem, Émile pénétra dans le cabinet où le jeune docteur écrivait.

— Écoutez, Hem, je viens vous demander un service, dit-il, résolu, mais avec un visible embarras.

Le médecin leva la tête et aperçut la silhouette sombre de Ruth Etcheveeren qui était entrée à la suite du jeune homme.

— Voici madame, continua Émile, elle est riche et n'est pas encore acquise à notre cause. Pourtant elle désire s'instruire... et je suis fermement convaincu qu'elle peut devenir un instrument puissant, un porte-paroles près de ceux que notre voix n'atteint pas...

Il s'arrêta, attendant un mot d'encouragement ; mais Hem ne répliqua rien, examinant la visiteuse dont les regards se posaient sur les siens avec une tranquille assurance.

Émile dut reprendre :

— Voulez-vous nous permettre d'assister à votre consultation ?

Hem s'adressa à la jeune femme, l'accent un peu méprisant.

— Vous êtes curieuse de voir la souffrance de près, madame ?

Elle répondit avec calme, le son de sa voix grave résonnant harmonieusement dans le silence.

— J'ai déjà étudié la douleur, mais seulement pour en reproduire l'aspect matériel... Je voudrais, en effet, la revoir de nouveau, au point de vue moral.

— Madame s'appelle Ruth Etcheveeren, elle est peintre, expliqua Émile.

L'expression de la physionomie de Hem changea. Plus au courant du mouvement artistique que le jeune ouvrier, ce nom connu éveillait en son souvenir un admirable tableau exposé l'année précédente. Une maison éventrée, un éboulis de pierres, un sombre nuage de fumée, et dans l'encombrement des pompes à incendie, l'entrelacement des tuyaux, un groupe de morts et de blessés, de chairs demi-consumées, de visages rigides ou d'yeux angoissés... tas lamentable qu'allaient encore augmenter quatre ou cinq pompiers apportant de nouveaux cadavres...

L'esprit qui avait pu évoquer cette page terrifiante et sublime ne pouvait, à l'heure actuelle, céder à un banal sentiment de curiosité.

— Asseyez-vous à cette table, madame, dit le médecin. Je vous demanderai seulement de feindre de prendre des notes... Il est pénible aux malades

de dévoiler leurs souffrances devant des personnes étrangères au métier...

Ruth s'assit en silence ; et, pendant que Hem allait ouvrir la porte donnant dans la pièce où les malades attendaient l'heure de la consultation, elle examina le cabinet du docteur.

C'était une chambre de moyenne dimension, aux deux fenêtres sans rideaux. Du feu de charbon brûlait dans la cheminée, dont la tablette était surmontée d'une étagère pleine de livres. D'autres planches, formant bibliothèque, couvraient une partie des murs, revêtus de papier sombre. Une grande table, une chaise longue, un fauteuil et quelques chaises complétaient l'ameublement. Sur un tapis, devant le feu, un terrier, couché en rond, dormait profondément.

La première personne introduite était un homme. Il considéra les assistants d'un air gêné, et accepta timidement le siège que le docteur lui désigna, répondant à celui-ci d'une voix mal assurée, en tournant son vieux feutre entre ses mains durcies et écaillées. Breton, ouvrier terrassier, âgé de quarante-cinq ans, il y avait près d'un an qu'il souffrait à la suite d'un coup de pioche maladroitement envoyé par un camarade qui l'avait atteint au bas-ventre. Il avait toujours espéré que cela se passerait, mais au contraire, le mal empirait ; et, il s'était décidé à consulter, un ami lui ayant dit que le docteur donnait ses soins gratis...

— Défaites-vous, dit simplement Hem.

Et comme l'homme regardait Ruth, hésitant, Paul Hem ajouta :

— Madame est médecin, ne vous occupez pas...

Alors, l'ouvrier détacha ses vêtements sordides.

Malgré son habitude des souffrances humaines, Paul frissonna, sentant la sueur froide monter à ses tempes en apercevant l'état épouvantable du malheureux, que pas même une bande de linge ne préservait.

— Vous devez souffrir atrocement ? fit-il avec douceur.

— Oui, fit l'autre, la voix résignée.

— Et vous travaillez quand même.

L'homme sembla s'excuser :

— Que voulez-vous, quand on a quatre enfants, on ne peut pas s'écouter.

— Vous ne vous êtes pas fait soigner au moment de l'accident ?

— Si, mais pas longtemps... je ne pouvais pas suivre le traitement...

Il hésita.

— On n'est pas riche à la maison, dit-il enfin. Si j'avais pris du bon temps et dépensé en remèdes, les autres n'auraient pas mangé.

— Votre femme, vos enfants travaillent ?...

— Ma femme coud des sacs pour le commerce... Mon aîné a dix-sept ans, mais il n'a pas trop sa tête... C'est une bouche à nourrir pour rien... J'ai deux fillettes à la teinturerie Lhuilier qui gagnent dix sous par jour... Il y a encore à la maison un petit de six ans, et ma belle-mère qui ne peut plus travailler... Tout ça est lourd...

Avec mille précautions, Hem avait fait un pansement hâtif : seul, le tressaillement involontaire de

l'homme montrait l'affreuse douleur déchirant ses fibres.

Hem se redressa, remué jusqu'au plus profond de son être. Quel courage inouï, quelle puissance de volonté possédait cet homme qui, écorché, saignant, rongé du mal le plus aigu, travaillait quand même, marchait, soulevait de pesantes pelletées de terre, conduisait de lourdes brouettes, sans jamais écouter sa chair torturée !...

Le docteur écrivit quelques mots, et tendit le papier à l'ouvrier.

— Vous allez vous rendre à l'Hôtel-Dieu, et vous remettrez ceci à l'interne de service.

L'homme protesta vivement.

— A l'hôpital?... Je ne peux pas... Il faut que j'aille à ma journée !...

Hem lui prit la main.

— Si vous faites quoi que ce soit, si vous restez debout dans l'état où vous êtes actuellement... vous pouvez être perdu dans quelques jours. — Il faut vous soigner pour votre famille.

Il baissa les yeux, saisi.

— Et là-bas, à la maison, que feront-ils ?...

Hem avait écrit le nom et l'adresse du misérable : Jean Lesneven, 14, cité Rodin.

— Je passerai chez vous... Je vous promets de les aider autant que je pourrai. — Ils misèreront peut-être un peu, mais songez que dans six semaines, vous leur reviendrez guéri.

Une lueur passa dans les yeux du malheureux.

— Guéri? fit-il incertain, pourtant séduit par ce rêve incroyable.

Guéri? plus de ces douleurs horribles? fini ce martyre de toutes les minutes, qui le poursuivait non seulement pendant son labeur, mais aussi la nuit, lui enlevant les quelques heures de repos qu'on lui abandonnait...

Guéri?... Il cherchait dans sa mémoire l'impression oubliée de ne pas souffrir, du corps indemne!...

— C'est un de mes amis qui vous visitera à l'Hôtel-Dieu, ajouta Hem, et l'interne veillera à ce que vous soyez parfaitement soigné.

Sûr, il serait bien!... Il se vit couché, pansé... Oh! pouvoir enfin se reposer, oublier un peu les autres, ne penser qu'à son mal!... dormir, la chair soulagée, dans la fraîcheur de draps propres!...

Mais, immédiatement, l'image du taudis où là-bas, on l'attendait, l'obséda. Il aperçut le désappointement de sa femme lorsqu'il lui dirait que le docteur n'avait pu lui enlever tout de suite son mal. Ensuite, comment aurait-il le courage d'avouer qu'il devait se rendre à l'hôpital. Il en avait honte comme s'il eût déclaré qu'il prenait un congé pour son agrément, laissant la ruine et la faim derrière lui.

— Alors, bien vrai, monsieur, interrogea-t-il, vous croyez qu'il le faut?

— Je suis certain que c'est nécessaire, répliqua Hem avec énergie.

Et, dans la poignée de mains qu'il donna à l'homme, il mit toute son ardente pitié. Hélas, il avait beau vivre au milieu de ces drames de misère et de douleur, son épiderme ne s'affermissait point!... Son âme irritée, nerveuse, révoltée, saignait à chaque nouvelle épreuve!

Le terrassier se résigna, malheureux et soulagé.

— Eh bien, c'est dit, j'irai. — Seulement, monsieur, voulez-vous être assez bon pour me mettre cela par écrit ? Une idée que j'aurais de montrer à ma femme que c'est bien parce que je suis forcé que je vais à l'hôpital... Oh! ce n'est pas qu'elle ne voudrait pas me voir soigner... mais ça lui donnera tout de même un coup de penser que je quitte le travail, quand ils ont tous besoin à la maison...

Hem écrivit sans mot dire le papier demandé.

— J'irai vous voir, fit-il en reconduisant l'homme.

Il n'eut pas un regard à Ruth et à Émile muets dans leur coin, les oubliant ; et, le front ridé par un souci, un désespoir de son impuissance pour lutter contre l'innombrable théorie des douleurs humaines, il alla ouvrir la porte, appela la prochaine souffrance...

Une jeune fille entra, presque une enfant. La poitrine creuse, les formes frêles, le visage exsangue. Sa mise annonçait une bonne de commerçants ou de très petits bourgeois. Tout de suite elle regarda Ruth.

— Madame est médecin ?

Hem inclina la tête, agacé par ce mensonge répété.

La jeune fille joignit ses mains.

— Oh! madame, j'aimerais mieux dire à vous seule !...

Ruth détourna la tête.

— Je ne peux pas, mon enfant, je ne suis qu'une élève...

La jeune fille baissa les yeux et se soumit tout de

suite ; cependant, de la place où Hem l'avait fait asseoir, ses yeux cherchaient l'autre femme. Suivant habitude des humbles, elle faisait l'histoire de sa vie pour expliquer sa maladie.

Enfant trouvée, élevée à l'hospice, elle avait en sortant pu bien difficilement gagner sa vie en recherchant des travaux de couture et de blanchissage.

Ayant fait la connaissance d'un étudiant à qui elle avait plu, elle l'avait aimé et était devenue sa maîtresse. Pendant quatre ans, ils avaient vécu comme mari et femme, puis, les études du jeune homme terminées, il l'avait quittée, d'autant plus précipitamment qu'il la savait enceinte. Alors, éperdue, elle s'était retirée chez une femme qui l'avait délivrée, ce qui lui avait permis de se placer comme domestique chez des commerçants. Mais, depuis ce moment, elle ne se remettait pas, et son corps n'était qu'une souffrance.

Elle s'exprimait à voix basse, partagée entre la honte de révéler ses misères et le soulagement de parler à des gens sympathiques de tout ce qu'elle endurait. Pendant l'examen que le docteur dut faire de son corps meurtri et torturé, Émile passa dans la pièce voisine, mais elle supplia Ruth de ne pas la quitter. La jeune femme demeura, et sa main, dont la patiente s'empara, sembla soulager celle-ci pendant cette épreuve douloureuse moralement et physiquement.

Bien que la maladie fût pénible et menaçât d'être longue, elle ne présentait pas un caractère de gravité suffisant pour faire admettre la pauvre fille

dans un hôpital. Paul Hem dut se contenter de lui indiquer un traitement.

— Vous avez bien fait de venir à moi qui suis discret, dit-il enfin. Vous savez que les avortements sont punis avec sévérité.

Elle se redressa, tout son corps frêle tremblant de révolte.

— Certes, je le sais!... Et, est-ce juste, dites-moi?... Ah! je comprends que l'on punisse les mères qui font souffrir, qui tyrannisent leurs petits... Mais, une fille qui se soumet à ce que j'ai fait, qu'est-ce qu'elle atteint, voyons ?... C'est elle ! — On risque sa vie, on ruine sa santé, mais qu'est-ce qu'on tue ?... une idée d'enfant... Regardez-moi, est-ce que j'ai l'air d'un assassin ?... Je les adore, les enfants... mais comment aurais-je pu élever le mien ? — Si même j'avais pu le mettre au monde sans être morte de faim avant, comment faire pour le nourrir ?... Je ne suis pas assez forte pour la couture... dans la maison où je suis, je gagne quinze francs par mois... personne ne se serait chargé de mon enfant pour ce prix-là... Il aurait fallu le mettre à l'hospice ? Cela, non, je sais trop ce que c'est !... et je l'aime mieux sous terre que dessus en ces conditions-là... Monsieur, le vrai coupable, c'est celui qui m'a quittée .. Pourquoi ne m'épousait-il pas ?... Je ne suis pas de sa classe ?... Alors, pourquoi a-t-il vécu pendant quatre ans avec moi, paraissant heureux et faisant comme s'il m'aimait de tout son cœur ?... Je ne suis pas instruite, c'est vrai, je ne connais guère les usages, mais je ne lui déplaisais pas ainsi... Alors, pourquoi ne m'a-

7.

t-il pas gardée ?... Ah ! quand on s'est pris, ce devrait-être pour la vie !... et quand on s'est aimé comme nous nous aimions, c'est de mauvaises raisons de venir parler de classe ou d'éducation. — L'argent, voilà tout... je n'en avais pas, et sans doute il trouvera dans son pays une femme qui lui apportera une dot... Et c'est pour cela qu'il a causé notre mort à tous deux, à son enfant et à moi... car, je ne me fais pas d'illusions, je ne durerai guère, avec le mal que j'ai et le chagrin que je me fais !...

Elle se tut brusquement, une expression de timidité passa sur son visage pâle, un effroi de s'être ainsi soulagée avec une véhémence qui ne lui était pas habituelle de tout ce qu'elle portait dans son pauvre cœur très lourd.

— Je vous demande pardon de vous ennuyer ainsi, prononça-t-elle avec humilité.

Hem lui serra la main avec une compassion fraternelle.

— Revenez me voir si cela ne va pas mieux.

Elle eut un geste de découragement.

— Merci, monsieur, dit-elle en sortant.

Ruth avait regagné sa place ; Émile était rentré. Il eut une vive surprise en voyant Louise, accompagnée de la petite Madeleine, que Paul Hem introduisait.

— Louise !...

La jeune fille préoccupée le regarda à peine.

— Monsieur Hem, voulez-vous examiner cette enfant, je crois qu'elle a du mal... Elle se plaint de la tête et du ventre et elle ne peut se traîner... j'ai été obligée de la porter dans l'escalier.

Étendue sur la chaise-longue, la fillette, pâle comme un cadavre, les yeux voilés, semblait ne rien voir, ne rien entendre...

Le docteur examina la bouche, tâta le ventre douloureux ; puis, écartant les vêtements, il découvrit l'étique petite poitrine aux côtes saillantes, et posa un thermomètre sous l'aisselle.

Au bout d'un instant, il rhabilla l'enfant.

— Elle a une fièvre muqueuse, il faut la transporter immédiatement à la Maternité... Émile, courez demander la voiture d'ambulance.

Tandis que le jeune homme sortait vivement, Louise eut un cri désespéré.

— Mon Dieu, qu'allons-nous faire sans elle?...

— Depuis quand est-elle malade?

Louise s'interrogea, hésitante.

— On a tant de mal, on ne s'écoute guère, et elle est si courageuse cette enfant! — Dis, minette, depuis quand est-ce que ça ne va pas?...

L'enfant releva péniblement ses paupières couleur de cire.

— Je ne sais pas, dit-elle, sa voix semblant venir de très loin.

Louise expliqua.

— Depuis que sa mère est morte, elle a encore plus d'ouvrage, n'est-ce pas? Moi, je suis tout le temps à la fabrique; et c'est elle qui trime pour le ménage et les autres enfants... Hier, elle a encore lavé toute la journée, puis vers le soir, elle est allée ramasser des escarbilles sur le quai... par la pluie qu'il faisait, c'est peut-être cela qui l'a rendue si malade...

Hem caressait doucement la menotte fragile de la fillette inerte, la tête renversée, absente du lieu où elle se trouvait. — Pauvre petite! trempée, harassée, les membres brisés, elle avait traîné sa maladie jusqu'à ce que son énergique volonté sombrât... Elle allait mourir sûrement... Heureuse était-elle! Son temps d'épreuves surhumaines finissait... elle retournait au paisible néant, après un court séjour sur la terre, tout fait de souffrances!...

— Passez dans ma chambre en attendant la voiture, dit-il en secouant sa rêverie. D'autres attendent.

Pourtant, avant d'appeler de nouvelles misères, il s'arrêta, la main sur le bouton de la porte, faiblissant. Vraiment, il en avait assez, aujourd'hui!... Sa vie s'écoulerait donc à constater, désarmé, impuissant, les injustices, les cruautés de l'existence?

Le regard inquisiteur de Ruth Etcheveeren, posé sur lui, fit à ses nerfs l'effet d'un coup de fouet. Il se redressa, et l'œil sombre, d'un geste résolu, ouvrit la porte toute grande.

Les nouveaux personnages de cette lugubre lanterne magique entrèrent trois ensemble. D'abord, un vieillard cassé, courbé sur un bâton, l'œil vif, rusé, une barbe gris sale envahissant tout le visage, des jambes noueuses faisant l'arc, la tête se redressant au-dessus du corps plié, comme si elle avait été fichée dans un grand clou au milieu du dos. A sa suite venaient deux jeunes filles, sœurs évidemment, pâles, les traits assez jolis, avec des yeux étranges, aux prunelles troubles, blanchâtres.

Leurs vêtements étaient soignés et leurs mains blanches et fines.

Le vieux approchait, multipliant les saluts et les révérences de son corps déformé.

— S'il vous plaît, monsieur, on m'a dit que vous aviez la grande bonté de vous occuper de nous autres tout à fait gratis? bredouillait-il de sa bouche édentée.

— Est ce vous qui êtes malade ou vos filles?... demanda sèchement Hem, qui avait horreur des pauvres obséquieux.

— S'il vous plaît, c'est mes petites-filles... Tant qu'à moi, j'ai mes infirmités, mais je ne peux pas trop me plaindre, vu que j'ai mes quatre-vingt-quatorze ans et que, néanmoins, j'ai bon appétit, bon sommeil. Je marche comme vous voyez... non fait comme Adonis, mais suffit qu'on garde sa petite cervelle.

— Voulez-vous me dire ce qui vous amène, mademoiselle? demanda Hem à l'aînée des jeunes filles dont il examinait les yeux singuliers.

Elle répondit simplement, d'un ton où le désespoir suprême n'apparaissait qu'aux familiers de l'angoisse humaine :

— Il y a que nous avons peur de devenir aveugles, ma sœur et moi... Nous avons pourtant bien besoin de nos yeux. Nous sommes dentellières en Alençon...

Hem laissa échapper un geste de découragement. Combien de pauvres filles aux abois, menacées de la plus terrible des infirmités, étaient déjà accourues à lui! Que leur dire? Quitter immédiatement et



à jamais leur métier, c'était la première exigence du traitement. Autant leur conseiller de mourir de faim !

Il les examina toutes deux. C'était le même mal, un peu plus avancé chez l'aînée que chez la cadette. S'il n'était pas enrayé par des précautions que sans doute il leur était impossible de prendre, à une date rapprochée elles grossiraient le nombre de celles que leur métier a retranchées de l'existence.

— Des bouteilles, répétait la voix nasillarde du vieux. Ordonnez-leur bien des bouteilles pour les guérir... on a de quoi les payer... elles gagnent gros, les mignonnes !...

L'aînée des jeunes filles tourna ses regards morts vers le docteur.

— Oui, fit elle, on n'est pas malheureux de ce moment, mais il faut qu'on puisse continuer le métier, sans quoi ce serait vite fait d'être à la mendicité.

Hem écrivait une ordonnance.

— Vous ne connaissez personne à la campagne ?

— A la campagne, sûrement non ! glapit le vieillard avec empressement. J'étais cardeur de matelas de mon métier. Je suis né dans le faubourg Saint-Sever, je me suis marié, j'y ai toujours vécu et mes enfants de même... J'ai des amis, de bons amis, mais pas des paysans, pour sûr !...

— Auriez-vous de la répugnance à habiter la campagne ? continua le docteur en s'adressant à la jeune fille.

— Je vous comprends bien, monsieur, dit-elle

avec un accent de gratitude. Je connais votre bonté... C'est Maria Lefray qui m'a dit de m'adresser à vous... Vous l'avez soignée du même mal que nous, et vous lui avez trouvé une place dans une ferme à Railly... Mais, voyez-vous, elle n'a pu y rester, elle a repris son ancien métier, et ses yeux sont tout à fait perdus...

Hem eut une impatience.

— Dame ! si vous ne pouvez tenir aux champs !...

— Oh ! ce n'est pas cela ! dit-elle doucement. Mon amie se trouvait bien heureuse et ne demandait pas à quitter... Seulement, chacun son ouvrage, n'est-ce pas ?... Sa patronne aurait été bien embarrassée si on lui avait mis l'aiguille de Maria dans les mains... d'un autre côté, elle n'était guère satisfaite du travail de mon amie... Pourtant, je vous jure qu'elle faisait de son mieux... mais le grand air, le gros ouvrage, cela ne lui allait guère, à elle élevée dans nos cours, habituée à être toujours assise... Malgré ses efforts, elle tombait... D'ailleurs, ce n'est pas elle qui est partie, c'est sa patronne qui l'a renvoyée, parce qu'elle avait si mauvaise mine qu'on se faisait scrupule de la faire travailler... Elle s'est gagée dans plusieurs endroits, et ça a été la même chose... il lui a donc fallu revenir.

— Bien sûr, bien sûr ! s'écria le grand-père d'un ton offensé, il ne faut pas faire une vachère d'une dentellière !... Ah ! c'est un joli métier que le nôtre, il n'y a pas à dire !... C'est propre, c'est élégant, et si je vous disais ce que sont vendus ces petits morceaux qui sortent des doigts de mes enfants, vous ne voudriez pas le croire, monsieur !... J'entends,

ce qu'ils sont vendus dans les magasins, et non ce qu'ils nous sont payés... Car il ne faut pas croire que les personnes pour qui nous travaillons nous payent en proportion de ce qu'elles gagnent avec notre ouvrage... Mais n'importe, le salaire est bon, et l'on sait que l'ouvrier est toujours molesté! Pourvu qu'on ait sa suffisance, une bouteille de vin à son repas, son cornet de tabac, c'est tout ce qu'il faut à l'humain, monsieur, je ne crains pas de le dire!...

Hem se leva, écœuré, et prenant les mains de la jeune fille :

— Vous ne voulez pas essayer de gagner votre vie dans une ferme?...

Elle le regarda avec douleur.

— Est-ce que vraiment nous ne pouvons guérir?... Il n'y a que nous dans la famille qui ayons fait de la dentelle... La mère et la grand'mère de Maria Lefray s'étaient déjà perdu les yeux, c'était quasi un mal de famille.

Hem hésita.

— Vous pouvez guérir, certes... mais pas en conservant votre métier.

Le vieux eut une exclamation de rage.

— Ah! Annette, tu as voulu aller au bon marché!... Je te disais de venir à l'oculisse... celui qui prend vingt francs la visite... Il t'aurait guérie, l'oculisse!... sans parler de nous ruiner!...

Le doux geste de la jeune fille arrêta la réponse de Paul Hem.

— Oh! je crois en vous, monsieur, et je vous remercie!...

Sur le seuil, tandis que sa sœur, silencieuse jus-

qu'alors, éclatait en gros sanglots déchirants, elle baissa la tête, en une indécision.

— Que voulez-vous ! murmura-t-elle, on va y réfléchir... Je tâcherai de voir ce qu'il y aura de mieux à faire.

Justement Emile revenait, annonçant que la voiture de l'Hôtel-Dieu était en bas. Ruth se leva comme Louise traversait le cabinet du docteur, emportant Madeleine sur ses bras.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner? demanda-t-elle.

Louise, surprise, la considéra avec une méfiance qui tomba soudain.

— Si vous voulez... Oui, madame.

Et toutes deux se chargèrent de l'enfant insensible.

Hem et Emile se regardèrent en silence, indécis sur le réel mobile qui poussait l'artiste en cette démarche d'apparence charitable : compassion sincère ou curiosité ? Enfin le docteur haussa les épaules et alla ouvrir au dernier consultant qui attendait patiemment dans la pièce voisine.

C'était un jeune homme de petite taille, trapu, les cheveux noirs, la peau brune, avec des yeux longs, veloutés, aux cils épais et foncés de méridional. Il portait un costume bleu presque neuf, une chemise de flanelle avec une cravate rouge et un feutre mou. Sa main gauche était enveloppée de linges.

Il promena son regard inquisiteur sur Emile et le docteur, puis défit rapidement son bandage. Hem examina la plaie de la paume : une blessure parti-

culière, assez creuse, les tissus adjacents brutalement déchirés, d'ailleurs la chair très saine.

— Il n'y a pas longtemps que l'accident vous est arrivé ? dit-il.

— C'est avant-hier, dans la soirée, que je me suis fait cela par maladresse, répondit le jeune homme avec l'accent italien, que son aspect annonçait.

Tout en préparant un bain antiseptique dans une cuvette, Hem observait le jeune homme impassible, de plus en plus certain de ne l'avoir jamais rencontré.

— Qui vous a envoyé chez moi? demanda-t-il en lavant délicatement la plaie.

— Bartoloméo Andréo, répondit l'autre.

Le médecin fit un geste de compréhension.

— Ah ! bien !

Puis il questionna de nouveau :

— Mais vous n'êtes pas Espagnol, vous?

— Non, je suis Piémontais... C'est Alessandro Cetti que je me nomme...

— Cetti? fit Emile en s'approchant. J'ai entendu parler de vous...

Alessandro lui lança un regard méfiant, qui s'éclaira lorsqu'Emile s'empressa d'ajouter :

— Oui, c'est Souvaire qui m'a raconté votre connaissance...

Cetti sourit malicieusement.

— J'étais justement avec lui avant-hier.

Hem s'étonna.

— Il est donc ici ?

Le jeune homme, complètement mis à l'aise, rit.

— Non... Mais, avant-hier j'étais loin de Rouen...

je me trouvais à Besançon... Nous étions en train de préparer une petite expérience, quand l'accident m'est arrivé... Alors, Souvaire qui n'avait plus besoin de moi pour l'instant, m'a donné votre nom et votre adresse. « Va le trouver, me dit-il, c'est un ami, il te guérira. »

— Vous n'avez pas eu d'ennuis au moment de l'accident? demanda Paul Hem très intéressé.

— Non, non! fit Alessandro montrant ses jolies dents blanches en un large sourire. C'était dans la campagne... tout à fait le désert... Heureusement, car ça a fait du bruit!...

Ensuite, pris d'un soudain besoin de confidence :

— Nous en avions préparé trois... elles étaient toutes terminées, prêtes à servir... et cachées depuis cinq jours dans un mur en ruines en dehors de la ville... C'était dans une propriété abandonnée où on arrivait par un chemin où il ne passe pas dix personnes par an... Nous arrivons pour les prendre... Souvaire se charge de deux et s'en va tranquillement... Moi, je n'en avais qu'une, et j'ai voulu faire le malin... Pour raccourcir le chemin, j'ai grimpé par-dessus le mur au lieu de faire le tour... Oui, mais, au haut des pierres écroulées, j'ai trébuché... elle m'a échappé... Par bonheur elle est tombée de l'autre côté du mur, sans quoi j'avais mon affaire!... N'importe, j'avais tout de même reçu un morceau de fer à cheval dans la main... Il tenait dans ma peau... il m'a fallu l'arracher avec les dents!...

Tandis qu'Émile écoutait l'anarchiste, sombre, bouleversé, les deux autres se regardaient, en une

émotion passionnée, les narines frémissantes, les yeux emplis d'ivresse.

Hem acheva le pansement en silence.

— Ne montrez pas votre blessure, recommanda-t-il enfin.

L'autre fit un geste insouciant.

— Une fois cicatrisé, cela passera pour une brûlure... Je suis garçon boulanger, je connais cela...

Ensuite, il reprit.

— Le camarade m'a dit que je pourrais loger chez la veuve Lavenir... Est-elle toujours dans la ville?...

Émile tressaillit.

— C'est ma mère, dit-il précipitamment.

Alors Alessandro serra sa main avec effusion.

— Eh bien, j'ai la chance! Tu veux me mener de suite chez toi?... Parce que, vois-tu, j'ai ma femme en bas qui m'attend, et elle est fatiguée du voyage, tu penses!... Elle a vingt ans de ce matin, et moi, j'en ai vingt-quatre... Oh! Elle est jolie, tu verras!...

Émile prit son chapean.

— Viendrez-vous tout à l'heure à la réunion chez Bonthoux? demanda-t-il au docteur.

Celui-ci consulta son carnet.

— Voyons, c'est dimanche... J'ai trois visites à faire... Je tâcherai. — Oui, cela me ferait du bien de causer un peu.

Dehors, Cetti s'arrêta, fouillant le trottoir à droite et à gauche.

— Gina n'est plus là, murmura-t-il avec une nuance d'inquiétude.

— Peut-être est-elle allée chez ma mère, observa Émile.

— Elle ne savait pas l'adresse.

Et les regards de l'Italien se posèrent pendant une seconde sur un agent de police qui se promenait lentement, les mains derrière le dos, la mine importante et sévère. Mais déjà son visage se rasséréna ; Gina tournait le coin de la rue et s'approchait à pas pressés. Petite, ronde, brune comme Cetti, à qui elle ressemblait, elle avait les mêmes yeux de velours, le même sourire sur les dents blanches. Elle portait une robe bleu marine très propre et un fichu de soie jaune noué au cou ; il n'y avait rien sur ses cheveux noirs, tressés et roulés assez bas dans son cou. Ses mains brunes et mignonnes portaient de gros anneaux d'argent passés aux doigts un peu courts.

Elle glissa un regard de souris sur Émile ; puis, s'adressant à Alessandro :

— Hé, dit-elle avec un accent pareil à celui du jeune homme, j'ai déjà de l'occupation !

Et, tout en suivant les rues étroites du centre de la ville, elle expliqua aux jeunes gens, qu'ennuyée d'attendre à la même place, elle s'était aventurée dans les rues voisines. Là, avisant un magasin de fleurs naturelles, elle était entrée se proposer. On l'avait regardée comme une bête curieuse et on allait l'éconduire lorsque le patron, touché de sa jolie mine, lui avait permis de montrer son savoir en s'essayant sur une brassée de fleurs fanées. Elle avait ri, naturellement!... Elle, ouvrière à Nice depuis trois ans, la monteuse de cor-

beilles du quai Saint-Jean-Baptiste !... Elle, qui avait décoré le char de la Folie au Carnaval, l'an passé !... Elle avait pris audacieusement des roses, du lilas, de grands lys du Japon... Voilà qui valait la peine d'être disposé ! Les demoiselles avaient poussé des cris d'orfraie, mais le patron s'était encore interposé, apportant lui-même un panier et des feuillages... En dix minutes, les jolis doigts bruns et agiles avaient édifié une telle merveille qu'on la plaçait dans la montre et que l'ouvrière était engagée séance tenante.

Elle termina avec gaieté.

— Demain, je ferai la couronne que l'Université offre pour l'enterrement d'un professeur. Des pensées de velours violet, avec de grand iris clairs et ici, et là, deux, trois roses thé... et des rubans roses et lilas, pâles, très pâles...

Et, tandis qu'elle avait posé tendrement la main blessée de son ami sur son bras, elle gesticulait de sa main libre, semant en l'air le doux et subtil parfum des roses, du lilas et de la mousse humide remuée naguère.

IX

Bonthoux habitait rue Armand-Carrel, dans la même maison que Gérald Lagoutte. C'était une immense caserne de briques, aux étroites fenêtres sans persiennes, régulièrement distribuées, haute de cinq étages, occupant une partie considérable de la rue nouvelle bordée presque en son entier par des constructions ouvrières semblables. Tous les étages étaient partagés en minuscules appartements de deux ou trois pièces que des couloirs de couvent desservaient. Partout, c'était l'économie voulue, raisonnée, stricte; le fer, la brique rigides et froids, la peinture sombre, les murs nus, l'air, le jour, l'espace considérés comme du luxe et parcimonieusement accordés.

Pourtant l'aspect général, quoique maussade, était décent, et les habitants de ces tristes logis s'en montraient très fiers, ne parlant qu'avec horreur des taudis des vieux quartiers, des masures branlantes, aux murailles crevées, exhalant des fétidités nauséabondes.

Au troisième étage de l'escalier F, côté nord, Émile tourna familièrement le bouton d'une porte peinte en brun, sans moulures, où, sous le grand numéro blanc de l'appartement, 167, le nom d'Eugène Bonthoux était écrit à la main, soigneusement, sur un carton cloué.

Il s'arrêta sur le seuil, un peu gêné. Dans la petite pièce au papier commun, rayé grenat et blanc, meublée d'un buffet, d'une table et de six chaises en noyer, une femme d'aspect encore jeune était assise et pleurait amèrement. Auprès d'elle, une fillette à la superbe chevelure châtain doré, les yeux baissés, les joues d'une pâleur anémique, caressait distraitement une béquille de bois noir de sa main maigre. Et, tandis que Bonthoux renversé sur sa chaise tapotait la toile cirée de la table de doigts agacés, Claire, sa femme, debout près de la fenêtre, essuyait furtivement ses yeux avec un mouchoir.

Mais, Bonthoux eut un geste de satisfaction en apercevant le jeune homme.

— Entre!... entre!... tu n'es pas de trop!...

Alors, Emile reconnut Laure Sylvestre, la sœur de Bonthoux, mariée à un mécanicien appartenant à la Compagnie de l'Ouest, un charmant garçon, très intelligent, malheureusement atteint de tuberculose pulmonaire.

— Non, reprit Bonthoux avec décision, continuant la discussion interrompue par l'arrivée du jeune Lavenir. Je ne ferai rien... Vous n'avez pas voulu m'écouter, vous refusez ce que j'avais arrangé pour vous... libre à vous... mais, ne me demandez rien.

— Voyons, cria la femme avec une révolte, des sanglots la secouant, est-ce que je puis avoir le cœur de remettre Jules dans cet enfer?

— Enfer? jeta Bonthoux avec irritation. En voilà des imaginations et des exagérations!... J'ai du cœur tout comme toi, Laure, seulement, je sais qu'il faut se raisonner, ou que la vie n'est plus possible.

Il se tourna vers Émile et le prit à témoin.

— Quand Jules a été obligé de quitter son service, l'an passé, je suis allé trouvé son chef de service, on s'est occupé de lui, parce que c'est un garçon consciencieux et capable... Mais, dans les hôpitaux, on ne pouvait l'admettre, n'est-ce pas, puisque c'est incurable... A force de démarches, j'obtins un lit à l'hospice des tuberculeux de Caen... je paie le transport... je paie celui de ma sœur qui, encore par sentiment, se croit obligée d'accompagner son mari, comme si une séparation nécessaire était plus dure quelques heures plus tôt ou plus tard! — Enfin, au bout de six mois, voilà Jules revenu chez lui, n'en pouvant plus de cet établissement où il était soigné comme un bourgeois, avec des sœurs et des médecins à ses ordres...

— Où, fit Laure avec de nouveaux sanglots, il devenait fou de souffrir loin de nous, isolé, sans un cœur pour lui parler... Avec, sans cesse, sous ses yeux, la torture et la mort de voisins atteints de son mal et lui remettant sans cesse son état sous les yeux!...

Bonthoux haussa les épaules.

— Quand on est si délicat, il faut n'avoir besoin

de personne... Vous avez des sentiments de millionnaires...

— Ah! s'écria la femme avec déchirement, je t'assure que je fais bien ce que je peux pour suffire à moi seule!... Mais, outre Jules qui a besoin de tant de choses, il y a mon petit Michel... la mère qui ne gagne plus. — Puis, celle-ci, ajouta-t-elle en désignant la fillette estropiée dont le visage pâle se couvrit d'une légère rougeur d'humiliation et de chagrin.

Bonthoux eut une nouvelle impatience.

— Vas-tu me reprocher de ne pas faire assez pour notre mère? Qu'elle entre aux incurables! — Si ta maison est un hôpital, c'est à cause de ton entêtement... Je me suis remué pour vous, Dieu sait ... Grâce à ce que j'ai fait, j'ai obtenu asile pour tous!... pour la petite comme pour les autres... Si tu m'avais écouté, tu resterais seule avec ton garçon et tu n'aurais aucun mal... Vous ne voulez pas suivre mes conseils?... Alors, ne vous plaignez pas!

La mère enlaça la fillette d'un geste sauvage.

— Me séparer de celle-là, jamais!... Mais comprends donc que je ne pourrais ni dormir, ni manger, si je les savais perdus là bas, dans ces casernes du mal!... Comprends donc qu'il n'y a pas de pire douleur que celle de souffrir, de pleurer seuls!... sans une âme qu'on sente souffrir avec vous!...

Bonthoux se leva, et arpenta la chambre.

— Parfait! répéta-t-il, mais ne vous plaignez pas!...

Puis, s'arrêtant devant Laure, il déclara une dernière fois :

— Ma vie est réglée comme un livre de commerce, et pas plus toi que n'importe qui ne me la fera démolir... Et cela, parce que c'est chez moi une affaire de principe, de religion... La vie du citoyen doit être prévue, réglée par lui, et jamais il ne doit s'écarter d'une ligne de son programme... Si chacun agissait ainsi, le monde irait mieux! — Je vous aime beaucoup plus que tu ne t'imagines, mais mon amitié ne me fera pas commettre des sottises qui me jetteraient dans le malheur sans arriver à vous retirer du vôtre... Fie-toi à moi, fais ce que je te dis, et je vous sauve tous .. Sinon, va, je n'ai pas le droit de te commander, mais j'ai le devoir de refuser ce que tu me demandes, que je ne juge ni juste ni raisonnable.

Laure essuya ses yeux et se dressa d'un geste brusque, entourant de son bras la taille de la fillette qui se leva aussitôt pour partir, ajustant en hâte sa béquille sous son aisselle droite.

— Viens, Gabrielle, balbutia la pauvre mère chancelante, aveuglée par ses larmes. Nous sommes de trop ici...

Mais, une phrase de son frère l'arrêta sur l'embrasure de la porte.

— Pourquoi ton fils n'est-il pas venu à l'atelier, hier?...

Elle le regarda avec une angoisse.

— Ne lui en veux pas!... C'est moi qui l'ai forcé à rester à la maison... Il tousse si fort en ce moment. — Et il ressemble tant à ton père!...

Bonthoux déclara avec une dureté voulue.

— S'il doit devenir poitrinaire, mieux vaut qu'il

parte à onze ans que d'embarrasser le monde plus tard...

Sa mère baissa la tête, atteinte au cœur, et s'enfuit sans répondre, suivie de la fillette dont la béquille frappait des coups sonores et pressés sur le plancher du corridor.

Claire Bonthoux s'était retirée dans la chambre voisine, et, silencieuse, cousait activement, penchée sur des vêtements qu'elle rapiéçait.

Bonthoux atteignit une bouteille de bière et des verres; puis, le front assombri, regarda son ami.

— Oui, je le sais bien, beaucoup me jugeront sans cœur... Pourtant, tu me connais, je suis loin d'être dur... et je t'assure que je suis malade quand je sors de discuter avec Laure.,.

— Tu as tes idées, fit doucement Émile en roulant une cigarette d'une main un peu tremblante.

L'ouvrier ralluma sa pipe éteinte. Ensuite, accoudé à la table, il expliqua, avec un besoin de se justifier vis-à-vis de lui-même.

— Dans notre condition, on ne peut se soutenir qu'avec une vie tracée strictement... un programme réfléchi, adopté et rigoureusement observé... Si on déraille dans du sentiment, c'est le trou, le chaos dans lequel on ne se démène que pour s'enfoncer davantage. Quand je me suis marié, il y a douze ans, j'avais trente ans, j'avais lu, pensé, mes idées étaient arrêtées... J'étais menuisier chez le patron où je suis encore, et j'étais décidé à m'imposer dans l'atelier par mon travail consciencieux et régulier... J'avais économisé cent francs pour la noce, et quatre cents francs pour monter notre ménage en une

fois... J'avais en outre cent francs d'avance pour le cas où ma femme aurait un enfant l'année suivante... Tout s'est passé comme j'avais prévu, pas un sou en plus ou en moins n'a été dépensé... D'une autre part, je m'étais dit — je gagne une idée de 5 fr. 50 par journée de travail et ma femme 3 fr. 50 comme couturière, comment pouvons-nous vivre avec cela? — Et, de ce moment, j'ai réglé pour le mieux notre existence... J'ai un loyer un peu cher, 300 francs par an, mais nous sommes bien — une chambre, cette pièce-ci et encore un cabinet avec une cheminée et un évier où Claire peut faire ses petits tripots de ménagère. Cela monte donc pour notre logement à vingt-cinq francs par mois; ajoute une moyenne de quatre francs de chauffage et d'éclairage, et tout bonnement vingt sous de blanchissage, car ma femme ne donne au dehors que les draps... C'est donc trente francs d'employés. Pour la nourriture, je n'en fais point chez moi, ça coûte trop cher et ça perd le temps... je me suis entendu avec un restaurateur, et, matin et soir, ma femme rapporte dans deux cantines deux soupes à vingt-cinq centimes, deux portions à quarante centimes et un pain de trois livres... Ajoute trois litres à cinquante centimes pour la semaine, une livre de café et un kilo de sucre par mois, et l'affaire y est... Ma femme et moi nous mangeons tous deux pour moins de cent francs par mois... ça n'est pas gras, mais on vit. Restent les vêtements, les frais divers et surtout les charges de la famille, que je suis loin de décliner, surtout de ce moment que l'État s'affranchit de son devoir d'assurer la vie des citoyens...

Mais je suis persuadé qu'il faut régler de ce côté-là également... Quant aux enfants, j'estime que c'est un crime de mettre au monde des êtres sans savoir si on peut les nourrir... J'ai eu un garçon... Placé en nourrice, il m'a coûté trente francs par mois jusqu'à l'âge de quatre ans, où il est mort... L'année suivante, ma femme est accouchée de Suzanne, qui a sept ans à présent et qui est également élevée à la campagne... Naturellement, j'ai eu à lutter avec Claire, qui aurait préféré garder ses enfants... l'instinct, n'est-ce pas?... Mais je lui ai prouvé que nous ne le pouvions pas... Ou ils auraient traîné sans soins ici, ou bien elle aurait dû renoncer à son travail, et c'était impossible... D'ailleurs, on nous écrit des nouvelles de la petite tous les mois, et deux fois l'an nous allons la voir...

Il secoua sa pipe qui menaçait de s'éteindre.

— Claire avait sa mère et sa sœur... Je les pris chez moi, mais la jeune fille trouvait ça trop réglé, trop couvent... Elle n'a pas tardé à prendre sa volée... Qu'elle aille!... Elle vit seule et crève la faim, mais elle est fière et ne demande rien... Quand la mère Lecour est tombée en paralysie, j'ai raisonné Claire : — Voici ta mère qui ne gagne plus, lui ai-je dit, il nous est impossible de la soutenir à ne rien faire, et du reste qui la soignerait chez nous, d'où nous sommes partis dès le matin? — Dame! ça été un peu dur, car ces deux femmes s'adoraient!... — Claire pleurait. — « Tu m'ôtes mon enfant, tu m'ôtes ma mère! » — Des sentiments de femme! — Note que je les comprends... Je serais riche que je ne me séparerais pas des

miens... Mais la tendresse, le cœur c'est du luxe pour nous, et aucun superflu ne nous est permis. — Enfin, elles ont cédé... Par mon patron, j'ai obtenu un lit aux Incurables de Saint-Laurent, en versant 15 francs par mois.

Il s'arrêta, et un pli irrité revint à son front.

— Reste ma famille à moi... C'est drôle, mais c'est celle qui m'a le moins obéi!... Tu sais que ma mère s'entête à rester chez ma sœur... elle est utile si l'on veut... du moment que l'on garde Jules et la petite Gabrielle, il faut bien quelqu'un pour les soigner... Mais, qui gagne dans la maison?... ma sœur uniquement!... C'est une pitié! J'ai dit à ma mère : « Je puis te faire entrer à l'hospice où est ma belle-mère, tu ne veux pas?... liberté!... Voici les quinze francs que je verserais pour toi... mais n'attends pas plus, je ne le peux pas,.. je ne le veux pas.

Il secoua sa pipe, décidément finie et la vida avec soin.

— Mon idée, je le répète, c'est que tout soit réglé dans ma vie... Je prévois tous les événements et je m'en trouve bien... Nous n'aurons pas d'autre enfant que Suzanne... Quand elle aura douze ans, son certificat d'études obtenu, nous la reprendrons, sa mère lui apprendra le métier de couturière, et dès la première année, elle gagnera sa nourriture. — Je mets en réserve pour elle une somme de cinq cents francs pour quand elle se mariera, ou que je lui remettrai à sa majorité... Ensuite, elle devra pourvoir à ses besoins... D'autre part, j'économise de quoi assurer la vieillesse de ma femme et la mienne

dans l'hospice Régnier... Voilà, nous ne demandons rien à personne, nous vivons honorablement et nous sommes heureux.

Émile écoutait sans mot dire, fumant lentement sa cigarette qui l'enveloppait de vapeur trouble.

— N'avons-nous pas tout ce qu'il nous faut? reprit Bonthoux d'un ton un peu agressif.

Le jeune homme aquiesça d'un signe.

En effet; mais combien de choses auraient manqué à une autre nature, dans cette vie calculée, méthodique, glacée, supprimant tous les élans, toutes les joies, toutes les folies du cœur! — C'était bien l'existence du travailleur préconisée par le bourgeois... le type parfait entrevu par l'économiste de l'ouvrier sage, honnête, solide, pratique, prévoyant, ne se permettant aucun excès, ni de plaisir ni d'affection... rétif au rêve... affermi contre toute faiblesse...

Il regarda la femme là-bas, pâle et soucieuse, courbée sur son ouvrage... Soumise, oui, mais heureuse? — Et, malgré lui, sa pensée courait avec une effusion à la maison des autres, de ces sentimentaux à la coupable imprévoyance qui, dans la maladie, la souffrance, se serraient désespérément les uns comme les autres, poitrine contre poitrine, angoisse contre angoisse... malades, vieux, infirmes, touchés par toutes les misères humaines... préférant la noire pauvreté supportée ensemble à la mort solitaire dans la froide demeure accordée par la charité publique...

La porte claqua, et le visage sombre de Charrier apparut. Émile ne l'avait pas revu depuis le jour où

il l'avait rencontré sur le quai, sans ouvrage. Bonthoux eut un geste de bienvenue.

— Assieds-toi, mon vieux. Ça va-t-il comme tu veux?...

Charrier hocha la tête.

— A moitié... Je suis embauché à partir de demain.

Il nomma son nouveau patron, et les autres échangèrent un coup œil déçu. C'était un de ces petits fabricants misérables, tués par la concurrence, sans cesse sous le coup d'un effondrement.

— Oui, bien heureuux si ça dure et si je suis payé, conclut l'homme dans le silence significatif de ses amis.

— Tiens, dit Bonthoux à Émile, nous parlions tout à l'heure de ceux qui ne règlent pas leur vie?... Ses charges de famille, voilà ce qui a toujours écrasé le camarade... Chez lui, ils étaient huit enfants. Jusqu'à son mariage, il a donné tout ce qu'il gagnait à ses parents pour aider à élever les frères plus jeunes... Il s'est mis en ménage sans un centime devant lui... Après, c'était toujours cent sous par ci, cent sous par là, aux vieux, au frère malade, à la sœur qui accouchait... Dans la famille de sa femme c'était la même chose... Avec cela, tous les gosses qu'il s'est donné... des maladies, des enterrements...

— Oui, oui, interrompit Charrier sombre, mais, comment faire autrement?... Quand je vois souffrir les miens, je ne peux pas rester la main fermée... Je ne me donne pas pour meilleur qu'un autre... c'est plus fort que moi, voilà tout!...

Puis, avec un éclat soudain, il frappa violemment du poing sur la table :

— Ah! nom de Dieu, s'il est vrai qu'on pourrait changer de vie en chambardant tout, j'en suis!... On a trop de mal, trop de misère, ça ne peut pas durer !...

Lenoëlle apparaissait à la porte, les traits las, les yeux rougis, vêtu sans soin de ses habits de mécanicien tout souillés de charbon.

— Je viens de l'hôpital, raconta-t-il, j'ai vu ma pauvre petite Madeleine... j'ai idée quelle est perdue... elle ne m'a pas reconnu... elle marmottait des paroles tout le temps... répétant que l'ouvrage n'était pas fait, qu'il fallait qu'elle se lève . que l'argent manquait.

Et se laissant tomber sur la chaise que poussait Émile vers lui, il ajouta très bas, désespérement :

— Ah ! mon vieux Bonthoux... je suis venu te voir parce que, vrai, j'en ai de trop de la maison !... Madeleine partie, rien n'est plus fait... Louise est comme folle... les gosses se foutent des coups...

Bonthoux lui tendit un verre de bière.

— Que veux-tu ! fit-il avec philosophie, faut se faire une raison.

Mais, Paul Hem entrait rapidement ; et, tirant un journal de la poche de son paletot, il le déplia sur la table, lisant d'une voix émue la manchette imprimée en gros caractères : *Une bombe anarchiste — Explosion au Palais de justice de Besançon — Huit blessés.*

Tous se penchèrent avec une exclamation. Hem échangea un regard avec Émile. — Besançon !...

le lieu d'où venait le jeune homme pansé dans la matinée !...

— Personne de pincé? demanda Émile avec vivacité.

— Personne, répondit le docteur.

Alors se renversant sur sa chaise, les paupières demi-closes, Émile vit nettement apparaître le visage jeune et souriant d'Alessandro Cetti et de sa compagne... la silhouette de Souvaire, le compagnon à la figure sinistre et exaltée dont il avait entendu la voix dans le cabinet de Célestin Bergès, le mois dernier...

Bonthoux s'était emparé du journal et lisait tout haut les détails de l'attentat, sa voix lente monotone, résonnant dans l'attention générale. Là-bas, Claire restait indifférente à ce drame social qui passionnait les hommes, toute à son drame intime, sa pensée rejoignant la fillette presque inconnue, isolée très loin... et aussi la vieille mère, perdue dans la foule de l'hospice...

L'explosion avait eu lieu dans la salle des Pas-Perdus du Palais de Justice, à Besançon, au moment où le jury et les avocats s'apprêtaient à entrer dans la salle d'audience pour procéder au jugement des anarchistes Sion et Charbeau, en prison préventive depuis près de cinq mois. L'engin avait été déposé par une main restée inconnue sous une table couverte d'un tapis de drap. A la minute précise de l'explosion, dont le bruit avait été terrible et suivi d'une épaisse fumée blanche, l'huissier Brochet, père de quatre enfants, déposait des papiers sur la table. Atteint à la jambe et au ventre de morceaux de fer et d'éclats de bois provenant de la

table réduite en morceaux, l'état du malheureux était des plus alarmants. Sept autres personnes étaient assez grièvement blessées, particulièrement aux jambes ; trois avocats avaient reçu des contusions sans importance. « Des fragments de l'engin retrouvés indiquent qu'il s'agissait d'une de ces petites marmites de fer-blanc dites cantines, déjà employées dans les divers attentats anarchistes. Le chargement était fait de clous, de débris de ferrailles et de poudre verte. La dalle du sol, à l'endroit où eut lieu l'explosion est absolument broyée. Plusieurs arrestations ont été faites qui n'ont donné aucun résultat. La présence de nul compagnon anarchiste avéré n'a été constatée ces jours-ci à Besançon, malgré la surveillance active de la police. »

Bonthoux déposa le journal, grave, son regard exprimant une indécision.

— Est-ce bien utile à la cause du peuple ? prononça-t-il.

Très pâle Émile déclara :

— La violence isolée, sans suite... en réalité, sans but, appelle la réaction, voilà tout !...

— Nom de Dieu, la vengeance fait du bien, tout de même ! lança Charrier.

Lenoëlle hocha la tête.

— Ah ! la misère est trop grande, voyez-vous ! fit-il avec une lueur de crime dans ses yeux troubles.

Émile s'indigna.

— Comment ne trouvez-vous pas imbécile un attentat pareil ?... qui n'arrive qu'à démolir un pauvre bougre pareil à nous !...

Mais Paul Hem debout, dominant les autres de sa haute taille élégante poussa un cri enthousiaste.

— Laissez donc!... ce sont ces meurtres absurdes, ces assassins aveugles qui affranchiront la masse!...

Et, comme on le regardait sans comprendre, il reprit avec véhémence, ses grands yeux bleu pâle fixés dans le vide :

— Mettez-vous bien dans la tête que celui qui possède, celui qui est heureux, n'ouvrira jamais l'oreille aux appels de ceux qui souffrent si l'on ne l'y force!... Quand on est assis devant du feu, dans une maison bien close, on ne pense pas à ceux que le froid transit dehors .. Quand une industrie vous rapporte de l'or, des jouissances de toutes sortes, on ne songe pas que ceux qui l'entretiennent de leur effort perpétuel pâtissent et meurent de misère... On dîne copieusement, qu'importe ceux qui n'ont pas de pain... Pour excuser son indifférence, son égoïsme, on démontre que le travail excessif, le besoin, la faim sont le lot inévitable du plus grand nombre... On échafaude les mensonges, les sophismes, pour certifier justes les iniquités les plus flagrantes!... Ah! soyez en sûrs!... le riche ne cédera ni par humanité ni par raisonnement... il pliera sous la nécessité, sous la peur!...

— C'est égal, dit Bonthoux, frappé par la remarque d'Émile, c'est embêtant que les trois quarts du temps ça soit de pauvres diables qui écopent... Ainsi l'huissier...

Mais Hem fit un geste d'indifférence.

— Qu'importe!... ce ne sont pas quelques

hommes que l'on vise... ils seraient alors trop à détruire... C'est le monde entier que l'on avertit, que l'on oblige à mesurer la force latente qui gronde sourdement... La bombe, c'est l'éclair qui avertit que l'orage et la tempête approchent!...

Charrier redressa la tête, l'œil fauve :

— Si on s'entendait !... Est-ce que nous n'avons pas tout dans les mains, nous, le peuple?... Qu'il y aurait grève générale de tous les travailleurs, et l'on verrait comment leur société marcherait!... Les mines, les usines, les fabriques, les chemins de fer, n'est-ce pas nos bras qui soutiennent tout?...

— Oui, riposta Hem, seulement, vous êtes dans le cas du cheval dompté par l'homme qu'il porte... Cent fois plus forts que vos maîtres, vous vous laissez intimider par leur volonté, leur faconde, tout ce qu'ils font scintiller devant vous et qui vous éblouit!...

— Que le peuple s'instruise! jeta Bonthoux, sa faiblesse n'est causée que par son ignorance!

Charrier s'emporta :

— L'instruction, qu'est-ce que ça me fout?... Est-ce que même si je n'ai pas été à l'école je n'ai pas des yeux pour voir, un corps pour sentir, ma tête pour réfléchir? — Quand je me mettrais dans la tête tout ce qu'il y a dans les livres, est-ce que j'y verrais plus juste? — J'apprendrais à mieux entortiller le voisin, à débiter des mensonges sans m'embrouiller, possible! mais s'il s'agit d'aller droit, un homme en vaut un autre!

— Permets! interrompit Bonthoux, l'enfant vient au monde pire qu'une bête ; on lui apprend à

voir, à marcher, à parler... L'homme ne sait que ce qu'il apprend et doit toujours apprendre... Dans la science est le bonheur...

Charrier haussa les épaules.

— Tu crois que, plus savant, tu serais plus heureux?... Ta science te donnera-t-elle plus de force pour travailler?... T'empêchera-t-elle de crever de maladie et de vieillesse?...

Bonthoux se lança dans son rêve favori.

— Dans la société nouvelle, le travail ne sera qu'un délassement... Les maladies, tu dis?... Mais, avec l'aisance, on les évitera, on les supprimera... La mort elle-même sera retardée lorsque la vie humaine sera sagement et équitablement réglée...

Lenoëlle, qui écoutait en silence, prit la parole :

— Le fait est que voilà ma femme... C'est la misère qui l'a tuée... Quand les femmes des bourgeois font des enfants, on les soigne, on les bichonne, il y a cinquante personnes autour d'elles... Les nôtres, ça accouche comme ça peut... Pourtant n'ont-elles pas le corps aussi douillet... Mais, nous autres, qu'est-ce que ça fait si ça crève?...

Hem se leva et marcha fiévreusement dans la chambre.

— Ah! la sacrée société!... Comme elle est organisée!... J'en ai trop, voyez-vous, moi qui vis au milieu du mal de tous ces corps humains... dans le secret de vos angoisses! Et puis, écoutez ce qui la condamne irrévocablement, la société présente : c'est qu'au point de vue physique et moral, le bourgeois est aussi mal partagé que l'ouvrier. Les maux dont votre situation vous accable sont certainement

terribles, mais si vous saviez ce qui ronge la chair et l'âme des riches!... Combien, pour tant d'entre eux, est illusoire le bonheur matériel qui est leur partage!...

— Tant mieux, cria Charrier haineusement. Qu'ils pètent d'indigestion et de vice, les salauds!

Hem fit un geste.

— Eh! ce que vous appelez vice n'est que l'excès de civilisation, de raffinement, comme l'anémie qui dévore les masses ayant trop joui aussi irrémédiablement que celles qui ont trop souffert!... Le pauvre s'éteint par excès d'effort; le riche par excès de paresse.

Et, dans le fond, chacun reconnaît que tout va mal; chacun sait que tout est boiteux et stupide, mais on va quand même... on suit servilement l'ornière boueuse qu'ont tracée les générations précédentes... — L'enfance est mal dirigée, l'union des sexes régie par des lois grotesques chaque jour violées, la vieillesse est à la fois maltraitée et pesante, les rapports des hommes entre eux sont faux, criminels, indignes! — Ah! quand on examine l'humanité actuelle... riches, pauvres, geôliers ou forçats, qui peuvent vivre soumis, sans révolte, dans le gâchis où ils sont confondus, on se demande si dans les entrailles des uns ou des autres gît encore la vigueur nécessaire pour fonder une ère nouvelle, pour se soustraire à tout ce qui les écrase et les subjugue de lois ineptes, de préjugés saugrenus, de routines stupides!... On se demande s'il ne vaut pas mieux abandonner tout rêve, tout espoir... adorer le néant... souhaiter l'extinction complète de l'Homme!... de ce parasite qui couvre

la Terre de ses luttes stériles, imbéciles et criminelles!... Oui, la mort... la mort définitive... sans survivance, sans rien qui dans les siècles futurs rappelle notre existence, n'est-ce pas tout ce que nous devons appeler? — Une Terre où le sable, la pierre, le végétal sans réflexion demeureraient seuls, immobiles, indifférents à la neige, au soleil, aux tempêtes, aux ans indéfinis qui se succéderaient sur leur éternel silence!...

Tous l'écoutaient, mal à l'aise, glacés. Pourtant la voix d'Émile finit par s'élever, un peu tremblante, troublée de doute :

— Il ne faut pas condamner la totalité des êtres... il y a des justes, des bons, des purs, des forts... desserrez les liens qui les étouffent, et leur effort se manifestera... D'ailleurs, qui peut parler des générations à venir?... Qui connaît les germes que nous portons en nous?... Nos fautes, nos crimes, nos aspirations, nos luttes, notre impuissance, notre douleur, notre mort même sont un exemple pour ceux qui viendront après... notre torture sera la leçon terrible — Oh! les fils des fils et des petits-fils tomberont peut-être avant que le pas soit franchi... mais qu'importe, si l'on a conscience que le progrès marche!...

Lenoëlle jeta un cri naïf :

— Ah! tout cela est trop long!... Au moins si l'on savait que ses enfants seront heureux! mais que ça arrive à des descendants qu'on ne peut même pas imaginer... voilà ce qui fait que les plus résignés se lassent et essaient de la violence pour que cela aille plus vite...

— Reste à savoir si la violence n'attarde pas le progrès, au contraire, observa Émile.

— Ah! foutre! ragea Charrier. Quand ça ne servirait qu'à soulager le monde!... àcracher ce que l'on a de trop sur le cœur! — Tu m'as connu, Bonthoux, lorsque j'étais plus jeune?... j'étais gai et pas méchant... jusqu'à ces derniers temps, je peux dire que je prenais mon mal en patience. Mais la dernière chose, je n'ai pu l'avaler! — Que notre destinée soit de souffrir et de travailler, passe!... mais qui m'a foutu une société où un homme solide, bon travailleur, ne demandant qu'à produire, offre ses bras, et ne trouve pas à les employer? Les fabriques ne vendent pas leurs produits? Alors, pourquoi la moitié ne ferment-elles pas boutique de suite? Pouquoi en refait-on de nouvelles tous les jours? C'est parce qu'il y a trop de patrons, trop d'exploiteurs, trop de gens qui espèrent toujours et quand même arrondir leur pelote en tondant de plus près l'ouvrier! Qu'ils aillent donc travailler à la terre, ceux-là, et qu'ils ne nous attirent pas en promettant de l'ouvrage pour nous laisser crever après! Oh! oui, il y a trop de patrons, trop aussi de commerçants, de ceux qui ne produisent pas et profitent de ce que fait le paysan et l'ouvrier... Plus d'intermédiaire, nom de Dieu!... Quand le paysan voudra une bêche, il apportera un sac de blé, il s'entendra avec l'ouvrier, il n'y aura plus entre eux un farceur pour les voler aussi bien l'un que l'autre.

— Ta théorie n'a pas le sens commun, mon vieux! interrompit Bonthoux avec supériorité. Si l'ouvrier qui fait la bêche habite à dix lieues du

paysan, celui-ci perdrait trop de temps à lui apporter son blé... Non, il faut un intermédiaire...

Charrier s'écria :

— Alors, c'est le vol!... le boutiquier qui achète à bas prix pour nous revendre cher et s'engraisser de nos deux sueurs!...

Bonthoux riposta vivement :

— Du tout!... si l'intermédiaire est la Société elle-même! Que tous les produits de l'agriculture et de l'industrie soient intégralement versés dans les magasins généraux, et que l'administration sociale soit chargée de l'échange, tu supprimes la part injuste du commerçant...

Paul Hem s'emporta.

— Eh! ne voyez-vous pas que vous remplacez le commerçant, un travailleur comme un autre, par le fonctionnaire!... Que le traitement de l'employé sera l'équivalent du gain du boutiquier! — Ah! Français nés du code Napoléon! Bureaucrates, réglementateurs!... Vous vous croyez des révolutionnaires et vous ne rêvez que le rond de cuir! — Mais, sapristi, fourrez donc le nez dans les affaires de l'État, et dites-moi s'il est tentant de mettre les intérêts de tous là-dedans? Dès que l'État s'occupe de quelque chose, c'est synonyme de lenteur, arrêt, obstruction, routine!... Tout ce que fait l'Etat est plus coûteux, plus lentement exécuté que par les particuliers... C'est le règne de la hiérarchie stupide, de la paperasserie idiote, des mille entraves énervantes... Chacun, avec raison, craint tant l'immixtion de l'Etat chez soi que l'on se soumettra à n'importe quoi plutôt que d'en appeler à lui..

Vous espérez changer cela parce que vous changerez les hommes et les étiquettes?... Allons donc! ce n'est pas possible... Ce ne sont pas les individus qui sont fautifs, mais la machine elle-même!... Le progrès est dans l'évolution rapide, qu'il s'agisse de numéraire, d'idée ou de propriété... Plus tout passe de main en main, de cerveau en cerveau, d'effort en effort, plus il y a production, amélioration... Au nom du ciel, n'immobilisez pas les intelligences, les labeurs dans les engrenages de cette immense horloge immuable qu'est un Etat tenant tout dans sa main!... Le réel avenir est dans la force coopérative mise à la disposition de chaque individualité, sans enchaîner celle-ci, ni entraver sa force personnelle... L'homme a besoin de s'aider de la puissance émanant de la réunion de ses semblables, mais il faut se garder que la société devienne une prison pour lui!...

Le docteur s'arrêta soudain et fit un geste d'indifférence... A quoi bon pérorer ainsi?... Émile seul pouvait le comprendre...

D'ailleurs, tous s'inquiétaient vaguement d'un bruit de pas pressés retentissant dans le corridor, et les têtes se tournèrent quand Gérald Lagoutte fit irruption dans la chambre, fermant aussitôt la porte derrière lui.

— Souvaire est arrêté! prononça-t-il en assourdissant sa voix.

Hem et Émile tressaillirent. Bouthoux s'intéressa :

— Pourquoi?

— Qui est Souvaire? demanda Lenoëlle.

Debout, Gérald gesticulait.

— Pour l'attentat de Besançon!... On l'a cueilli comme il quittait la ville... Il est arrivé, tout à l'heure, une dépêche envoyée par un camarade au *Réveil*... Ça a été un pétard, vous pensez!...

— Souvaire, questionna Charrier, n'est-ce pas celui qui a parlé l'an dernier à la Maison du Travail?...

Émile fit un signe affirmatif; Gérald continuait.

— Célestin Bergès va filer cette nuit par le train de onze heures pour Londres...

Bonthoux s'étonna.

— Tiens, je ne le croyais pas dans ces idées-là...

Gérald le rabroua :

— Quelles idées? Il connaît intimement Souvaire, ils ont fait des conférences ensemble, ils étaient en correspondance au sujet de l'*Universelle*, voilà tout... mais, c'est tout ce qu'il faut pour que Bergès soit gravement compromis, si l'on a mis la main sur les papiers de Souvaire.

Lenoëlle tenait le journal dans ses deux mains, étudiant le récit de l'attentat.

— Alors, c'est décidément lui?

Gérald haussa les épaules.

— Eh! il faudra qu'on le prouve!

— Comment a-t-il été découvert? demanda Paul Hem.

Gérald eut un geste d'ignorance.

— Pas de détails!... Peut-être en aurons-nous dans la soirée...

— Constance part-elle avec Bergès? questionna Émile.

— Non, elle reste à Rouen... Oh ! elle se moque des gendarmes... Du reste, on ne se soucie guère de la coffrer, c'est un regain de popularité que lui donne chaque arrestation. — Là-dessus, je me sauve, on a besoin de moi au journal... J'étais venu seulement pour vous dire la nouvelle.

Hem consulta sa montre.

— Venez-vous, Lavenir ?...

Émile se leva, comprenant son ami. Ne fallait-il pas prévenir Alessandro Cetti, probablement ignorant de l'arrestation de Souvaire.

Tous se séparèrent en silence, profondément troublés, comme si quelque parcelle d'eux-mêmes eût participé là-bas au témoignage de révolte lancé par ce camarade presque inconnu.

X

Une quinzaine de jours après l'arrestation de Souvaire, Émile, entra, un dimanche, dans l'atelier de Ruth, une heure avant l'instant réservé à ses visites. Sa tristesse, son énervement, étaient tels ce jour-là, qu'ils lui firent braver le mécontentement possible de la jeune femme. Ses relations avec elle étaient bizarres. Il venait presque tous les jours dans l'atelier, au sortir de son travail, et s'asseyait silencieusement, dans un coin, suivant des yeux l'artiste, soit qu'elle peignît ou qu'elle lût, ou qu'elle rêvât, allongée sur le divan, fumant des cigarettes, en une sorte d'inconscience. Quelquefois, elle ne lui parlait pas, ne semblait pas plus apercevoir sa présence que celle d'un meuble quelconque. D'autres jours, elle l'accueillait avec des caresses. Elle s'informait de lui, causait, gaie, tendre, singulièrement fraternelle et voluptueuse.

Depuis sa visite chez Hem et à l'Hôtel-Dieu où elle avait aidé à conduire la petite Madeleine, la question ouvrière, le malheur des humbles ne semblait plus

l'intéresser. Dès qu'Émile amenait leur conversation sur ce sujet, elle la détournait avec une aisance mondaine qui déroutait le jeune ouvrier. De jour en jour les illusions de celui-ci tombaient... il perdait l'espoir d'entraîner Ruth en la superbe mission populaire qu'il avait rêvé lui voir accepter. Cependant, il restait rivé à cette femme, il s'abandonnait sans force à l'amour qu'il éprouvait pour elle. Fantasque, passionnée, dure, insensible, caressante, raffinée, si diverse, si complexe, il ne la comprenait point, la craignait un peu, ne démêlait pas ce qu'il ressentait à son égard. Elle s'était infiltrée en lui, elle le possédait complètement.

Ce jour-là, tremblant de son audace à contrevenir aux ordres de Ruth, il s'arrêta au seuil de la vaste pièce dont le luxe lui était familier et aimé à présent.

Les voix de plusieurs personnages groupés autour de la jeune femme résonnaient; elle-même riait, répondait avec verve, debout, devant son chevalet, vêtue comme d'habitude d'une sorte de chemise montante de soie pâle, flottante, aux plis harmonieux.

Elle aperçut Emile, et sans se fâcher, lui fit signe d'approcher.

— C'est vous, déjà?... Eh bien, asseyez-vous...

Mais les yeux stupéfaits du jeune homme allaient de la toile qu'achevait Ruth Etcheveeren au modèle debout sur l'estrade. — Louise !...

Louise, droite, se détachant, frêle silhouette au visage de misère, au regard profond de tristesse,.. sur un fond brouillé d'étoffes grises...

Elle eut un frémissement sous le regard d'Émile, et pourtant demeura immobile, gardant la pose avec courage.

Empli de sentiments tumultueux, le jeune homme considéra le tableau. Voilà donc ce qui était caché sous ce voile que Ruth avait refusé de lever naguère quand il le lui avait demandé ?... Hélas, voilà pourquoi, chez Paul Hem, Ruth s'était intéressée à la jeune fille... Elle n'avait vu qu'un modèle curieux, rare !...

D'ailleurs, malgré son ignorance artistique, Émile demeura frappé d'admiration devant la toile... Pâle, angoissée, la jeune fille se dressait, vraie chair vivante, souffrance parlante, devant la fuite trouble d'un quai désert, d'une rivière perdue dans le brouillard...

— En vérité, Ruth, ce sera votre plus beau morceau ! s'écria une voix tout près d'Émile qui tressaillit et jeta un regard rapide à celui qui venait de s'approcher.

Tout petit, légèrement bossu, la figure grimaçante, vicieuse et intelligente, Debruyère, un conseiller à la Cour, était un des intimes de Ruth et peut-être son plus fervent admirateur.

— Comment intitulerez-vous le tableau au Salon ? demanda de sa place sur le divan le général Viault qui, avec Queynel le brasseur archimillionnaire et le docteur Peloux, formaient avec le conseiller l'escorte fidèle de la belle Ruth — tous réunis comme chaque dimanche dans l'atelier de l'artiste.

Ruth répondit négligemment :

— *Suicide.*



Émile baissa la tête, douloureusement atteint; tandis que des approbations enthousiastes retentissaient.

Le docteur Peloux, jeune encore, la barbe soignée, le geste obséquieux, le regard faux, affectait d'examiner la peinture en connaisseur.

— Jamais, en effet, cher maître, votre génie ne s'est mieux affirmé !...

— Vous avez aussi un modèle étonnant ! déclara Debruyère.

Queynel, un grand et gros garçon de moins de quarante ans, le teint frais, la barbe et les cheveux roux, dévisageait de loin la jeune ouvrière avec le sans-gêne autoritaire du patron habitué à commander à une foule d'esclaves.

— Où avez-vous déniché une pareille crève-la-faim ?... Elle est jolie, d'ailleurs...

Ruth saisit le sursaut colère d'Émile.

D'un geste bref, elle déposa sa palette.

— J'ai fini pour aujourd'hui, dit-elle en s'adressant à Louise.

Celle-ci s'inclina et descendit de l'estrade. Ruth la rejoignit.

— Venez demain de bonne heure, je voudrais terminer dans la journée.

— Oui, madame, répondit la jeune fille faiblement.

Et, avant de se décider à partir, elle eut un long regard suppliant à Émile. Il fit un geste pour la rejoindre, pour sortir avec elle, fuir ce lieu, ces gens... Mais, Ruth Etcheveeren l'arrêta impérieusement.

— Restez !...

Il baissa la tête, les lèvres crispées par une souffrance, et voulut passer outre. Alors, avec une audacieuse impudeur, elle le tutoya, tout haut :

— Reste, je te dis !...

Il demeura cloué au sol, aussi meurtri par le ricanement qui partit du groupe des hommes que par le regard apeuré, douloureux, que Louise lui jeta avant de s'enfuir hâtivement.

Depuis longtemps, l'état maladif de la jeune fille avait fait cesser tout rapport amoureux entre eux, mais une affectueuse, tendre camaraderie les liait toujours. C'était la seule maîtresse qu'il eût eue; c'était aussi sa sœur, la triste et douce compagne du prolétaire qu'il était, la seule femme qui le comprît complètement, qui l'admirât, l'aimât en toute sincérité, tout élan. Leur connaissance datait des premiers jours de leur enfance. Ils avaient joué ensemble dans l'étroite cour de leur maison commune. Du même âge, mais plus avancée que le jeune garçon, Louise s'était d'abord montrée maternelle pour celui qu'elle appelait le « petit » ; ensuite, l'âge venant, c'était lui qui l'avait protégée, au sortir de l'école, puis de l'atelier. Misérable chez elle, bien accueillie chez la veuve Lavenir, l'enfant avait pris l'habitude de se réfugier dans la cuisine du cabaret après son travail, réchauffant ses membres grelottants devant le bon feu, raffermissant son cœur esseulé auprès de l'affection de son ami.

Lors du viol de la fillette par un contre-maître brutal, et de la longue maladie qui suivit cet attentat, ce fut dans la chambre, dans le lit d'Émile que

sa petite compagne fut placée ; tandis que couché sur une paillasse auprès d'elle il la soignait avec un dévouement qui ne se refroidit pas une minute.

Ils devaient fatalement devenir amants. Elle se donna tout entière, passionnément; il la prit, affectueux et compatissant. Du reste, ce ne fut qu'après avoir possédé Ruth qu'il comprit qu'il n'avait jamais vraiment aimé Louise.

Lorsque Émile s'assit, obéissant, à la place que lui désignait Ruth ; tandis qu'elle même s'étendait sur une chaise basse au milieu de ses visiteurs, il eut un soulagement à constater que l'on ne s'occupait point de lui.

— Eh bien, Queynel? interrogeait Debruyère. Allez-vous bientôt suivre l'exemple de votre collègue Adrien Vernier et accorder une part dans les bénéfices de votre entreprise à vos ouvriers ?...

Queynel haussa les épaules.

— Vernier est un malin !... Avec ce truc-là il a diminué ses frais de dix pour cent...

Le docteur s'intéressa.

— Vraiment ?

— Naturellement... Grâce à cet appât, il a pu réduire les salaires d'un tiers, et ce qu'il distribue annuellement aux ouvriers comme parts d'intéressés n'atteint même pas la somme des gratifications qu'il accordait auparavant...

— Cependant, observa Debruyère, ses ouvriers peuvent contrôler...

Queynel l'interrompit :

— Contrôler quoi ?... Vous imaginez-vous que Vernier laisse mettre le nez dans ses affaires ?...

Pas du tout!... A une époque donnée, il y a une convocation du personnel en grande pompe, musique, défilé, avec en tête le drapeau de l'usine, la bannière de l'hospice, des oriflammes de toutes les couleurs, discours du patron, discours du délégué du député, du délégué de la préfecture, discours de quelques gros bonnets au titre ronflant de n'importe quelle société humanitaire. On lit un rapport auquel personne ne comprend goutte — et pour cause! — Puis, après la petite fête, on passe à la caisse... Et, vous me croirez si vous voulez, il n'y a pas un bonhomme sur cent qui réfléchisse et compare, qui sache faire le compte de ce qu'il gagnait autrefois et de ce qu'il touche aujourd'hui! — Il palpe en une fois une somme qui lui semble énorme; d'un autre côté, sa petite vanité, est comblée... Pensez donc!... une manière d'associé! — Il est enchanté, et le tour est joué...

Les auditeurs eurent un rire léger, au milieu duquel sonna étrangement la voix nette d'Émile.

— Un sur cent, dites-vous, monsieur, s'apercevait de la tricherie?... Cela faisait donc cinq ou six individus qui n'étaient pas dupe du patron? Eh bien, savez-vous ce que fit cette minorité infime?... Elle s'est réunie, concertée .. elle a appelé les compagnons aveugles et les a éclairés... En ce moment, il n'y a guère d'ouvriers à l'usine Vernier qui ne comprennent la supercherie dont ils sont victimes, et les désertions sont chaque jour plus nombreuses.

— Vraiment! s'écria Queynel avec curiosité.

Puis, l'esprit de corps du patron l'emportant sur la jalousie du concurrent :

— Bah ! fit-il avec insouciance. Dix ouvriers de perdus, cent de retrouvés !... Vernier aura toujours plus de bras qu'il n'en aura besoin.

— Plus de dupes qu'il n'en faudrait, évidemment, fit Émile amèrement.

Queynel se détourna, dédaignant de discuter. Le conseiller sourit, promenant ses regards aiguisés de la figure enthousiaste, enfiévrée du jeune ouvrier aux traits impassibles de la belle Ruth.

— Mon cher monsieur, fit-il, il est une vérité archi-démontrée pour nous autres, mais que nous ne pouvons faire saisir ni accepter par le prolétaire. — Vous enviez l'énorme bénéfice — oui, énorme, je le reconnais, — du patron, sans vouloir comprendre que cette disproportion du profit d'une industrie que vous exploitez côte à côte, ouvriers et patrons, lui est due pour trois raisons... Parce qu'il possède le capital initial sans lequel aucune entreprise ne pourrait se fonder... Parce qu'il a le savoir scientifique et administratif qui, absent, vous laisserait impuissants, pareils à des bras appartenant à un corps sans tête... parce que, enfin, ce capital, sans cesse accru par sa part prépondérante, lui sert à faire face aux exigences de l'industrie actuelle qui est du jeu financier plus qu'autre chose.

Émile écoutait attentivement les paroles du magistrat.

— Le capital n'a pas besoin d'être détenu par un seul individu, observa-t-il avec promptitude. Les sociétés par actions sont là pour le prouver. Les choses iraient-elles plus mal si dans chaque entre-

prise, au lieu d'un patron unique, il y avait trois cents, cinq cents, mille actionnaires? Ensuite, vous dites, et chacun répète, que le travail de l'homme instruit, son effort intellectuel doit être plus rémunéré que l'effort matériel de l'ouvrier. Sur quoi est appuyée cette opinion si profondément ancrée, je le sais, aussi bien dans la bourgeoisie que dans le peuple qui se révolte contre elle, mais finit par s'y soumettre quand même?...

Queynel l'interrompit, méprisant :

— Mais, mon brave, c'est bien simple!... Cette idée est fondée sur ce fait indéniable, je pense, que pour un homme instruit et capable, il y en a dix mille qui ne sont bons qu'à pousser la brouette en fait d'effort intellectuel!... C'est la loi de l'offre et de la demande!... Il est bien naturel que l'on paie largement un travail supérieur qu'un petit nombre seul peut accomplir, tandis que l'on salarie à sa valeur précise un ouvrage grossier qu'une masse est capable d'effectuer... Si j'ai besoin d'un ingénieur, j'ai le choix entre vingt-cinq personnes. Quand je veux un ouvrier, vingt-cinq mille individus se présentent qui se valent tous...

Debruyère compléta :

— Et ce que vous ne dites pas, mon cher ami, c'est que votre ingénieur représente, par son savoir acquis, un capital infiniment plus élevé que celui de l'ouvrier... Car, en réalité, c'est ceci la base équitable du salariat... Un homme instruit a coûté tant à amener à l'âge où il peut gagner; il doit donc être rémunéré en rapport avec ce qui a été dépensé pour lui... L'ouvrier a coûté beaucoup moins ; à l'âge

adulte, il *vaut* moins, et ce sera, avec justice, moins payé...

Le général Viaut eut un gros rire qui fit rougir encore sa face cramoisie, sèche, coupée de rides profondes et barrée d'une moustache d'un blanc jaunâtre au poil rude :

— Prenez garde! notre jeune homme va vous répondre que vos théories seront fausses le jour où l'instruction supérieure deviendra gratuite comme l'est actuellement l'élémentaire!... Le jour où tout le monde sera savant, où mon ordonnance en saura plus que moi!... Ah! c'est que je les connais les idées de ces mâtins-là!

Émile s'inclina.

— Mon Dieu, que diriez-vous si, en effet, un jour se levait où la masse arrivait à posséder, non une instruction surchargée d'inutilités littéraires, philosophiques et même scientifiques telle qu'on la donne aujourd'hui dans les établissements secondaires, mais un savoir solide, pratique, profond sans être creux, étendu sans être éparpillé? Que diriez-vous si un matin, vingt-cinq mille ingénieurs se présentaient à votre appel et seulement cinquante ouvriers?

Le général haussa les épaules.

— D'abord, c'est idiot, parce que cela ne se peut pas!...

Queynel cria violemment.

— Ce jour-là, la société sera fichue!... Nous sommes assez bas aujourd'hui avec cette quasi instruction qui déjà se faufile partout, fait des demi-messieurs, des raisonneurs, des vaniteux, des

animaux qui se croient toujours supérieurs à leur situation!... des envieux, des parlailleurs, des fomenteurs de grèves absurdes!...

Le docteur Peloux, qui écoutait en caressant sa belle barbe, s'adressa à Émile avec la condescendance due au favori de Ruth, mélangée à la curiosité qu'inspire au savant l'étude de quelque anthropoïde.

— Vous-même, quelle solution donneriez-vous à la situation économique que vous supposez?

— Oui, précisa Debruyère, car enfin, la foule est déjà trop considérable pour occuper les situations enviables, la bataille est acharnée... que ferez-vous lorsque tout le monde — admettons pour un instant que ce soit possible — sera apte à remplir des fonctions dont le nombre ne peut pas être augmenté?... Comment emploierez-vous vos vingt-cinq mille ingénieurs?... puisqu'il n'y aura jamais besoin que d'un chiffre restreint d'hommes instruits... Par qui, par quoi remplacerez-vous le travail ouvrier déserté et pourtant nécessaire à l'existence de la société?...

— Par des machines! clama ironiquement Queynel. Ces imbéciles ne comprennent point que, quel que soit le progrès réalisé dans l'industrie, il y aura toujours auprès de la « machine » un labeur pénible, rebutant.

Émile releva les yeux sur le patron.

— Pardon! il est une quantité d'améliorations que dès maintenant on pourrait adopter, mais que l'on rejette avec indifférence parce qu'elles augmenteraient les frais sans avoir d'autre but que d'adoucir

le travail de l'ouvrier. Du jour où, sérieusement, on s'appliquerait à rendre l'occupation manuelle moins dure à tous les points de vue ; du jour où les salaires ouvriers seraient augmentés et les appointements des autres emplois abaissés, une unification morale et matérielle se ferait. Le travail manuel rendu acceptable à l'homme ne serait plus considéré comme une honte et un cauchemar... on le choïsirait souvent de préférence au travail intellectuel suivant ses aptitudes personnelles et non selon les lois de la caste où l'on est né...

Queynel se leva en haussant les épaules.

— Enfin, vous verrez nos fils préférer l'état de vidangeur à celui de diplomate !...

Émile répondit avec douceur.

— Votre exemple est excellent pour démontrer la possibilité d'une partie de ce que j'avance, la profession dont vous parlez étant près de disparaître, chassée par les innovations des travaux sanitaires... Combien d'autres métiers moins ridicules sont aussi durs, et ne se maintiennent que par suite de l'insouciante cruauté des classes qui n'y sont point soumises.

Debruyère, confortablement installé sur le divan, fit signe à Queynel de lui donner un cigare pareil à celui que l'industriel allumait.

— Vous n'oubliez qu'une chose, jeune homme, une chose malheureusement capitale. Déjà, la situation est dure pour l'industriel, pour le commerçant, pour le patron en général... Il n'arrive à se soutenir, avec la concurrence effrénée qui règne, que par des coups adroits et par l'économie stricte dans

la fabrication... S'il ne se sert plus de la spéculation, s'il augmente ses frais pour améliorer le sort de ses ouvriers, s'il leur accorde un salaire plus élevé, moins d'heures de travail... si, en un mot, il cherche à remplir les conditions de votre idéal, il sautera à bref délai...

— Tant mieux ! répondit Émile. Trois industriels, ou pour mieux parler trois établissements feront leurs affaires avec loyauté et facilité dans une région où quinze se combattent et ne subsistent qu'en s'arrachant mutuellement les morceaux de la bouche !...

Queynel se planta devant le jeune homme, le cigare entre ses grosses lèvres vermeilles, les bras croisés.

— Dites donc, s'il n'y a plus de concurrence entre les fabricants, qui est-ce qui en pâtira le plus, si ce ne sont les consommateurs, vous les ouvriers tous les premiers ?... Il n'y a que la concurrence qui maintienne le bas prix des articles... Que je sois seul à fabriquer de la bière dans la région, et je vous flanque mon billet que j'augmenterais mes prix de vente de 100 pour 100 !... Et, à moins qu'ils ne bussent de l'eau, mes clients devraient en passer par ma volonté !...

Émile le regarda fixement.

— Il y aurait des lois...

Queynel l'interrompit avec un éclat de rire sarcastique.

— Oui, n'est-ce pas, on fixera les prix ?...

— Pourquoi non ! s'écria Émile avec un feu. Un tarif maximum existe bien pour le pain ! Pourquoi ne règlementerait-on pas de même les autres ob-

jets de nécessité ?, . Quel boulanger se révolte sous la loi actuelle ?... Qui songe à la trouver extraordinaire ?... Qui prétend que la loi s'interpose arbitrairement entre la cupidité des uns et le besoin des autres ?... Puisque le bon sens, l'humanité sont absents de certaines cervelles, c'est à la masse à leur mposer de respecter les intérêts de la généralité !...

Queynel se jeta sur le divan s'adressant à Ruth qui demeurait silencieuse, fumant avec un détachement de tout ce qui se disait.

— Ces socialistes sont inouïs !... Le monarque le plus despote n'oserait jamais imposer à ses sujets l'ombre de leur idéal de liberté !

Debruyère continua la discussion avec Émile.

— Vous souhaitez la disparition des trois quarts des établissements industriels, c'est fort bien, mais songez-vous à la masse ouvrière privée alors de tout moyen d'existence ? — Aujourd'hui, plusieurs millions d'hommes vivent dans la gêne, j'en conviens, ils ont néanmoins le nécessaire ou à peu près... Le lendemain de la révolution économique que vous appelez...

Émile baissa la tête, sombre.

— Ils mourraient... qu'importe !... C'est une génération, deux peut-être à sacrifier pour le bonheur des autres...

Le magistrat sourit.

— Bigre, comme vous y allez !...

Et il répondit par un signe d'indulgence amusée au haussement d'épaules de Queynel qui feuilletait un album d'aquarelles.

Émile continuait, plus ardemment :

— La mort ne fait pas peur aux pauvres, monsieur, car, notre vie n'est pas autre chose qu'une agonie plus ou moins lente...

Et aiguillonné par le sourire ironique que le conseiller bossu n'essayait plus de dissimuler :

— Il vous semble absurde que nous admettions la disparition de la plupart d'entre nous pour assurer la paix à venir des survivants et de leurs descendants? — Pourtant, ne jugez-vous pas tout naturel, vous, le sacrifice journalier de tant de victimes du travail? Cette mort, obscure, silencieuse — combien multipliée! — d'hommes, de femmes et d'enfants que la souffrance, la faim emporte, sinon la fatale maladie propre au métier auquel ils sont assujettis... de tous ceux qui périssent sur terre et sous terre parce que l'on n'économise guère la vie du pauvre diable... Ne trouvez-vous pas admirable et glorieux aussi ces hécatombes de jeunes hommes choisis parmi les plus sains et les plus forts lors des guerres?... de ces guerres imbéciles et criminelles fomentées pour soutenir les intérêts de quelques-uns!...

— Halte-là! interrompit tout à coup le général Viault. Ne touchez pas à des sujets que vous ne pouvez comprendre, jeune homme!

Émile tressaillit et se retourna.

— Ne voyez aucune insulte personnelle dans mes paroles, monsieur, prononça-t-il poliment et avec fermeté. Cependant, comprenez que nous ne pouvons que haïr le militarisme, l'esprit de lutte établi entre les nations, et qui est la cause initiale de notre asservissement. Certes, la classe privilégiée a besoin

d'esclaves à enchaîner dans ses bagnes du travail, mais il lui faut surtout de la chair à canon ! — « Multipliez dans la misère et l'angoisse ! nous crient nos maîtres, afin que nous ayons beaucoup de soldats, beaucoup de vies à sacrifier insoucieusement à nos ambitions, nos convoitises et nos vanités !... »

Debout, d'un geste impérieux de son long bras maigre, le général commanda de nouveau le silence.

— Taisez-vous ! — Sans la guerre, la dernière étincelle qui reste de notre ancien caractère chevaleresque, généreux et brave s'éteindrait. — Aux jours de danger, de devoir et de terreur seuls, l'âme de l'homme grandit, se dégage des mesquineries, secoue les égoïsmes, les mercantilismes, les vilenies de l'existence habituelle !... Ceux qui n'ont point vu pleuvoir la mitraille, et couler le sang à flots, ceux qui n'ont jamais vu de champ de bataille à l'heure où le combat commence, fait rage et s'éteint, à l'heure où fuse la première balle, où les corps s'abattent les uns sur les autres... à l'heure où dans le silence suivant le tumulte, les gémissements des blessés, les râles des moribonds commencent à se faire entendre... Ceux-là n'ont su, ne sauront jamais ce qui peut naître d'admirable, de divin en l'homme... quel que soit cet homme ; car, la guerre a cela de sublime qu'elle crée en le premier venu, manant ou noble, vaillant ou poltron cœur sec ou femmelette, le héros, le martyr, le saint ! — Heureuses les nations qui ont connu la guerre !... Celles-là seules sont inoculées aux sentiments grandioses !... Oui, la guerre est un vaccin

magnifique contre les contagions qui sévissent sur les pays paisibles... vaccin qui assainit pour quelques années, mais qu'il faut renouveler de temps à autre pour chasser les virus qui, sournoisement, reviennent infecter l'organisation !

Les yeux d'Émile flambaient.

— Je n'ai jamais vu de guerre, ni de champ de bataille, et j'ai néanmoins mille fois rencontré l'héroïsme, le dévouement, la bonté ! — Au héros guerrier qui s'élance contre son semblable, enivré, affolé d'un désir de meurtre, je préfère l'ouvrier résolu qui, stoïquement, descend dans la mine effondrée, risquant cent fois sa vie pour sauver celle problématique de camarades ensevelis... Au dévouement de celui qui relève et soigne des blessés, ses nerfs d'humain facilement remués par le spectacle des chairs déchirées, du sang qui s'échappe... je préfère le simple geste de la mère ou de la sœur ainée qui, chaque jour, tend au petit le morceau de pain qui ferait tant de bien à son propre estomac vide ! — Ah ! si vous croyez que les angoisses et les dévouements ne naissent qu'à la suite des batailles, c'est que vous n'avez jamais fréquenté les masures et les mansardes !... jamais étudié les visages hâves, les plaies morales et matérielles avec lesquelles le pauvre avance quand même dans la vie, tenaillé par toutes les douleurs, toutes les tortures, tous les effrois !...

Le docteur Peloux protesta tout à coup :

— N'exagérons rien !... Certainement, la misère existe, mais il y a la charité à côté d'elle... Une charité immense, infatigable, et qui soulage bien des malheurs, il ne faut pas l'oublier.

Émile hocha la tête. Il les connaissait les nombreuses sociétés philanthropiques auxquelles le docteur avait attaché adroitement son nom, poursuivant son but avec une persévérance qui avait été couronnée du succès. D'abord chevalier de la Légion d'honneur, Peloux venait d'être promu officier ; médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, il était en outre depuis deux ans à la tête du service de l'Assistance publique du département ; conseiller général, il briguait — certain de réussir — la place du sénateur Theurier, que son grand âge contraindrait bientôt à la retraite dans un bref delai.

— La charité, nous n'en voulons pas! répondit le jeune homme acerbe. L'aumône est dégradante, asservissante, faite par vos mains... De quel droit venez-vous distribuer avec parcimonie et maladresse des ressources qui sont à nous aussi bien qu'à vous?... Vos charités vaniteuses vont aux mendiants, aux fainéants, aux lâches flagorneurs! Ce qu'il nous faut, c'est l'aide obligatoire de la Société... C'est la possibilité à l'ouvrier de gagner sa vie... à la femme d'être mère... à l'enfant de s'élever sainement... au vieillard de finir ses jours en paix... Mais, cela c'est de la loi égale pour tous que nous voulons l'obtenir, et non de la condescendance insultante, du caprice des riches!...

— En attendant, ricana le docteur, vous êtes bien heureux de tendre la main...

Émile allait riposter, mais Queynel prit tout à coup la parole avec véhémence.

— En définitive, qu'est-ce que tout cela signifie en bon français?... Vous voulez notre place! — Je

vous comprends parbleu bien, et si j'étais ouvrier je ferais peut-être pis que vous !... Mais, il y a un malheur, c'est que nous y sommes dans cette place, que nous y tenons ferme, et que nous ne vous la céderons pas !...

Émile protesta :

— Nous voulons égaliser les situations, détruire les privilèges et non pas nous les attribuer...

Queynel fit un geste énergique.

— Ce n'est pas vrai... et d'ailleurs, ce n'est pas possible !... Le monde est basé sur la nécessité du fort et du faible, de l'exploiteur et de l'exploité... Vous ne pouvez supprimer ni la misère ni la souffrance, car c'est l'aiguillon du travail, la source d'énergie d'un pays !... Du jour où l'aisance générale apparaît dans une contrée, sa production, sa vitalité diminuent ! Il faut des pauvres, il faut des riches !.. Et, vous le savez fort bien, et chacun de vous habillant son désir de paroles nobles et désintéressées n'aspire, au fond, qu'à chausser nos souliers, endosser nos habits, afin d'exploiter à son tour ceux qui n'auront pas été assez prestes pour s'emparer de nos dépouilles ! Vous êtes des assoiffés, des haineux ! Vous souhaitez le pouvoir, non point pour déverser le bonheur autour de vous, ainsi que vous le prétendez dans vos programmes, mais pour l'accaparer à votre profit ! Admettons que vous nous renversiez ? Ah ! je suis bien tranquille ! Les iniquités, les injustices dont vous vous plaignez bien haut à présent continueraient à pleuvoir aussi dru !... Ce serait Pierre au lieu de Paul, Jean au lieu de Gaston qui opprimeraient la foule des loqueteux !...

Toujours il y aura une minorité qui attirera les jouissances à elle, qui leurrera et dominera la foule parce qu'elle sera plus roublarde, parce qu'elle saura parler avec fermeté ou finesse aux appétits et aux crédulités de la masse! Vous, les aboyeurs, vous n'êtes qu'une petite bande, bruyante mais infime. Croyez-vous nous faire peur?... Mais, mes braves, nous ne vous craignons guère ! .. Si nous vous laissons brailler, c'est par indifférence, et du jour où vous nous inspirerez la moindre appréhension, soyez sûrs que notre main ne serait pas longue à se lever pour vous écraser?...

Émile était devenu très pâle. Ses yeux cherchèrent ceux de Ruth.

— Défendez-nous, supplia-t-il. Vous qui voyez quel malentendu existe !... Défendez-nous, vous qui savez combien nous souffrons, et quelles sont nos véritables aspirations... vous qui, je crois, êtes avec nous ?...

Mais Ruth leva sur lui ses yeux sombres, au regard voluptueux et las.

— Oh! ne vous y trompez pas, dit-elle froidement, bourgeois et gens du peuple, vous m'êtes également indifférents... Chez les uns et chez les autres ce sont des passions puériles ou basses, des défauts, des imperfections analogues... une pareille inaptitude à obtenir un réel progrès pour le bonheur de l'humanité. — Du reste, pourquoi voulez-vous que je prenne parti pour une solution quelconque, quand je suis persuadée qu'aucune n'est la bonne... qu'il n'y en a pas de bonne... Toute société, toute réunion d'hommes, tout contact de l'être avec l'être

mène à la souffrance, à la haine, au crime... Que m'importe qu'une classe enserre, étouffe une autre classe?... Lorsque deux bêtes-fauves en viennent aux prises, on s'enfuit, ou on considère leur lutte en curieux, suivant son tempérament...

Émile s'approcha vivement de la jeune femme, empli d'un atroce émoi, sentant le sol crouler sous lui.

— Pensez-vous réellement ce que vous dites? balbutia-t-il, ses yeux s'égarant.

Le rire harmonieux de Ruth résonna, elle saisit le poignet du jeune homme, y imprimant ses doigts avec force; et murmura, seulement intelligible pour lui :

— Ne demande donc jamais à une femme ce qu'elle pense... Contente-toi de prendre ses lèvres tant qu'elle veut bien te les abandonner...

Il s'arracha à son étreinte et recula, alla s'affaisser, muet, absorbé, sur un angle du divan, cessant d'entendre la conversation qui reprit entre l'artiste et ses hôtes, suivant un cours tout différent de celui qu'elle avait eu auparavant,

L'arrivée d'un nouveau visiteur, l'annonce du dîner tirèrent le jeune homme de sa songerie. Il se leva gauchement.

— Je m'en vais, murmura-t-il.

Mais Ruth le retint avec cordialité.

— Pas du tout !... Dînez avec nous...

Le cœur de l'ouvrier fondit à cette invitation qu'elle avait faite comme elle l'eût adressée à un homme de son monde. Il demeura, empli d'une immense reconnaissance pour elle.

Cependant, à table, mangeant à peine, ne parlant point, il étudia, peu à peu inquiet, puis jaloux et éperdu, le dernier arrivant. Celui-ci, José d'Escardès, était un peintre toulousain qui jouait l'espagnol, de caractère énigmatique, aux traits trop beaux, aux yeux noirs, câlins et fuyants, au teint ambré, à l'épiderme des femmes du Midi, à la taille mince, aux gestes félins. Placé près de la maîtresse de la maison, il s'isolait avec elle du reste de la table, causant sans trêve, son rire fréquent montrant de petites dents éblouissantes entre les lèvres de pourpre que surmontait une moustache de soie foncée aux reflets dorés.

A une remarque d'un des convives, le jeune homme prononça des paroles qui se gravèrent en Émile comme avec un fer rouge.

— Oh ! oui, il y a longtemps que nous nous connaissons, Ruth et moi !...

Et le son de sa voix, le regard qu'il posa sur la jeune femme, l'union longue de leurs yeux, l'espèce d'attirance involontaire de leurs chairs qui les faisait se rapprocher, se frôler de gestes pareillement souples et voluptueux, les disait d'anciens amants, que sans doute un hasard ou leur volonté venait de réunir...

Alors, tout à coup, Émile sentit la fragilité, l'inanité de ses amours avec Ruth Etcheveeren. Il comprit le néant qu'il était pour elle. Il s'aperçut pour la première fois, éperdu, anéanti, qu'il ne la connaissait point, qu'il ne savait rien d'elle, ni de ses sentiments, ni de son histoire. Son passé, son présent même lui étaient étrangers, invisibles... nuit

profonde... Leurs bras s'étaient enlacés, leurs lèvres s'étaient prises, et c'était tout — moins que rien !

A peine le dîner terminé, il se leva et vint saluer Ruth.

— Vous partez? fit-elle avec indifférence, le regard absent.

Il s'inclina, détournant aussitôt la tête, lâchant immédiatement la main qu'elle lui avait tendue, et s'enfuit avec précipitation.

Dans la rue déserte, sombre et silencieuse, la porte de l'hôtel refermée sur lui, il s'adossa à la muraille et sanglota éperdûment.

Ce ne fut qu'à près de deux heures du matin qu'il rentra furtivement chez lui, rue de la Verrerie, après avoir erré dans la nuit le long de la Seine noire, couru sur les quais solitaires, marché sur la grand' route qui traverse la plaine morne de Bapaume — cette route monotone et désolée qui conduit à l'ancienne demeure de Flaubert. —. Seul, abandonné sous le ciel plein de ténèbres ; il avait vainement gémi, pleuré, crié sa peine...

Le lendemain, brisé, vaincu, le malheureux revenait lâchement se heurter à la porte close, chassé par la réponse que devait lui faire invariablement pendant huit jours Laurence, la femme de chambre. « Madame travaille, elle ne reçoit pas aujourd'hui. »

Le dimanche suivant, il arriva, les traits creusés, les jambes tremblantes, la tête en feu, résolu à n'importe quel acte de démence. Sans attendre la réponse de la femme de chambre à son habituelle question, il poussa la jeune fille et pénétra dans l'hôtel.

— Je veux la voir ! proféra-t-il, la voix étranglée, se dirigeant rapidement vers l'atelier.

Mais Laurence le suivit.

— C'est inutile, monsieur... Madame est partie...

Il s'arrêta, frappé.

— Partie !... de Rouen ?...

— Oui, monsieur.

Il la dévisagea avidement.

— Vous mentez !...

Elle haussa les épaules.

— Non... D'ailleurs, si vous ne me croyez pas, vous pouvez visiter la maison !...

Émile bondit en avant, parcourut l'atelier vide d'un coup d'œil, puis, montant l'escalier, gagna la chambre à coucher où, deux fois seulement, Ruth l'avait admis. Très luxueuse, cette pièce avait déjà l'air froid des lieux où l'on n'habite plus : les bibelots étaient serrés, des toiles recouvraient le lit et les principaux meubles; les persiennes closes ne laissaient filtrer qu'un jour atténué. Le jeune homme recula, affolé par le parfum connu d'ambre et de santal qui s'échappait de cette pièce intime, du cabinet de toilette et du petit salon qui suivait.

En bas, il n'eut même pas un regard aux autres pièces. Il s'assit accablé sur une banquette de l'antichambre, le front barré de rides profondes qui vieillissaient soudain son visage de tout jeune homme.

— Où est-elle ? demanda-t-il enfin avec effort à Laurence, qui l'avait accompagné en silence, secrètement apitoyée.

— Je ne dois pas vous le dire, répondit-elle avec hésitation.

Les mains d'Émile se joignirent convulsivement; il n'eut qu'une plainte inarticulée ; mais de supplication si ardente que la réserve de la jeune fille tomba.

— Mon Dieu, après tout, je ne crois pas faire grand mal... Madame est à Paris en ce moment ; mais elle n'y restera guère plus de quinze jours, ensuite elle partira pour l'Italie.

Il interrogea, la voix entrecoupée :

— Quand reviendra-t-elle ?

Laurence fit un geste.

— Oh ! pas d'ici longtemps !... Peut-être à la fin de l'hiver prochain...

— Elle n'a rien dit pour moi ? pas laissé de lettre ?...

La femme de chambre secoua la tête.

— Mon pauvre garçon, fit-elle avec douceur, soudain familière, vous auriez bien tort de vous obstiner après elle... ses toquades, quand c'est fini, c'est bien fini !...

Il tressaillit sous le coup.

— Fini ! répéta-t-il sourdement.

Puis, avec un rappel brusque :

— Mais, dimanche dernier, elle avait dit qu'elle assisterait à une cérémonie... un mariage ?

Laurence inclina la tête avec un assentiment.

— En effet, madame reviendra, dans quelques temps, pour le mariage de monsieur Queynel avec la fille du général Viault... mais elle ne restera guère... Elle arrivera seulement la veille au soir et repartira aussitôt après la cérémonie...

Émile s'était levé, ses yeux interrogèrent profondément la femme de chambre.

— Dites-moi, fit-il, la voix grave, déchirante. Ruth est-elle partie avec cet homme ?...

Elle hésita ; puis sentant qu'il était inutile de mentir, prononça :

— Oui.

Il n'eut pas un geste, pas un frémissement de ses muscles ; il demeura muet, figé. Enfin, il hocha la tête et se dirigea vers la porte

— Merci, murmura-t-il.

Et, ii s'en alla, à pas lents, sans regarder derrière lui, la physionomie impénétrable... tout une partie de sa vie, de son être paralysés, morts à jamais.

DEUXIÈME PARTIE

I

Les voix d'Émile et de Paul Hem montaient dans la solitude de la nuit exceptionnellement douce et pure de cette fin d'hiver touchant à la naissance du printemps.

Les deux amis devaient se séparer le lendemain, probablement pour toujours, et ils ne pouvaient s'arracher à leur causerie qui, pour la première fois entre eux, délaissait les sujets généraux et se faisait intime.

Ils avaient quitté la ville, suivi la route qui gravit la hauteur de Bon-Secours, et s'étaient assis sur des rochers émergeant de la terre couverte de gazon ras et serré comme un tapis. Ils dominaient entièrement la ville endormie ; le terrain descendait rapidement devant eux, puis, se coupait à pic dans la

11

roche crayeuse qui surplombait la Seine coulant au pied de la colline, à soixante mètres plus bas.

Le ciel était sombre ; de lourds nuages voilaient les étoiles ; aucun bruit ne venait de Rouen étalée là-bas avec la silhouette dressée de ses monuments et le dessin de flamme des becs de gaz courant le long des quais, des boulevards et des rues. Un grand carré d'ombre — la place de l'Hôtel-de-Ville — était régulièrement encadré de petites clartés ; les quais, les grandes rues s'alignaient symétriques ; partout ailleurs, les feux étaient semés en profusion, suivant l'inextricable enchevêtrement des vieilles rues. De toutes les maisons, d'autres lueurs plus faibles s'échappaient des fenêtres, semblaient les âmes muettes de ces foyers disparates entassés à côté les uns des autres, étrangers les uns aux autres dans la vie ainsi que chacune de ces lumières dans les ténèbres environnantes.

— Ah! je l'aimais, je l'aimais bien ! répétait la voix tremblante d'Émile qui depuis une heure ne pouvait se rassasier de parler de Ruth. Et pourquoi, si elle ne m'aimait pas, était-elle venue me chercher !...

— Cette femme était seulement curieuse de vous, laissa tomber Paul Hem lentement. Curieuse de vous et de la classe que vous représentiez, des sensations nouvelles qu'elle supposait que vous lui apporteriez...

— Oui, je le sais, je le comprends... et c'est ce qui fait que son abandon est non seulement le déchirement de mon cœur, mais aussi l'écroulement de tout ce que j'avais rêvé... l'effondrement de l'es-

poir, de la foi, qui me faisait accepter de vivre ! — Près d'elle, par elle, j'ai appris à connaître les idées, les vrais sentiments de cette classe que j'avais la folie de croire accessible à nos prières, à nos plaintes... Par elle, je sais... oui, je sais aujourd'hui qu'il n'y a rien à tenter près d'eux, rien à espérer d'eux... ni pitié, ni justice !...

Il s'arrêta une seconde, et reprit avec une véhémence, une douleur croissantes :

— Si nous voulons secouer notre esclavage... C'est la lutte... C'est la bataille qu'il faut livrer... C'est le sang qu'il faut faire couler ! — La victoire sera au plus fort, au plus désespéré ! — Et pourtant, ceux-là qui nous méprisent, nous repoussent, nous méconnaissent, je ne les hais point !... j'ai toujours eu horreur de la guerre fratricide... j'ai peur du sang !...

Et, saisi d'une angoisse subite à un rappel mystérieux de ce qui se devait accomplir bientôt, il enfouit son visage dans ses mains, secoué de sanglots convulsifs, balbutiant :

— Du sang... du sang !... qui coulera demain... par ma volonté... par mes mains !...

Les doigts de Paul Hem se posèrent sur son bras, s'y appuyèrent.

— Émile, prononça-t-il d'une voix étrange. Il est temps encore de renoncer à votre projet.

Le jeune homme tressaillit et se redressa.

— Oh ! fit-il sourdement, ne croyez point que j'hésite !... J'accomplirai ce qui a été convenu... ce que j'ai conçu... Je mourrai du désespoir de mon acte, si j'échappe par hasard à la main du bourreau

que je brave... Mais je resterai fidèle à ma tâche ... Puisque ma parole est inutile... mon bras contribuera à la libération de mes frères qui souffrent!...

Sa voix s'éteignit, sa tête retomba sur sa poitrine; un grand silence régna. Là-bas, les lumières de la ville luisaient toujours immobiles, figées dans leur isolement implacable. Là-haut, les nuages s'écartaient, montrant des étoiles... d'autres lueurs solitaires, inconnues, se multipliant à l'infini.

Paul Hem troubla enfin cette paix angoissante, de sa voix morne, à la désespérance suprême.

— Il y a longtemps que j'ai perdu l'espoir qu'une société aussi solidement établie sur l'égoïsme et l'injustice qu'est la nôtre, se transformât sans secousses, sans convulsions effroyables... Il y a longtemps que j'ai perdu l'espoir que l'homme heureux tendît fraternellement, sincèrement la main au malheureux.

Émile l'interrompit.

— Cependant, vous!... Vous êtes né dans la classe privilégiée, vous avez été élevé parmi les bourgeois, par eux, et néanmoins, votre âme s'est émue, vous êtes venu à nous!...

Paul Hem, hocha la tête.

— J'ai plutôt été rejeté par eux... et c'est la haine que j'avais d'eux qui m'a conduit vers vous, avant que la pitié m'y retînt.

Et de ses lèvres, presque involontairement sortit le récit de sa vie... Dans le grand silence de la nuit s'étalèrent ses souffrances, ses rancœurs...

— J'avais vingt ans lorsque je perdis mon père. Médecin de campagne, cœur sublime, intelligence

rare, il m'avait élevé tout seul, mettant en moi la somme des espoirs qu'il n'avait pu réaliser pour lui-même... Laid, pauvre, timide, malheureux dans la vie publique et dans la vie privée, il avait fait le sacrifice de son existence, travaillant, amassant des trésors de science pour moi, gardant jalousement cachées des découvertes dont seul je devais profiter un jour... Moi, qu'il voyait beau, qu'il voulait hardi, qu'il déchargeait par son labeur entêté des soucis quotidiens... C'était une de ces âmes étonnantes qui, sans faiblesse, se courbent souriantes, résignées, sous toutes les épreuves, excusant le destin, préférant s'accuser soi-même. Ma mère l'avait abandonné peu après ma naissance ; elle était morte en le déshonorant dans l'opinion du monde... Cependant, il parlait avec indulgence de la faute de sa femme, ajoutant qu'il n'était pas surprenant que sa propre laideur, sa gaucherie d'homme de science eussent déplu à la jeune femme, l'eussent irritée contre lui... La pauvreté dans laquelle il vivait, les sacrifices matériels et moraux qu'il s'imposait pour moi lui étaient chers... Sa bonté, son dévouement pour tous ceux qui s'adressaient à lui étaient inépuisables, et il ne faisait que rire lorsque ceux qu'il avait sauvés le remerciaient par quelque traîtrise, quelque lâcheté... « Qu'importe ! puisque je suis certain de leur avoir fait du bien ! » répétait-il satisfait. Au travers de son âme, par ses yeux, en écoutant sa parole, j'ai cru à une humanité grandiose... tout au moins à l'existence d'une élite planant au-dessus des cupidités, des bassesses, des sottises du plus grand nombre...

Quand il me quitta, emporté par une maladie de cœur dont il souffrait depuis longtemps, j'étais homme par l'ampleur des pensées qu'il avait glissées en moi, par la science qu'il avait infiltrée en mon cerveau presque à mon insu... enfant, terriblement enfant aussi... car je croyais à la bonté, à l'honnêteté, à la sincérité de beaucoup, sinon de tous. J'arrivai à Paris, moins impatient encore de conquérir le titre de docteur qui couronnerait les admirables leçons que mon père m'avait données, que pour accomplir un vœu enthousiaste : faire resplendir le nom de ce grand homme qui avait voulu demeurer obscur afin de me parer de ses glorieuses dépouilles. J'apportais le bagage considérable des notes de mon père, le résumé de sa vie de savant, l'ouvrage qui, livré au public, devait consacrer à jamais sa mémoire, dresser sa statue auprès de celles des Bichat, des Dupuytren, des Pasteur. — Et cet ouvrage, j'allai le porter à un de mes maîtres, chirurgien célèbre alors, qui par la nature de ses travaux me semblait devoir s'intéresser particulièrement à l'œuvre de mon père. Je lui demandai des conseils, l'aide de sa capacité, de son nom, naïvement certain de son appui. Il me reçut cordialement, parut se passionner, comme je l'attendais, pour l'immense effort scientifique que je venais déposer entre ses mains... Il me combla de protestations de dévouement, me leurra de promesses, m'étourdit de conseils contradictoires, fit traîner le temps... Des mois d'inaction, de silence se passèrent, qui m'impatientèrent, me désespérèrent sans arriver à ébranler ma confiance en cet homme.

Tout à coup, en pleine sécurité, un éclair vint me frapper... J'acquis la conviction que mon protecteur était un traître, un voleur !... les manuscrits que je lui avais confiés, il les pillait !... les découvertes, l'âme, le génie de mon père, il se les appropriait !... Il lui dérobait sa pensée, il lui volait sa gloire !...

Je bondis chez lui — je ne fus pas reçu... Je lui écrivis ; mes lettres demeurèrent sans réponse... J'essayai de lui parler au dehors ; il m'éloigna... Je l'insultai... il me traita d'imposteur, de fou... me fit poursuivre, harceler. — J'essayai de pénétrer dans les revues, chez les éditeurs où le crime s'accomplissait, où, peu à peu, le labeur de mon père s'égrenait, sous le nom d'un autre, servant à glorifier un misérable... On haussa les épaules... on rit au nez de cet enfant qui venait accuser un prince de la science... parler du génie d'un inconnu... On finit par me jeter à la porte et me menacer... J'essayai de m'appuyer sur la justice ; on me regarda d'un œil soupçonneux, on me rançonna, on m'écœura de lenteurs, d'inutiles démarches. — Avec ce qui me restait de papiers, avec mes souvenirs personnels des recherches, des études auxquelles j'avais assisté, j'essayai de reconstituer l'œuvre de mon père, d'opposer ce bloc compact et superbe aux morceaux prudemment disséminés qu'en avait livré au public notre voleur... Le travail à peu près terminé, grâce à un labeur insensé, je le portai aux maisons, aux feuilles qui avaient reçu avec admiration les communications du faussaire. — Je fus partout éconduit... on ne feuilleta même pas mon manuscrit. — De guerre lasse, me privant du né-

cessaire, je fis éditer les volumes à mes frais... je les jetai au vent qui, hélas, les emporta, les éparpilla sans profit. — Les années avaient coulé pendant ces déboires, ces fièvres, ces accablements, ces fureurs vaines; j'avais quand même suivi mon chemin, j'étais docteur... j'étais homme... j'aimais. — A Paris, j'avais été accueilli cordialement dans la famille d'un cousin éloigné de mon père — c'était un refuge à mes douleurs; on y écoutait mes rages avec intérêt... Je m'épris d'une des filles de la maison... je crus qu'elle m'aimait... Cette tendresse présumée était tout ce qui me préservait du désespoir dans la lutte que j'avais engagée contre la société et les hommes. — Ce fut cruel et banal... Elle trouva la possibilité de faire un riche mariage et m'abandonna... C'était juste à l'instant où mes espérances dernières s'écroulaient de reconstituer la gloire de mon père... où un mépris de l'opinion des hommes capables d'accomplir et d'accueillir un crime tel que celui dont j'avais à me plaindre arrivait à détruire en moi l'indignation, la révolte... Cette déception suprême... mon cœur déchiré après mon âme, fut le fer rouge qui cicatrisa mes blessures, tout en laissant en moi une marque ineffaçable... Je fuis en un quartier pauvre... étranger désormais aux luttes de vanité et de vénalité... espérant trouver un peu de bonheur à secourir les misères que je n'avais encore fait qu'entrevoir. — Hélas! je ne tardai pas à reculer, épouvanté devant la tâche impossible que j'avais entreprise! Que peut un dévouement devant le nombre illimité des souffrances?...

Il se tut pendant quelques instants, puis reprit, sa voix, écho de douleurs lointaines, plus grave, plus profonde :

— Vivre éternellement devant le spectacle de la peine, de la torture de milliers d'êtres... Voir défiler devant soi les spectres innombrables de la misère, se renouveler sans cesse les soldats de cette armée de la désolation, se sentir inutile, dépassé, rouage infime, mille fois impuissant... Voilà la vie, le sort, l'avenir que j'avais choisi!... Alors, la colère, la révolte s'ancrèrent en moi, non plus envers quelques-uns et pour une cause personnelle et mesquine, mais envers la masse de ceux qui oppriment... envers la multitude des crimes sociaux qui s'accomplissent pendant le jour, pendant la nuit, à toute minute, sans trêve, sans répit!... Mon horreur, ma haine atteignirent leur maximum... puis s'effacèrent, mais comme s'étaient déjà effacés ma douleur et mon amour déçu... en laissant mon être modifié, transformé... Il demeura en moi la résolution, le besoin de hâter de toutes les forces qui étaient en mon pouvoir le moment où la justice, l'amour, la compassion régneraient enfin sur terre... Et cela, par la violence, la brutalité, les crimes, afin que cette violence, cette brutalité, ces crimes effrayent, effarent, terrifient les maîtres... qu'ils reculent, les yeux dessillés, examinant enfin ceux pour lesquels ils ont si longtemps refusé d'avoir des regards et des oreilles!... Ah! certes, j'ai horreur du sang... Mais j'ai trop vu de gouttelettes s'échapper peu à peu des corps des martyrisés, vider silencieusement leurs veines, pour craindre

les flots qui, répandus, seront la saignée salutaire guérissant le corps social!

Il se leva brusquement; sa haute taille se dessina en noir opaque sur l'obscurité du lointain; et, s'adressant directement à Émile, le tutoyant pour la première fois, une fièvre faisant étrangement résonner sa voix dans l'absolu silence des alentours :

— Me comprends-tu à présent?...

Émile tressaillit et courba la tête avec un gémissement. L'autre continua, avec une âpreté croissante.

— Comprends-tu mon rôle à moi dans la sublime et sinistre tragédie qui se joue dans le monde actuellement? Sans que je les cherche, comme si un aimant en moi les attirait, les malheureux, les exaspérés viennent à moi. Auprès de moi, leurs ressentiments s'amassent, leur haine grandit, leur désir se précise, enfin, leur main se lève!...

Et, se laissant tomber à terre près d'Émile muet, palpitant, il proféra sourdement :

— C'est de Paris, de mon cabinet obscur, ignoré, que sont partis Souvaire et tant d'autres mains meurtrières... tant de cervelles enfiévrées allant communiquer leur mal à d'autres exaspérés... grossir la masse des êtres prêts à mourir, indifférents de vivre, ayant voué leurs jours à l'acte d'apparence imbécile, véritablement criminel, mais régénérateur! — Soupçonné, inquiété, je m'en fus à Londres, où à mon contact naquirent de nouveaux délires. Puis, je vins à Lille, et ensuite ici. Demain, je pars, je vais planter ma tente à Lyon, puis ailleurs, et cela jusqu'à ce que ma personnalité ignorée et

formidable apparaisse, éclairée par quelque hasard, jusqu'à ce que ma tête tombe à son tour...

Subitement, dans le silence qui recouvrit les dernières paroles éteintes de Paul Hem, le tintement argentin d'un carillon monta de la ville... semant l'infinité de notes scintillantes, ironiques, d'un vieil air de Lulli...

En les ténèbres, des silhouettes oubliées s'évoquèrent d'un passé égoïste, léger, insoucieux... Sur cette musique de menuet, des fantoches vêtus de satin et de dentelles dansèrent, maniérés, inclinant avec une gravité comique leurs têtes peintes, poudrées et empanachées... Puis, la musique se ralentit, les notes s'espacèrent, s'évanouirent... entraînant la vision charmante... le fantôme des anciens siècles. Alors, la voix basse, monotone, angoissante de l'horloge frappa douze coups lents et vibrants... marqua l'ère grave, tragique des temps nouveaux...

Et, à peine le calme était-il rétabli que toutes les autres horloges de la ville se mirent à battre l'heure de minuit, en une rage, un tumulte croissants... Pendant quelques minutes, l'air frissonna sous ces résonnances batailleuses de l'airain déchaîné, tel que des colères populaires...

Un quart d'heure plus tard, Paul Hem se soulevait, dirigeant son bras tendu vers un point à l'horizon.

— Regarde!...

Émile se leva précipitamment, cherchant avec anxiété ce que lui désignait son compagnon — ce qu'ils étaient venus attendre sur cette colline dominant la ville...

Là-bas, les petites clartés des demeures s'étaient peu à peu endormies ; le damier des rues se découpait plus net en courtes flammes de gaz qui n'éclairaient point les ténèbres...

— Oh ! je vois ! murmura-t-il, la voix étouffée par l'émotion.

Il distinguait peu de chose encore... une simple colonne de fumée qui montait sans bruit au-dessus de la masse obscure des docks centraux... de ces immenses magasins placés sur la rive gauche de la Seine, où des richesses étaient entassées.

La vapeur trouble disparaissait quelquefois dans la nuit, puis se distinguait de nouveau lorsque, par hasard, un souffle la conduisait devant la clarté d'une rangée de réverbères... Elle croissait, sournoise, dans l'obscurité, le sommeil et la paix de la ville...

Soudain, Paul, les yeux avidement fixés là-bas, étendit le bras, saisit la main d'Émile, la serra entre ses doigts crispés, balbutiant :

— Regarde ! Oh ! regarde !...

Un jet blanchâtre venait de fuser au ras du sol, pour s'éteindre aussitôt.

Mais avant qu'Émile eût pu répondre, une effroyable détonation traversa les airs — à peine assourdie par l'éloignement — un éventail de flammes irisées de mille couleurs jaillit d'un toit éventré !...

— L'alcool ! murmura Paul haletant, les dents serrées.

Dans les rues noires on percevait vaguement une houle de corps humains qui courait vers le sinistre... une rumeur indistincte parvenait...

L'incendie qui couvait depuis près d'une heure, enfin éclaté, prenait instantanément des proportions gigantesques. Au mince filet de fumée, aux timides clartés, avaient succédé des tourbillons noirs, des fusées de soleil embrasé. Comme une poussière rouge s'envolait du foyer, illuminant les entours, faisant scintiller les vitres des maisons, éteignant l'insignifiante clarté des réverbères, glissant des moires surprenantes sur la Seine, éclairant fantastiquement les navires immobiles dans le port, inondant le ciel de ses lueurs menaçantes... Et c'étaient çà et là des bâtiments sombres, se détachant en silhouettes carrées, opaques sur la flamme éblouissante, qui ne se montrait plus seulement en langues intermittentes, mais dressait au milieu de l'ombre de la ville un épouvantable rideau continu d'or rutilant...

Tandis que les deux amis contemplaient, raidis, glacés, ce spectacle d'horreur, un léger bruit tout proche les fit tressaillir... Une douce odeur de fleurs une voie gaie, musicale, avaient frappé leurs sens exacerbés. — Gina et Alessandro Cetti, tendrement enlacés, les rejoignaient.

— Hein, comme ça brûle, c'est plaisir à voir ! jeta insoucieusement le jeune homme.

Paul Hem s'approcha avec vivacité.

— Personne ne vous a vus ?

Alessandro rit.

— Non, non !... quand nous sommes passés devant le gardien, il dormait... D'ailleurs, Gina cachait le pot de pétrole sous une brassée de fleurs. Nous avons grimpé par-dessus le mur à l'aide d'une

échelle que j'avais cachée non loin... Comme la porte de la cour est solidement barrée, l'entrée des magasins n'était même pas fermée à clef... Nous avons barbouillé les tonneaux, mis la mèche et filé. Ma foi, tout à l'heure, quand ça a pété, nous étions en train de nous embrasser, nous n'y pensions plus, et ça nous a fait joliment sursauter!...

Paul Hem revint à Émile.

— Eh bien? fit-il, ardemment interrogateur.

Un long frémissement passa dans le corps du jeune ouvrier, il redressa sa tête pâle sous la lueur trouble qui tombait du ciel reflétant la clarté de l'incendie.

— Adieu! dit-il seulement, avec une fermeté qui fit battre le cœur de l'instigateur en sa poitrine.

Et il s'éloigna à pas rapides, allant lui aussi vers le crime.

II

Il y avait foule, ce matin-là, autour de Saint-Maclou, où devait avoir lieu le mariage de Julien Queynel, le riche brasseur rouennais avec la fille du général Viault.

C'était d'abord une partie des ouvriers de l'usine Queynel qui, ayant congé, étaient venus voir défiler la noce du patron, par désœuvrement, sinon par sympathie. Puis, mêlés à ceux-là, les noyant peu à peu, arrivait tout ce que la curiosité, la haine, la cupidité attire sur le passage des puissants; la mauvaise graine et la lie, ce qui flotte et fainéante, ce qui gît dans les bas-fonds... ce qui mendie, obséquieux et humble lorsque le bourgeois a la force, ce qui hurle aux jours d'émeute, pille, massacre après que les enthousiastes qui ont déchaîné la tempête s'écartent, interdits, épouvantés des conséquences de leurs actes.

Un jour morne tombait du ciel : il semblait qu'en maîtrisant le terrible incendie de la nuit précédente l'on eût éteint toutes les clartés.

En raison de l'événement de la veille, dû, on le comprenait bien, à la malveillance, et de l'effervescence que l'on pouvait constater dans les milieux ouvriers surexcités par cet acte, on avait cru indispensable de faire garder militairement la place. Il pouvait devenir nécessaire de protéger l'entrée de Queynel, de certains de ses invités, faisant partie de l'aristocratie industrielle de Rouen, tous millionnaires, tous haïs.

Le perron conduisant aux trois portes de chêne merveilleusement sculptées de la vieille petite église était entièrement déblayé, ainsi qu'un espace suffisant pour permettre aux voitures de stationner. Des soldats d'infanterie, la main sur le fusil, s'opposaient à tout envahissement de la part de la multitude des curieux qui allait toujours augmentant, tassée le long des maisons, encombrant les ruelles avoisinantes.

Comme la marée basse ne permettait d'espérer aucune entrée de navires au port, la foule des ouvriers débarqueurs — ceux que par un terme à la provenance perdue, on appelle en la ville normande des « soleils » — vint se joindre aux mendiants, aux flâneurs, aux ménagères curieuses, aux ouvriers oisifs et indifférents. Ils arrivaient, pareils à des loups, par groupes de dix à quinze, sordides, cheveux et barbes emmêlés, chairs grises de crasse, membres étiques ou contrefaits apparaissant sous les vêtements en lambeaux, bouches édentées ou grimaçantes, yeux rougis, tuméfiés et vitreux, gestes désordonnés d'alcooliques. Quelques-uns, ayant gagné de l'argent la veille, tenaient un hareng-

saur cru à la main et le déchiquetaient ; d'autres, moins fortunés, grignotaient des os, des croûtons poudreux ramassés sur les tas d'ordures. La plupart titubaient de faim, de lassitude, d'ancienne ivresse.

Leur turbulence ne tarda pas à empiéter sur l'espace conservé libre; une escouade de sergents de ville les repoussa brutalement : des cris, des jurons, des imprécations, des menaces jaillirent, ils glapissaient comme des bêtes plutôt que comme des hommes.

— C'est houleux ! constata en souriant un jeune sous-lieutenant d'infanterie qui commandait le piquet.

Le commissaire de police auquel il s'adressait, hocha la tête et promena autour d'eux un regard soucieux.

— Les mesures sont insuffisantes, murmura-t-il.

Le jeune militaire le considéra avec surprise.

— Comment, vous craignez réellement du bruit...

L'autre eut un geste évasif.

— On ne sait jamais avec ces animaux !...

D'ailleurs il quitta aussitôt son interlocuteur, se dirigeant vivement vers un point où un rassemblement compact se produisait.

— Je vous dis que je veux entrer ! criait une femme pauvrement mise, avec exaspération.

— Qu'est-ce que c'est? demanda sévèrement le commissaire de police.

— Madame est invitée à la noce ! blagua une voix.

— Ne poussez pas ! répétait la femme en se dé-

battant entre les mains de deux agents. Je veux entrer!... j'ai un fils qui est enfant de chœur... je lui porte des souliers neufs!...

Un rire courut; des plaisanteries dégringolèrent. Le commissaire haussa les épaules et se détourna.

— Laissez-la passer.

On l'abandonna. Alors, libre, elle fit quelques pas et s'arrêta pour agoniser les agents d'injures puériles.

— Grands lâches!... espèces de poivrots!... pourquoi donc que vous me reteniez?... Est-ce que l'église n'est pas à tout le monde?... Parce que je ne suis pas habillée en velours ou en satin, pourquoi donc que je n'y entrerais pas?...

Un agent fit mine de marcher sur elle, menaçant.

— Attention, la mère!... Vous allez vous faire repincer!...

Elle s'enfuit, disparaissant précipitamment par l'une des portes de l'église. Cet incident avait détendu les nerfs; on chantait, on se poussait gaiement entre soi, sans trop essayer de déborder sur les limites gardées par les fantassins. D'ailleurs, les invités se succédant en nombre croissant attiraient l'attention. On nommait les hommes; on contemplait les toilettes des femmes; on admirait les jolis visages et l'on blaguait tout haut les laideurs. Les petites filles empanachées, vêtues de velours, de satin, de dentelles, de fourrures, véritables poupées de luxe, provoquaient des étonnements, des ironies, des indignations.

— Des chiens savants! déclara une voix colère. Et qui portent sur leur derrière de quoi nourrir

pendant un mois toute la marmaille d'un brave homme !...

Cependant, le roulement d'un grand nombre de landaus et de coupés se suivant domina le bruit de l'assemblée. Les sergents de ville se massèrent, opérèrent une énergique trouée dans la direction de la rue par où la noce apparaissait. Les gens, durement refoulés, hurlèrent ; des bourrades, des coups de poing furent échangés ; des cris de femmes aigus percèrent les airs, couverts aussitôt par le piaffement des chevaux de maître, sur les pavés inégaux de la rue étroite et de la petite place.

Dans l'embrasure de la porte centrale aux vantaux ouverts, un prêtre en habits sacerdotaux, entouré de son clergé, attendait ; — silhouette dorée et archaïque sur le fond obscur de la nef — tandis que la mariée toute voilée de blanc, au bras de son père, en uniforme de général, gravissait le perron avec une lenteur étudiée. Le cortège suivait, s'organisant en hâte entre la double haie des soldats qui défendaient avec peine les marches contre la foule de plus en plus indiscrète et véhémente.

Là-bas, dans l'église, les hauts cierges de l'autel allumés mettaient un flamboiement jaune dans la demi-obscurité du chœur ; tandis que derrière et tout autour, en un hémicycle lumineux, éclataient les admirables vieux vitraux qui font de Saint-Maclou une sorte d'étrange et précieuse lanterne. Sur l'autel, à gauche et à droite des marches, couvrant toute la balustrade du pourtour, s'étalaient une profusion de fleurs : œillets, roses, lilas blancs mélangés à du feuillage. Des cordelières descendant

de la voûte soutenaient un velum de velours rouge crépiné d'or au-dessus des fauteuils massifs destinés aux fiancés. L'air était lourd, surchargé du parfum des fleurs fraîches, de l'odeur de l'encens des précédentes cérémonies que les souffles chauds du calorifère promenaient par bouffées inégales.

— On étouffe ! murmura Émile à Gina agenouillée près de lui sur un prie-Dieu.

Ils étaient seuls dans un bas-côté, non loin du chœur, près d'une légère barrière provisoire placée afin de séparer du reste des assistants la famille des mariés et leur cortège, pour qui plus de dix rangs de chaises avaient été réservés.

C'était Gina qui, aidée de plusieurs garçons jardiniers, avait effectué la décoration de l'église. Elle travaillait depuis le matin. Entré avec elle, Émile était demeuré dans l'église ainsi que la jeune fille sans que personne songeât à s'occuper d'eux.

Brusquement l'orgue éclata en une marche sonore, aux notes grondantes dans la nef de médiocre étendue, comble de femmes élégantes debout, tournées vers l'entrée, guettant avidement le cortège qui commençait à pénétrer dans l'église.

Et, tandis qu'une demi-nuit noyait les assistants, une clarté aménagée juste au centre de la nef faisait nettement apparaître le défilé, les robes de couleur pâle, l étincellement des paillettes et des bijoux, les visages de femmes figés en le sérieux de commande de ces sortes de cérémonies.

Enfin, le tumulte confus et discret de l'arrivée s'éteignit. Les fiancés avaient pris place sous le velum ; leur suite s'était installée dans les places

réservées. Tous les invités s'assirent, s'immobilisèrent. Au-dessus des têtes, l'autel apparut, à demi submergé sous les fleurs, avec la lueur jaune des cierges allumés et l'éclat multicolore des verrières qui, tout autour de l'église semblaient réfléter du soleil sans presque laisser passer de lumière.

Le prêtre avait commencé le balbutiement et les gestes liturgiques ; l'orgue qui s'était tu pendant un instant faisait entendre un motif lent, vague, sur lequel une admirable voix d'homme précisa un chant, lança de sonores syllabes latines.

Partout des ors reluisaient au milieu de l'ombre chaude des peintures, du velours des tentures ; c'était un cadre d'opulence où rayonnaient les splendides toilettes des femmes et les uniformes brillants de nombreux officiers.

Gina se leva doucement.

— Adieu, murmura sa voix enfantine, au sérieux poignant en cette occurrence.

Émile tressaillit; tout le sang de ses veines sembla s'arrêter à l'ordre mystérieux que lui jetait la jeune fille.

— Adieu, balbutia-t-il, courbant son front où la sueur froide perlait.

D'ailleurs, il demeura sans mouvement, tandis qu'elle s'éloignait, discrète et menue, gagnant une porte de côté sans attirer l'attention... partie pour l'inconnu...

Des instants longs s'écoulèrent pendant lesquels l'ouvrier perdit en quelque sorte conscience du lieu où il se trouvait... ses yeux attirés invinciblement vers le lieu où, sous les fleurs, là, à gauche de la



Sainte-Table, l'engin était caché... Cette boîte vulgaire... qu'un geste suffirait à rendre terrible instrument de meurtre !...

Soudain, les accents mélancoliques et voluptueux d'une voix de femme et d'un violoncelle mariés au grand souffle de l'orgue le réveillèrent. Il écouta, étrangement remué, transporté... La mélodie, un des plus beaux thèmes de Chopin, naissait, se développait, s'éteignait, pour reprendre, s'épandre, faire passer un inexprimable frisson sous l'épiderme...

Émile se souleva, les yeux luisants, fixés sur une vision... Les accents de l'instrument et de la femme, invisibles tous deux, tombant de la voûte de pierre lui montraient une succession d'images... Sa Foi, son Amour, son Espoir marchaient à pas lents, enlacés... fantômes troubles et exquis... chassant devant eux le troupeau lamentable des pauvretés, des misères, des deuils... laissant sur leur trace l'or et la joie... les soleils indéfinis... Ah! le rêve!... le rêve de tendresse, de compassion, d'affection... l'humanité ouvrant son cœur à la fraternité... était-il donc vraiment faux... trompeur ?...

Il se tourna, embrassa d'un coup d'œil l'assistance attentive, sous le charme de la musique divine... Ce tas de riches, de puissants, réunis. — Son cœur bondit vers eux, enflammé d'amour... de désespoir ! — Oh ! trouver la parole, le cri qui parvînt jusqu'à eux !... qui pénétrât leur cœur, les persuadât, les convainquît !...

Le chant s'éteignait, mourait suavement... Les derniers accords de l'orgue vibrèrent, énervants,

appelant le sanglot, puis s'effacèrent; les ondes troublées de l'air recouvrèrent leur équilibre. Le silence surprit le jeune homme et glaça sa fièvre.

Une vie banale était revenue dans l'auditoire délivré du charme de la mélodie ; des chuchotements couraient ; on s'agitait ; la cérémonie commençait à peser.

Émile toujours debout, isolé, appuyé à la frêle barrière de bois qu'un seul geste pouvait écarter, pâlit tout à coup... Ses mains se crispèrent... Au milieu de la foule inconnue, indifférente, il avait aperçu Ruth Etcheveeren...

Il recula d'un pas, frémissant, une sourde plainte s'étranglant dans sa gorge... Le regard de Ruth était fixé sur lui... regard indéfinissable, complexe, à la fois impérieux, froid, attentif, ironique... Debout, elle aussi, grande, magnifique en une toilette de reine, elle considérait le jeune homme ainsi que l'on examine le jouet que l'on a brisé impitoyablement pour en étudier les rouages curieux...

La haine, la colère, la révolte, furent rapides en en lui comme l'étincelle électrique dans les nues. D'un bond, il s'élança vers le massif de fleurs et de verdure, se saisit d'un objet, le projeta, de toutes ses forces... restant crispé, dément, à demi accroupi après la violence du geste de son bras qui semblait avoir aspiré toute son énergie... emporté son vouloir, son raisonnement.

Mais, dans son chemin, l'engin avait rencontré une des cordes du velum au-dessus des mariés qui s'étaient tournés, surpris de cette apparition d'homme, de fou. — Au lieu de tomber au milieu de

l'assistance, il était revenu en arrière, s'était abattu sur la quatrième marche de l'autel...

La détonation fut effroyable, entre les murs sonores du temple. Le prêtre qui justement se courbait en une génuflexion rituelle, s'affaissa sans une plainte, non blessé, mais pris d'une syncope. L'un des enfants de chœur, celui qui balançait l'encensoir d'un geste automatique tomba en poussant un cri aigu... Pendant un instant, la vapeur de l'encens se confondit avec la fumée blanche suivant l'explosion.

Un silence éperdu, tragique, étreignait la multitude. Puis, soudain, une rumeur confuse s'éleva, se propagea, se multiplia, devint immmédiatement un vacarme terrifiant, un chaos de bruit, de sanglots de femmes gagnées d'attaques de nerfs. On courait, on se bousculait, on s'écrasait ; les uns galopant vers les portes, les autres vers le lieu du sinistre, en une hâte, une fébrilité imbéciles.

La mariée, livide sous son voile, avait reculé, raidie, muette, les yeux agrandis ; Queynel s'était élancé, soulevant dans ses bras l'enfant mort, dont le sang se répandait par une énorme blessure déchirant la tempe ainsi qu'une partie du visage.

Un cri déchirant qui fit vibrer les voûtes domina le tumulte. Une femme s'élança, renversant sauvagement tout ce qui se trouvait sur son passage.

— Mon André !... Lâchez-le, assassin ! hurla-t-elle, se jetant comme une bête sur Queynel, dont les mains et les vêtements ruisselaient du sang de l'enfant.

Il abandonna le corps qui tomba lourdement sur le sol.

— Quelle brute ! cria-t-il indigné, portant à son visage égratigné par la femme affolée, ses doigts qui le marquèrent de sinistres traces.

Cependant, Émile s'était redressé. Son regard avait croisé celui de Ruth Etcheveeren, toujours debout, là-bas, le bravant, un rictus cruel fixé sur son beau visage.

Il chancela sous le coup que lui porta soudain le général Viault sautant sur lui.

— C'est lui, la canaille ! vociféra celui-ci, la voix étranglée.

Alors, les yeux flambants, hagards, le jeune homme bondit en arrière, franchissant des chaises, repoussant des hommes et des femmes, se frayant un passage au milieu de cette humanité que la frayeur rendait stupide.

— C'est lui ! c'est lui ! criaient au loin des voix enragées.

Des mains se posèrent sur ses vêtements, il se dégagea, frappant brutalement ceux qui lui barraient la route, empli d'un délire.

Mais, près de la grande porte, il dut s'arrêter ; l'obstacle était invincible ; on s'étouffait ; des femmes criaient grâce, suffoquées, piétinées. Il rebroussa chemin, se précipita au travers de l'église, sautant sur les chaises renversées, agile et souple comme l'animal qui fuit devant les chiens qui le traquent. Là-bas, derrière l'autel, il connaissait une sortie !...

Dans le couloir presque vide, un vieillard coiffé d'un chapeau haute-forme lui jeta une chaise dans les jambes.

— L'assassin ! l'assassin ! clamait-il la tête perdue de haine et de terreur.

Émile se releva, atteignit la porte qui était libre. Dehors, il respira, le cœur battant follement dans sa poitrine, ses jambes flageolant sous lui. Alors, il tira vivement d'une poche intérieure le revolver qu'il n'avait pu atteindre jusque là.

Brusquement, il aperçut trois agents sortant de l'église, menés par le monsieur au chapeau de soie. Loin de s'enfuir, il marcha rapidement à leur rencontre en lâchant un coup sur l'agent le plus proche qui chancela en jurant ; puis, profitant de l'inattention momentanée des autres, il obliqua à gauche et courut vers un passage sombre. Arrivé là, il tira encore deux coups, mais cette fois sans atteindre les hommes qui s'étaient remis à le poursuivre. Ensuite, il détala, se lançant au travers des ruelles de toute la vitesse de ses jambes, avec l'espoir de gagner les ruines et le dédale des masures de la cité Rodin où il espérait pouvoir se cacher.

Cinquante personnes, qui avaient vu l'agent tomber, couraient derrière lui en poussant des cris féroces. Dans une rue étroite, trois hommes, venant en sens inverse, étendirent les bras, ainsi que pour arrêter un cheval échappé... Il ralentit, visa, tira... un homme tomba et les autres s'enfuirent.

Mais, au tournant de la rue des Combes, quand il se croyait sauvé, il rencontra cinq agents qui se précipitèrent sur lui. Il s'affaissa sous un coup de poing furieux, puis se redressa, mordit cruellement au bras l'un des policiers. Cependant, une atroce

douleur à la tête, un éblouissement le couchèrent à terre ; il perçut le bruit d'une grêle de coups sur son crâne ; il crut avoir la poitrine brisée du choc d'une botte qui fit craquer ses côtes : il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, il était debout, soutenu par les agents, garrotté de la tête aux pieds ; du sang coulait de son visage sur sa chemise déchirée. Une foule épaisse les entourait, gesticulante et vociférante, excitée et hostile.

« Vive l'anarchie ! » cria-t-il avec la fureur de la souffrance qui faisait trembler son corps criblé de contusions.

Un fiacre approchait, on jeta dedans le prisonnier ainsi qu'un immonde colis. Deux agents s'assirent sur la banquette, écrasant le prisonnier de leurs bottes. La voiture s'éloigna, poursuivie de clameurs sauvages, une foule galopant contre les roues, des visages bestials se collant aux vitres, une multitude ivre du sang répandu, insultant celui qui venait de livrer sa vie pour le rêve de libérer l'humanité !...

III

Le commissaire de police, M. Rochard, compta ses hommes qui se rangeaient silencieusement autour de lui.

— Véron, Berthe, Dumesnil. Nous y sommes? Partons.

Dans la rue déserte, le pas des quatre hommes résonna rythmiquement sur le pavé. Un brouillard blanc emplissait la nuit ; les réverbères pâles luisaient sans jeter aucune clarté autour d'eux. Indifférents au but de leur expédition, les agents causaient entre eux. A demi-voix, Dumesnil expliquait à Berthe :

— Je fais revenir une cervelle de mouton, je la mets de côté. Je coupe en tranche deux oignons, une échalotte, une gousse d'ail, je fais dorer dans la graisse, je verse un verre de vin blanc, je laisse bouillir cinq minutes, je remets ma cervelle que je fais mijoter pendant une demi-heure... Ça et une bouteille du petit vin que je t'ai fait goûter quelquefois, je ne connais rien de meilleur!

— Assez causé, fit Rochard, avec une sévérité tempérée par l'intérêt avec lequel il avait écouté la recette.

On était arrivé au cabaret Lavenir, dans la sombre rue de la Verrerie, dont les maisons se penchaient, semblant prêtes à crouler depuis cent ans. Les agents s'engagèrent dans un couloir sans portes, aux parois de poutres et de planches qui traversait l'habitation et conduisait à la cour. Là, le commissaire s'arrêta.

— Où niche la vieille?

Dumesnil s'avança.

— Au rez-de-chaussée... La chambre d'Émile Lavenir se trouve au premier étage, avec plusieurs autres.

— Marche, alors.

L'homme posa doucement la main sur le loquet d'une porte vitrée donnant dans la cuisine. C'était fermé. D'un choc du coude il brisa le carreau qui s'émietta avec un bruit léger; puis, passant sa main par l'ouverture, il ouvrit, la clef se trouvant dans la serrure, à l'intérieur.

Pendant ce temps, Rochard avait allumé une lanterne de poche; tous entrèrent dans la salle et suivirent Dumesnil qui se dirigeait en familier des lieux.

Dans la pièce basse, enfoncée dans le sol grossièrement dallé, aux meubles propres et bien rangés, Rochard alla droit au lit et posa la main sur l'épaule de la femme couchée qui le regardait fixement, silencieuse, sans manifester le moindre étonnement.

— Au nom de la loi, je vous arrête !...

Arsène se souleva, les yeux brillants.

— C'était donc bien lui? proféra-t-elle avec une angoisse où néanmoins transparaissait une fierté.

Le commissaire fit un signe affirmatif.

— Oui, oui, c'est votre fils qui a fait le coup ! — Allons, ouste !... habillez-vous...

La femme écarta ses couvertures ; elle était vêtue ; elle remit simplement ses chaussures.

Les agents eurent un gros rire.

— Il paraît que vous attendiez notre visite, hé? s'écria Dumesnil.

Les regards d'Arsène s'attachèrent sur la face large, aux moustaches rousses de l'homme. Elle eut un recul de dégoût.

— Vous !... un mouchard ?...

Il eut un mouvement de colère, son épais épiderme traversé par cet accent insultant.

— Oui, la belle ! et j'en ai vu de drôles chez vous, pas ?...

Mais, elle lui tourna le dos, s'adressant au chef.

— Est-ce que je verrai mon fils ?

Rochard haussa les épaules.

— Le jour du jugement. Allons, Dumesnil, puisque vous êtes en connaissance avec madame, allez la ramasser... Vous nous rejoindrez rue Grand-Pont.

Arsène prit deux paquets, dont le plus volumineux était destiné à Émile, et s'éloigna sans aucune protestation.

Alors, les agents commencèrent la visite de la maison. Deux chambres contenaient : la première,

une vieille matelassière sourde et stupide ; la seconde un garçon coiffeur connu de Berthe qui le certifia complètement étranger à tout sentiment anarchique. Les pièces suivantes étaient vides. Dans l'une, des papiers, de menus objets jetés en désordre annonçaient un départ récent. Rochard mit la main sur un morceau du journal *La Révolte ;* Véron dénicha un petit foulard de soie jaune tout piqueté de brûlures d'acide. Berthe examinait la cheminée sur laquelle, près d'un vase rempli de fleurs encore fraîches, du fil de laiton et des épingles à cheveux traînaient.

— C'est une chambre de femme, déclara ce dernier.

Rochard approcha de la lumière une enveloppe de lettre timbrée de Barcelonne, où le nom et l'adresse étaient soigneusement enlevés. Il enleva les tiroirs de la commode, explora l'intérieur ; ensuite, passant au lit dégarni de draps, secoua les matelas. — Quelque chose tomba avec un bruit sec, Berthe se pencha.

— Un couteau !...

Rochard s'empara de l'objet avec empressement, et, l'examinant.

— C'est à un Italien...

Et, frappant du pied avec impatience :

— Un anarchiste italien a logé ici !... et cet animal de Dumesnil ne l'a pas éventé !...

Comme il n'y avait plus rien à découvrir dans cette chambre, ils passèrent dans la suivante.

Le commissaire n'eut besoin que d'un coup d'œil.

— La voilà la turne à Lavenir !...

Un petit lit de fer et un bureau de bois blanc remplissaient presque toute la pièce étroite. Des livres, des brochures s'entassaient sur des tablettes. Devant la cheminée, remplie de papier brûlé, le carreau était couvert de cendres. Un fer à souder, des pinces, des rognures de fer blanc traînaient. Rochard ouvrit les tiroirs du meuble et les vida, parcourant rapidement des feuillets manuscrits : dissertations socialistes, notes se rapportant à des lectures, articles — même un projet de Constitution.

Véron agita triomphalement une lettre qui venait de tomber d'un volume qu'il feuilletait.

— Un autographe de Paul Hem!...

Son chef se précipita sur le papier, les yeux luisant dans son visage maigre, olivâtre, à la dure moustache noire.

C'était un billet insignifiant; cependant, dans un post-scriptum, le docteur parlait en termes obscurs d'argent qui lui avait été confié par des personnes dont il ne donnait que les initiales. Le policier glissa la lettre dans son portefeuille.

— Filons, à présent!...

Rue Grand-Pont, ils eurent quelque peine à réveiller la concierge.

— Le docteur Hem? fit-elle en frottant énergiquement ses paupières lourdes et ramenant sa camisole sur ses vieux charmes. Il est parti, hier matin.

Les agents se regardèrent déçus.

— Parti? fit Rochard méfiant.

La concierge tendit une clef.

— Vous pouvez voir... Il pensait que vous viendriez et m'a donné l'ordre de laisser entrer si des

messieurs demandaient après lui... Seulement, c'est une drôle d'heure... et je ne sais pas si je dois...

Le policier eut une impatience.

— Allons, fichez-moi la paix !... je suis le commissaire central.

Là-haut, la tranquillité la plus complète régnait dans le petit appartement du docteur. Les agents fouillèrent en vain : les tiroirs des meubles, les placards étaient soigneusement vidés, pas un livre, pas un papier ne restait.

Cependant, à force de chercher, Dumesnil qui avait rejoint ses collègues finit par découvrir dans la rainure d'un tiroir un fragment de reçu de la poste d'une somme de trente francs, au nom de Souvaire.

— Ah ! la canaille ! s'exclama Rochard.

Pourtant ils durent s'en aller avec ce maigre bagage. Il était bientôt quatre heures ; il fallait se hâter afin de trouver tous les oiseaux au nid.

Dehors, le brouillard se levait ; une clarté grise tombait ; de rares passants commençaient à se montrer, considérant avec hostilité ce groupe de quatre hommes au type policier assez facile à reconnaître. Aucun bruit ne venait encore du quai endormi. Dans les ruelles, la nuit régnait encore.

Passage des Carmes, Rochard s'arrêta.

— Où est la maison ? dit-il.

Dumesnil prit la tête silencieusement et tous montèrent chez Lenoëlle que les relations d'Émile avec Louise Berthier, sa belle-sœur, faisaient incriminer.

Nulle porte n'était fermée à clef ; cependant, celle

de la chambre où l'on comptait trouver Louise résista : un objet très lourd devait être appuyé tout contre. L'agent donna une poussée et le battant céda. Dans la pièce, il eut une exclamation. — C'était le corps d'un homme qui barrait le passage... un homme pendu à un grand clou planté juste au-dessus du chambranle de la porte ! Rochard grimpa précipitamment sur une chaise et coupa la corde ; le cadavre tomba avec un bruit mou.

Véron le tâta.

— Il est froid... il y a bien cinq ou six heures qu'il est mort...

Dumesnil examinait le visage défiguré de l'homme.

— C'est Lenoëlle...

Berthe s'approchait des lits.

— La fille Berthier a filé, il n'y a personne... Ah ! si, pourtant !...

Et sa main découvrit deux enfants qui dormaient paisiblement côte à côte.

Rochard déchiffrait quelques lignes tracées d'une écriture incertaine sur un papier posé bien en vue au milieu de la table.

« Ma femme et ma petite Madeleine sont mortes à la peine, Louise est à l'hôpital, je ne peux plus tenir à cette vie là. Qu'on ait pitié de mes pauvres enfants. — Félix Lenoelle. »

Déjà, Véron s'introduisait dans les chambres voisines pour obtenir des renseignements. Cinq minutes plus tard, la maison était réveillée ; et tandis que les hommes se terraient chez eux, grognons et méfiants, les femmes, à moitié vêtues, se

pressaient autour du corps, avec des flots de paroles. Le commissaire de police interrogea la femme Brunet qui lui parut la mieux informée.

— C'est une pitié, monsieur, répondit-elle. Depuis des mois la mort ou la maladie n'ont pas quitté cette chambre... Après la mère, ça a été la petite Madeleine, Louise qui a fini par tomber... puis, Lenoëlle s'était blessé à la jambe à son travail.... Ça ne paraissait pas grand chose, il ne se soignait pas, mais le mal le rongeait quand même... La fatigue, le chagrin, il avait tout contre lui!... A la vérité, c'était un homme qui n'avait pas la tête assez forte pour être ouvrier...

D'ailleurs, elle s'indigna en apprenant que l'on avait un mandat d'arrêt contre le pauvre homme, accusé de propagande anarchiste.

— Lui?... un homme si doux, si tranquille?...

Justement, Véron apportait un paquet de poudre et un flacon de mine suspecte qu'il avait trouvés au fond d'un placard, sous des chiffons. Rochard examina les objets avec soin.

— Hein! fit-il avec un triomphe. Il n'empêche que voilà la meilleure trouvaille de la journée!...

Et, déposant avec précaution la poudre et la fiole, il ajouta :

— En mélangeant ces deux articles, il y aurait de quoi faire sauter tout le quartier!...

Instinctivement les femmes reculèrent, saisies d'effroi.

Un papier plié et roulé autour du flacon contenait écrites en quelques lignes la recette de la poudre explosive, connue sous le nom de « poudre verte »

parmi les anarchistes. Rochard examina cette écriture avec attention, frappé d'une idée. Puis, tirant de son portefeuille la lettre de Paul Hem qu'il venait de saisir chez Émile Lavenir, il compara... C'était bien de la même main!...

— Cela marche! murmura-t-il enchanté. Allons, vous autres, Dumesnil, Berthe, filons!... Véron s'occupera de l'homme... Quant à la fille Berthier, nous savons où la trouver, rien ne presse...

Au logis de Charrier, ils furent reçus avec stupeur. La famille dormait; Ernestine se leva pour répondre aux coups sonores frappés par le commissaire de police. Tous demeurèrent ahuris devant l'envahissement de leur domicile. L'attentat de la veille, l'arrestation d'Émile leur étaient inconnus.

Cependant, tandis que la jeune fille sanglotait, terrifiée, comprenant seulement qu'un nouveau malheur venait de fondre sur eux, le mari et la femme s'habillaient en hâte, l'angoisse les gagnant peu à peu avec le sentiment de ce qui se passait.

Enfin, Charrier s'approcha de Rochard en jetant un regard de haine aux deux autres agents qui bouleversaient la chambre dans l'espoir de trouver quelque object suspect.

— Alors, vous m'arrêtez?

Rochard fit un signe affirmatif.

La femme se mit entre eux, fébrile.

— Ce n'est pas possible!... mon mari n'a rien fait!

Avec l'imagination des femmes du peuple, elle voyait déjà tout un roman compliqué, absurde, très loin de la vérité. Mais Charrier la repoussa.

— Eh bien quoi ! s'écria-t-il avec une violence soudaine. Faut-il qu'on ait commis quelque crime pour que ces gueux-là vous arrêtent? — On est pauvre, on est malheureux, ça suffit, on vous tombe dessus ! — Ah! salauds, vaches!... ramassez donc vos canailles de bourgeois d'abord!...

Rochard fit signe aux deux agents qui s'approchèrent.

L'ouvrier eut un geste terrible.

— Nom de Dieu! ne me touchez pas!... ou je vous mange le nez!...

Le commissaire de police haussa les épaules.

— Vous feriez mieux de vous taire et d'être gentil, allez !

La femme Charrier devenue pâle et tremblante à la vue des menottes que les agents tiraient de leurs poches, se coula contre son mari.

— Ne résiste pas, lui glissa-t-elle faiblement, ça ne servirait à rien, mon pauvre homme, ils ont la force...

Charrier protesta plus raisonnablement.

— Je n'ai rien fait contre votre société... je n'ai rien à me reprocher... Ce que je pense, ça ne vous regarde pas... Vous ne pouvez m'arrêtez comme ça, il faut que je nourrisse ma famille... si vous me collez en prison, il faudra donc qu'elle crève?

Rochard s'impatienta :

— Allons, en voilà assez!...

Et les trois hommes se jetèrent sur Charrier, que le choc fit chanceler, s'affaisser sur les genoux. En un clin d'œil, il eut les mains solidement attachées ; on le releva d'un coup de pied. Frémissant, égaré,

fou de rage, il vomissait des injures; pendant que les femmes effarées poussaient des cris aigus.

— Vas-tu te taire ou je te taloche! cria Dumesnil à Ernestine.

— Silence, donc! hurla Rochard menaçant.

Et comme Charrier continuait ses imprécations, on le bâillonna.

Les agents déposèrent l'ouvrier au poste le plus voisin, puis, rejoints par Véron, se rendirent au domicile de Célestin Bergès; Gérald Lagoutte et Bonthoux seraient les derniers de la râfle ordonnée par le juge d'instruction.

L'orateur populaire arriva au coup de sonnette, le pantalon passé à la hâte, les yeux gonflés de sommeil, la face bouffie et écarlate.

— J'attendais votre visite, dit-il avec dignité.

Immédiatement mis au courant, la veille, de l'acte de Lavenir, il avait pesé ses responsabilités, et son parti fut vite pris : il se laisserait arrêter. Du moment qu'on avait négligé de le rechercher lors de l'attentat de Souvaire, il n'avait rien à craindre pour celui-ci, auquel il était resté tout à fait étranger. Si on l'inculpait, il serait fatalement acquitté, et quelques mois de prison préventive n'étaient pas pour lui déplaire. Ce serait une excellente occasion de réclame pour l'*Universelle* et pour lui-même, qui projetait de se présenter aux prochaines élections législatives.

Dans la petite chambre et les trois pièces réservées aux bureaux du *Réveil*, la perquisition fut vite menée et produisit un volumineux résultat. Trois ballots furent emportés, de lettres de compagnons

anarchistes, de documents relatifs aux grèves récentes, de projets de discours, de livres et brochures prohibées. Enfin, le testament politique de Souvaire et une comptabilité très soignée qui prouvait que les convictions de l'ancien cabotin lui rapportaient des sommes fort respectables.

Le commissaire exhiba le mandat dont il était porteur. Bergès crut devoir prendre une attitude indignée.

— Quoi, vous m'arrêtez parce qu'il a plu à des camarades de m'écrire des lettres violentes, parce que Lavenir se trouvait être parmi mes nombreuses connaissances ?... Ça n'a pas de nom !

Mais, non dupe de cette comédie, Rochard n'était pas d'humeur à s'y prêter.

— C'est bon, vous expliquerez cela au juge d'instruction ; en attendant, suivez moi.

Le gros homme nè sonna plus mot, et acheva de s'habiller philosophiquement. Lorsqu'il s'installa dans le fiacre, où ses papiers l'avaient précédé, il s'adressa à Véron qui était chargé de l'accompagner.

— En mai on en verra la fin ?...

— C'est tout probable, répondit l'autre avec indifférence.

Dans la grande maison triste de la rue Armand-Carrel, l'arrestation de Bonthoux et de Gérald se fit sans incidents. Tous deux, en apprenant avec stupeur l'acte de leur ami, avaient prévu qu'ils seraient inquiétés à cause de leurs relations journalières. Bien qu'ils fussent convaincus de leur acquittement, il y eut une émotion entre eux lorsqu'ils se serrèrent la main.

— Un temps fâcheux, balbutia le jeune pharmacien.

— Oui, un fâcheux temps, répliqua Bonthoux, sombre, où les gens honnêtes et paisibles peuvent être saisis chez eux comme des malfaiteurs!...

Rochard sifflotait.

— Écoutez, mon brave, quand on est tranquille soi-même, il ne faut pas donner la main aux brouillons...

Tandis que la petite troupe suivait la rue, Claire Bonthoux, debout au milieu de la chaussée, demeurait immobile, atterrée, des larmes inondant ses joues.

Écoutant silencieuse, depuis des années, discuter les problèmes sociaux par son mari et ses amis, elle envisageait peut-être plus nettement qu'eux-mêmes la lutte engagée dans le cœur des nations entre leurs divers membres.

— Ah ! murmura-t-elle. Si tout le monde n'y met pas du sien, riches ou pauvres... lorsque la bataille finira, chacun sera touché à mort...

IV

Trois mois avaient passé. Le jour du jugement était enfin arrivé.

La lumière pénétrait à flots par les hautes fenêtres de la cour d'assises, faisant reluire les riches dorures du plafond. La grande horloge de fer forgé sonna midi.

Un long murmure monta de la foule, tassée au fond de la salle, on se pencha, on se bouscula... La porte s'ouvrait, là-bas, et le peloton des accusés fut introduit, escorté de douze gendarmes.

Au banc de la presse, les stagiaires, les journalistes, les dessinateurs s'écrasaient, en nombre trois fois supérieur aux places.

Parmi les neuf accusés, les deux femmes attirèrent d'abord l'attention. On accorda un air décent à la mère de Lavenir, tout en noir, une mantille de dentelle encadrant son visage pâle et tragique. On discuta le charme maladif de Louise, si frêle, son corps amaigri enveloppé d'un manteau gris sous lequel elle tremblait. Sa figure amenuisée, exsangue.

n'était pas belle ; cependant, ses yeux ardents de fièvre retenaient : on se répétait avec commisération que le Parquet avait été chercher la jeune fille à l'Hôtel-Dieu.

Quant à Émile, les journaux avaient tant parlé de lui, ses traits avaient été reproduits si souvent qu'il inspirait un intérêt moindre. Néanmoins, de nouveaux portraits s'imposaient, et les crayons agiles tracèrent des esquisses rapides d'après le profil délicat, les grands yeux exaltés du jeune anarchiste.

Bonthoux, immobile, se tenait un peu courbé, les yeux baissés, pétrissant machinalement son feutre. Sa silhouette de brave homme fut reproduite fidèlement en un clin d'œil. Avec Charrier redressé, provocateur, le front plissé, le regard sombre et irrité, une charge du révolutionnaire classique se dessina tout de suite. La figure intelligente et gouailleuse d'Auguste s'attrapa moins aisément. Sur l'une des esquisses on eut dit une femme : sur l'autre, un singe. Les traits de Gérald Lagoutte déroutèrent tout à fait les artistes. Un front bas, un bandeau de cheveux longs, une moustache noire coupant l'ovale très allongé du visage furent vite établis ; mais, comment, en quelques traits, rendre l'étrange physionomie du poète élève en pharmacie?... sa bouche tiraillée de tics, l'expression d'au-delà qui troublait son regard fixe à l'éclat vitreux.

Lorsqu'on arriva à Bergès, ce fut une joie, les crayons coururent, arrondissant encore en caricature le gros homme, rapetissant les yeux, élargissant la trogne, allongeant les cheveux gras rejetés en arrière. D'ailleurs, l'orateur populaire posait

avec complaisance, surveillant les dessinateurs à la dérobée, offrant sa face, son profil, sa nuque, donnant plusieurs aspects de Célestin Bergès, irrité, indigné, débonnaire, sévère, familier, remuant des papiers, affairé, conférant, grave, avec son avocat, ou causant amicalement avec les gendarmes.

Le neuvième prévenu intriguait fortement, grâce au bruit que la presse avait fait autour de lui avant le procès.

Grand, mince, distingué, joli garçon, irréprochablement mis, André Elkaz se tenait un peu à l'écart, dédaigneux de ses compagnons. Ce malfaiteur, vaguement anarchiste, jeté dans le procès Lavenir par l'entêtement d'un juge d'instruction inepte, contentait l'esprit romanesque et vulgaire du public. C'était le type parfait du héros de feuilleton, de l'homme du monde détroussant en habit noir, le gardénia à la boutonnière, un masque de velours dissimulant sa charmante figure et son élégante moustache blonde.

Trente portraits avaient été faits de lui, et l'on recommençait sans se lasser à fixer ses traits qui devaient faire rêver les lectrices de procès à sensation.

Au banc des avocats, deux membres du barreau de Paris attiraient particulièrement les regards. Maltre Albin, le défenseur attitré des cabotines, des souteneurs et des filles, joli et séduisant comme son client André Elkaz, Delesprat, le jeune maître qu'ont rendu célèbre, bien que légèrement suspect, ses énergiques et déjà nombreuses plaidoiries en faveur d'anarchistes. Émile Lavenir, qui d'abord

s'était refusé à prendre un avocat, avait accepté celui-ci avec reconnaissance. Il le savait, du reste, ami de Paul Hem.

La cour avait fait son entrée. L'avocat général Péramy occupait le siège du ministère public; l'audience était présidée par Debruyère, l'ami de Ruth Etcheveeren, à la figure malicieuse, sardonique et sensuelle, à l'épaule visiblement plus haute sous la robe qui l'engonçait.

On procéda vivement à l'appel du jury, à la nomination des membres supplémentaires; puis les accusés défilèrent. Une compassion banale courut dans le public lorsque la veuve Lavenir déclina son nom, troublée, avec un regard d'angoisse à son fils.

La voix claire et ferme du jeune anarchiste fit impression.

— Émile Lavenir, vingt-deux ans!...

En retournant à sa place, il considéra l'assistance, et ses yeux se fixèrent une seconde sur Ruth Etcheveeren qui se trouvait là... assise, très calme, entre deux dessinateurs, qui profitèrent de l'arrêt de l'accusé pour prendre un nouveau crayon de sa silhouette.

Ces préliminaires accomplis, le greffier se leva et commença la lecture de l'acte d'accusation. Il était une heure. Le silence se fit complet. Chacun écoutait avec un recueillement enchanté. Le roman allait se dérouler avec ses chapitres émouvants, ses événements sanglants, ses personnages réels, dont on pouvait scruter les visages, suivre les angoisses, tâter les chairs palpitantes...

« Le 14 Mars mil huit cent quatre-vingt-treize, à onze heures quarante, une bombe éclatait sur les

marches de l'autel, en l'église de Saint-Maclou à Rouen, pendant l'office de mariage de M. Queynel, l'honorable industriel, et de mademoiselle Angèle Viault, fille du respecté commandant de corps M. le général Arthur Viault. Cette bombe, chargée de matières explosibles, de clous et de divers débris de fer, frappait à mort le jeune Jacques Carlier, âgé de dix ans, qui accomplissait en ce moment les fonctions d'enfant de chœur; elle touchait M. l'abbé Bulot, second officiant et provoquait une syncope chez M. le curé Perdonnet souffrant d'une affection cardiaque qui se termina par la mort à quelques jours de distance. L'engin atteignit légèrement huit autres personnes, notamment mademoiselle Viault, épouse de M. Queynel, madame d'Armanches, sa tante, M. le conseiller de préfecture Robaudy, etc. L'auteur de cet attentat inqualifiable fut immédiatement reconnu, poursuivi et capturé après une lutte sanglante. Deux nouvelles victimes tombèrent sous ses coups, l'agent Guyon, frappé à la poitrine d'une balle de revolver qui mit ses jours en danger; le courageux Thirion, coiffeur, qui s'élança, au péril de ses jours, pour arrêter l'assassin et reçut une grave blessure à la jambe droite, entraînant une incapacité de travail de plusieurs mois.

» Émile Lavenir, qui répondra devant vous de la vie d'un enfant et d'un prêtre, des souffrances et des angoisses de dix autres personnes est sous vos yeux. Ce n'est pas un criminel vulgaire comme Chevalier; ce n'est pas un sinistre fou comme Souvaire. Cet homme, bien que jeune, est dans la plé-

nitude de ses facultés; il a agi avec fermeté, certitude, et son acte exécrable a été exécuté avec raisonnement, préméditation, ainsi qu'avec une rare présence d'esprit. Ce jeune homme, en guerre avec la société, n'a pourtant point à se plaindre d'elle. Elle lui a délivré l'instruction — car Lavenir est loin d'être un ignorant — Elle lui donnait chaque jour une vie facile. L'accusé gagnait dix-huit cents francs comme coupeur chez l'honorable M. Weill. Le traitement de tant de nos modestes et dévoués employés de l'Etat!... Mais, loin de s'estimer heureux, Lavenir s'est laissé envahir par les détestables théories qui flottent en l'air de notre époque. Il hait la richesse, le capital, les classes élevées; il veut la ruine de nos institutions : il appelle fanatiquement le désordre, le chaos, l'anarchie. D'ailleurs, il faut bien l'avouer, quoique nous ne voulions diminuer en rien la responsabilité d'Émile Lavenir, il aurait fallu une tête plus forte que la sienne pour résister aux terribles et puissantes suggestions du milieu spécial où il vivait.

» Sur ces bancs, auprès du coupable — coupables aussi à des degrés divers — sont amenés la mère de Lavenir, ses amis, ses compagnons, ses éducateurs, ses complices. Il y manque le principal instigateur du crime, qui s'est dérobé par une fuite habile à notre juste réprobation.

» Le café que la veuve Lavenir tient avec une honorabilité commerciale que nous ne voulons pas nier, servait d'abri à une effrayante bande de conspirateurs ligués contre l'ordre et la paix publique. Chaque jour, des paroles de sang y étaient pro-

noncées; les pensées s'y enflammaient dans la discussion des crimes les plus abominables. De ce lieu partaient des provocations, des menées, l'organisation de la révolte contre les patrons, des attaques envers le capital. — L'un des prévenus — Célestin Bergès, apôtre furieux de l'anarchie, colporté sa parole coupable dans toutes les grèves, envenime les dissentiments, se jette dans les élections tumultueuses. Son journal n'est qu'un tissu d'agressions contre les lois, d'insultes, de diatribes violentes et menteuses contre les membres les plus respectables du gouvernement et de la société. — Gérald Lagoutte, rédacteur principal du *Réveil*, la feuille méprisable dirigée par Bergès, se distingue également par sa violence. Il est l'instigateur de réunions équivoques, créateur de cet asile du vacarme et de l'orgie appelé par lui comme par dérision « Maison du Travail ». Ce lieu est une espèce de théâtre grotesque, de salle de conférences où le désordre est prêché impudemment devant cinq cents ouvriers arrachés à leur travail et à leurs devoirs, par une réclame éhontée et l'appât de vins et de liqueurs obtenus à bon marché à l'aide de la fausse et insinuante coopérative lancée par Bergès et ses amis sous le nom de l'*Universelle*. Cette société, qui masque son véritable but sous un prétexte utilitaire, n'est en réalité qu'une société de révolte et de lutte contre la loi. Elle soutient les grèves et se propose d'enrégimenter les travailleurs contre les patrons. Émile Bonthoux est l'un des fondateurs de cette association perfide. Plus discret et plus prudent que ses compagnons, il n'é-

crit pas et ne discourt point en public. Son action, pour être cachée, n'en est pas moins grande, ni sa propagande moins active; chaque jour, en toute occasion, sa parole anarchique, voilée sous une apparence raisonnable, distille le poison dans l'oreille de ceux qui l'approchent.

» Voici maintenant Auguste Léon, ouvrier peintre, dont l'enfance abandonnée a été sauvée par la société contre laquelle il se retourne maintenant, oubliant qu'elle a généreusement remplacé pour lui ses parents indignes. Il bave, crache les injures contre sa véritable mère, fomente les troubles dans tous les ateliers qu'il fréquente. C'est un assidu du cabaret Lavenir, un intime ami, peut-être un complice de l'assassin de Saint-Maclou, car sa présence fut constatée aux abords de l'église le jour de l'attentat.

» Louise Berthier qui entretenait des relations avec Émile Lavenir, faisait également une fervente propagande à la foi anarchique dans son atelier. On la voit il y a deux ans à la tête d'une grève de femmes, se signalant par sa violence et sa mutinerie. Malgré ses dehors frêles et sa faible constitution, cette fille retrouve des forces pour semer le mal. Son énergie peu commune pour lancer des paroles de trouble est reconnue par tous ceux qui la fréquentaient. Elle est accusée d'avoir aidé son amant dans la fabrication de l'engin lancé le 14 mars, et convaincue d'avoir connu le projet et recélé les objets nécessaires à sa réalisation.

» A cette bande d'anarchistes militants dont le quartier général se tenait rue de la Verrerie, se

joint par un lien mystérieux André Elkaz. Celui-ci, cosmopolite, d'un milieu plus relevé, bien qu'anarchiste déclaré, a eu des rapports fréquents avec Lavenir. Il était aussi l'ami de Souvaire, le sinistre criminel, exécuté naguère à Besançon. Plusieurs fois il est vu conférant avec Lavenir qu'il connaissait de longue date. Sans nul doute, il faisait partie de l'association des dix, dont un des membres les plus actifs, Paul Hem, est en fuite actuellement. Pendant un séjour de trois mois que Lavenir fit à Londres en 1890, il se lia avec Elkaz, et l'on soupçonne les deux amis d'être les auteurs d'un vol accompagné de violences, accompli à cette époque dans la maison d'une dame Mercier, aux environs de Boulogne. Les deux jeunes gens se seraient également rencontrés récemment, au commencement de mars, à Paris, et y auraient de concert effectué un vol dans une villa habitée, au Vésinet, dans des circonstances exceptionnellement audacieuses.

» Tels sont, messieurs les jurés, les faits sur lesquels vous êtes appelés à statuer; les gens que la loi met sous le coup de votre juste réprobation. Un attentat regrettable, mais qui, s'il avait eu toute la portée qu'espéraient lui donner ses auteurs, serait devenu une catastrophe épouvantable. Des hommes dévoyés, faisant fi de toute morale, foulant aux pieds les lois les plus fondamentales et les plus élémentaires, et donnant par leurs actes, leurs paroles, l'exemple le plus fâcheux aux masses trop aisément entraînées vers l'idéal impossible et les crimes trop certains que leur proposent ces misérables. »

La voix du greffier s'éteignit dans un silence solennel. L'acte d'accusation avait été écouté par les accusés et le public avec des sentiments bien différents. Les premiers se regardaient stupéfaits, sans protestation, écrasés par le tour spécial que l'on donnait à leurs idées et à leur conduite, le mélange de vrai et de faux que contenait ce chef-d'œuvre juridique. Les seconds connaissaient la cause, les accusés, selon les articles de journaux parus depuis le début de cette affaire qui passionnait. L'opinion de l'assistance, du jury, du monde entier était faite, archi-faite; l'acte d'accusation et ensuite le jugement venaient simplement lui apposer leur visa officiel.

On procéda à l'appel des témoins; cinquante cités par le ministère public; treize par la défense. Parmi ces derniers on se montrait avec curiosité l'abbé Bulot qui, blessé légèrement par un éclat de la bombe, avait tenu à déposer en faveur de l'assassin.

Ensuite on commença l'interrogatoire des accusés de second plan, Lavenir et Elkas étant gardés pour la fin.

Bonthoux se leva d'abord. On se défiait de son aspect convenable, de sa parole calme qui pourrait influencer le jury en faveur des soi-disant conspirateurs au moment des débats sérieux. On préférait l'expédier au début.

Comme on l'avait bien prévu, un murmure sympathique s'éleva dans la salle lorsque l'ouvrier s'avança, pâle sous sa barbe noire, mais ses beaux yeux francs fixés résolument sur son juge. Il faisait

bonne contenance, bien que sa honte fût extrême de paraître à cette place où l'on traînait les voleurs.

Quelques demandes et réponses insignifiantes furent échangées entre Debruyère et lui ; puis arriva le véritable interrogatoire :

— Vous êtes anarchiste ?

— Non... socialiste collectiviste.

— C'est tout un.

— Pardon !... les anarchistes — dont je respecte d'ailleurs l'opinion — veulent l'absence de direction gouvernementale. Moi, je crois que le bonheur général ne peut s'obtenir que par la réglementation rigoureuse du collectivisme.

Le président l'interrompit.

— Vous n'êtes pas ici pour faire une conférence. Répondez simplement aux questions. — Vous faisiez partie de la bande Lavenir ?

— Je ne sais pas ce que voulez dire... Je suis l'ami de Lavenir, bien que nos idées n'aient jamais été les mêmes... Nous nous rencontrions des fois, entre camarades...

— Parfaitement, c'est ce que je disais. En outre, vous faisiez officiellement partie de l'*Universelle*, vous y attiriez tous ceux que vous connaissiez, et vous ne vous cachiez pas pour dire que cette association était un moyen de résister aux lois existantes et de préparer la révolte.

— J'étais attaché à l'*Universelle* qui est utile dès maintenant aux travailleurs et que je crois l'embyron de la société à venir.

— Enfin pour obtenir cette organisation de vos rêves, vous essayiez de ruiner celle-ci. La haine de

nos institutions, le mépris de nos lois, voilà ce que vous prêchiez autour de vous?... Et, pour appeler plus tôt ce que vous croyiez devoir devenir une ère de bonheur universel, vous prôniez à l'heure présente la lutte, la bataille ensanglantée?

— Je ne suis pas un homme d'action. Bien sûr, quand on étudie le régime actuel, on ne peut que souhaiter qu'il disparaisse, mais ce n'était pas dans ma nature de souhaiter qu'on emploie la violence ni d'y aider.

— Peut-être redoutiez-vous de tremper vos mains dans le sang; cependant vous encouragiez les autres à le faire?

Bonthoux secoua la tête.

— Non! déclara-t-il avec énergie. Je ne conseille aux autres que ce que je suis disposé à faire moi-même!

— Néanmoins, vous approuvez l'acte de Lavenir?

Bonthoux se recueillit pendant une seconde.

— Je n'ai ni à l'approuver ni à le blâmer, déclara-t-il avec gravité. Ce qu'il a fait, c'est sa conviction qui le lui a ordonné... Chacun a ses idées.

Le président eut un petit rire ironique.

— Alors, vous verriez un de vos amis assassiner un de ses semblables pour le voler, vous passeriez votre chemin tranquillement, en vous disant que cette action est d'accord sans doute avec la manière de voir de l'individu qui l'accomplit?...

Une lueur d'indignation passa dans les yeux de Bonthoux. Pourtant, il parvint à se contenir.

— Cela n'a pas le moindre rapport, dit-il avec calme.

— Pardon !... Lavenir a assassiné un malheureux enfant, causé la mort d'un vénérable prêtre, plongé plusieurs familles dans le deuil ; ceci est non seulement un attentat contre la société mais un crime envers les personnes,

Bonthoux ne répondit pas

— Parlez donc, fit Debruyère vivement.

L'ouvrier le regarda avec calme.

— Quand j'expose mes idées vous me faites taire. D'ailleurs, à quoi bon? Tout le monde sait que l'anarchiste qui tue n'est pas un assassin... Il ne vise personne, ne satisfait aucune vengeance particulière... il jette la mort au hasard, espérant par des actes de violence hâter la destruction d'une organisation qui contente un petit nombre et écrase la masse.

Le président comprit qu'il n'aurait pas le dernier mot avec cet entêté ; il reprit l'interrogatoire.

— Enfin, vous avouez avoir eu des relations constantes et intimes avec Lavenir?

— Oui.

— Vous vous rencontriez régulièrement le jeudi soir au cabaret de la rue de la Verrerie, et vous réunissiez vos amis le dimanche chez vous.

— C'est vrai.

— Vous étiez en relations avec le docteur Paul Hem?

— Je le connais.

— Quels étaient les statuts de votre association ?

— Il n'y a jamais eu association entre nous.

Le président Debruyère sourit.

— Mon Dieu, je ne dis pas qu'il y eut une con-

vention écrite entre vous, mais quels engagements aviez-vous pris les uns avec les autres et quel était le but de votre entente?

— Il n'y avait ni entente ni engagements... J'ai déjà dit que nos opinions étaient très différentes...

— Alors, pourquoi ces réunions?

— Pour causer entre camarades, discuter, tâcher de s'éclairer, de s'orienter...

Le président l'interrompit :

— Dites le mot : de s'organiser.

Bonthoux répéta, sans méfiance.

— De s'organiser, oui.

Ici, l'avocat de l'ouvrier s'interposa.

— Pardon, monsieur le président, mais mon client donne un sens très général à ce terme : s'organiser...

Le président eut un geste.

— Il suffit, dit-il sèchement. Le jury appréciera.

— Et s'adressant à Bonthoux :

— Vous reconnaissez les prévenus comme vos amis et les habitués de votre maison et du cabaret Lavenir?

L'ouvrier inclina la tête :

— Oui. — C'est-à-dire, reprit-il en se ravisant et désignant André Elkaz, je ne connais pas celui-là, je ne l'ai jamais vu parmi nous ni nulle part.

Le président sourit de nouveau avec incrédulité.

— Il a pourtant été signalé à diverses reprises chez la veuve Lavenir,

— Possible, mais je ne l'ai pas aperçu.

— Vous connaissez Souvaire?

— Pour l'avoir rencontré deux ou trois fois.

— Comment jugez-vous son acte ?

— J'ai déjà dit que je ne me croyais pas le droit d'apprécier ce que les autres font par conviction, quand bien même ça n'est pas dans mes idées.

— On a trouvé chez vous des lettres de Souvaire et d'autres anarchistes avérés.

— On me demandait souvent des renseignements sur l'*Universelle*, dont j'étais secrétaire-trésorier.

Le président échangea un rapide coup d'œil avec l'avocat général. Décidément, on ne tirerait rien d'intéressant de celui-là... Il aurait certainement son acquittement.

— Il suffit, prononça-t-il avec indifférence, vous pouvez vous rasseoir.

Charrier se dressa, le visage hâve, la barbe longue, les yeux luisants, les vêtements sordides. Le visage du président s'éclaira :

— Votre nom ? demanda-t-il rudement.

L'autre se redressa :

— Eugène-Léopold Charrier, meurt-de-faim, ouvrier volé, étranglé depuis près de cinquante ans par votre société de malheur !...

Cela s'annonçait bien !... Il y eut un murmure de satisfaction. Les journalistes jubilaient en préparant plumes et crayons.

— Vous approuvez sans aucun doute l'action de votre ami Lavenir ? questionna le président avec son plus aimable sourire.

— Ah ! foutre oui !... il y a assez longtemps que nous crevons ! C'est votre tour maintenant... Voilà que tout éclate de partout, ça n'est pas trop tôt !...



— Faites attention, observa Debruyère narquoisement. Votre avocat vous fait des signes désespérés.

Un rire gagna la salle : tous les regards se portèrent sur le banc des avocats. Maître Fourreau, un gros homme essoufflé, au visage apoplectique se leva et salua.

— Que la Cour et messieurs les jurés veuillent bien ne pas oublier que mon client est un homme exaspéré par la misère.

Charrier reprit avec plus de calme :

— Monsieur le président, je n'ai pas l'intention de manquer à aucun de vous, que je ne connais pas personnellement...

Un fou rire secoua l'assistance. L'ouvrier continua, avec un regard étonné autour de lui :

— Je veux dire seulement qu'une société ne peut marcher longtemps avec le beurre pour les uns et la croûte sèche pour les autres... Les travailleurs souffrent trop...

Le président lui coupa la parole.

— Vous êtes un assidu du cabaret Lavenir, vous noyiez vos chagrins dans la boisson...

Une rougeur monta aux joues de l'ouvrier.

— Un verre de vin ne m'a jamais fait peur; mais, quand on n'avait pas de pain à sa suffisance à la maison, j'aurais été un fier goujat de dépenser ma paie en boisson... j'entrais voir Lavenir en ami...

— Bien... Alors, si vous ne buviez pas, que fesiez-vous ? — Je vais vous le dire... En compagnie des prévenus que voici, vous vous montiez la tête réciproquement par des discours incendiaires ;

vous conveniez de conférences, de réunions faites dans le but de fomenter des grèves et de rallier la masse des ouvriers rouennais à l'*Universelle;* vous vous faisiez, en un mot, l'énergique propagateur de doctrines anarchiques, et vous prépariez moralement et matériellement l'acte criminel que Lavenir accomplit le 14 mars!...

— Je ne comprends pas trois mots, dans tout ce que vous venez de dire! déclara brusquement Charrier, avec une conviction qui mit le public en joie. Si vous voulez dire que je hâis les bourgeois et que je courrais sur eux avec bonheur, vous n'avez pas tort! Je n'ai su l'affaire du camarade Lavenir que lorsque j'ai été arrêté... il ne m'en avait pas ouvert la bouche... Il sait que j'ai une famille à soutenir et il n'aurait pas voulu me mettre d'une chose qui aurait pu mal tourner... Mais je le dis, s'il me l'avait proposé, je l'aurais accepté, je l'aurais aidé en tout ce que j'aurais pu .. Et, il n'y a pas un ouvrier qui n'en dirait autant, entendez-vous! — Quand les journaux rapportent les coups que les bons bougres ont faits, le cœur de tous les prolétaires saute de joie, je vous en réponds! — Chacun bénit ceux qui se sont dévoués à la cause du peuple et on se dit : — Ça marche, nom de Dieu, ça marche! — bientôt il faudra que les bourgeois mettent les pouces et s'humilient devant la masse des travailleurs... il faudra qu'ils nous comptent! — Ah! messieurs, vous nous avez fait souffrir pendant des centaines et des centaines d'années sans vouloir ouvrir l'œil?... Eh bien! un jour, ça se paiera d'un seul coup!...

Comme ces paroles frémissantes de haine achevaient de tomber dans la salle silencieuse, interdite, le président reprit sérieusement :

— Fort bien. Nous sommes, je crois, suffisamment édifiés sur vos sentiments... Vous reconnaissez faire partie de ceux qui se réunissaient périodiquement chez Lavenir et Bonthoux... Vos paroles exaspérées, dont vous venez de nous donner un échantillon significatif, vous les portiez dans les différents ateliers où vous fûtes employé... Vous avez toujours été parmi les meneurs lors des grèves... Vous vous êtes fait chasser de la plus importante fabrique rouennaise pour insubordination. Dernièrement, vous avez écrit une lettre de menaces à un nommé Soudras, inspecteur à l'usine Berthaut, qui a signalé à la police votre personnalité et vos actes.

Charrier se révolta.

— Ah! ce Soudras, parlons-en!... A-t-il dit aussi mes motifs?... A-t-il parlé de ma fille?...

Mais le président le fit taire d'un geste bref.

— Nous n'avons que faire de connaître vos affaires personnelles! — En voilà assez, asseyez-vous!...

Ce fut Louise qui lui succéda. Elle se soutenait avec peine. Le président lui parla avec douceur :

— Vous étiez la maîtresse de Lavenir. Vous avez tenu des discours violents dans votre atelier; vous répétiez que vos amis feraient sauter la ville s'ils le voulaient. On a trouvé chez vous une partie des explosifs dont Lavenir s'est servi pour la confection de la bombe. Il est hors de doute que vous n'eussiez connaissance de son projet.

La voix de la jeune fille s'éleva, faible et pourtant distincte.

— Oui, monsieur, je le savais.

— A quelle époque l'apprîtes-vous ?

— Émile est venu un soir à la maison. Il m'a dit qu'il avait fait une boîte et qu'il me remettait des poudres dont il aurait encore besoin, mais qu'il ne pouvait laisser chez lui. Je les ai cachées dans l'endroit où on les a trouvées.

— L'avez-vous aidé dans ses préparations?

— Non, monsieur, il ne me l'a pas demandé... Autrement, je l'aurais fait... Au reste, je suis entrée à l'hôpital le surlendemain du jour où je l'ai vu, et j'y étais encore lorsqu'on m'a arrêtée.

— On vous représente sous un jour que votre personne délicate et votre attitude décente habituelle semblent démentir. Est-il vrai que vous ayez rempli le principal rôle d'une pièce révolutionnaire au théâtre du Travail, et obtenu un triste succès en débitant les tirades monstrueuses que les auteurs mirent dans votre bouche?...

— J'ai joué plusieurs fois au théâtre du Travail.

— Vous rendiez-vous compte que la perfection même avec laquelle vous rendiez les scènes qui vous étaient confiées devenait un danger pour les âmes que vous exaltiez faussement ?

Louise fixa ses yeux intelligents sur le président sans répondre. Il n'insista pas sur ce point.

— Vous connaissiez, m'avez-vous dit, le projet de Lavenir?... Ainsi, femme et compatissante aux douleurs d'autrui comme on vous représente, sa-

chant que la vie d'une infinité de personnes innocentes était menacée, vous avez pu vous taire?... Vous ne vous êtes pas opposée au criminel dessein de votre ami?... Il ne vous est pas venu une pitié, un remords, un effroi?...

Une légère rougeur anima les joues pâles de la jeune ouvrière.

— Est-ce que les riches s'occupent des malheureux qui souffrent et qui meurent par leur faute?...

Le président se tourna vers les jurés, une expression d'affliction répandue sur son visage.

— Voilà le résultat des funestes idées que le socialisme et l'anarchie ont infiltrées en ces cervelles malléables des ignorants et des femmes!...

Puis, s'adressant de nouveau à la jeune fille :

— Parlez-nous des relations de Lavenir avec Souvaire et Elkaz?

— Il connaissait peu Souvaire; seulement pour l'avoir entendu parler dans des réunions et rencontré quelquefois au *Réveil*...

— Et Elkaz?

— Je n'ai jamais vu ce garçon-là, et jamais Émile ne m'en a parlé.

— Que savez-vous du séjour de Lavenir à Paris, peu avant l'attentat?

Louise se troubla visiblement.

— Je ne sais rien!...

Le président l'étudiait avec attention.

— Remettez-vous, mon enfant, et avouez que vous savez ou vous soupçonnez quelque chose de particulier.

Le regard de Louise se tourna malgré elle vers la

silhouette immobile de Ruth Etcheveeren, toujours assise à la même place.

— Je ne sais rien, répéta-t-elle, obstinée.

Le président parla avec vivacité :

— Je dois donc vous éclairer! Lavenir est allé rejoindre Elkaz dans un hôtel borgne de Montmartre, et tous deux se sont introduits dans la villa habitée par les époux Roibert, au Vésinet, où ils ont dérobé une somme et des valeurs importantes...

Louise sursauta.

— C'est un mensonge! jeta-t-elle avec une énergie indignée qui fit impression sur l'auditoire. Émile n'est pas un voleur !... Il est allé à Paris pour avoir des nouvelles d'une maîtresse... d'une dame qui l'avait abandonné!...

Émile se dressa sur le banc des accusés.

— Louise! cria-t-il violemment.

Cet incident jeta un désordre dans la séance. Le président contrarié fit rasseoir l'accusé. Les gendarmes s'agitaient; les avocats chuchotaient mysterieusement. Debruyère termina l'interrogatoire avec une hâte.

— Pouvez-vous prouver ce que vous venez d'avancer.

— Non, monsieur, répondit-elle faiblement.

Le président triompha.

— Eh bien! nous nous en tiendrons donc à notre première donnée! — Vous pouvez vous asseoir.

C'était le tour de Gérald Lagoutte. Tout de suite sa contenance, son long corps gauche égayèrent le public.

— Vous êtes élève en pharmacie, vous faites des

vers anarchiques; vous êtes l'un des plus féconds rédacteurs du *Réveil*, journal imbu des plus déplorables principes.

— Je suis poète... anarchique par occasion... kabbaliste, magiste par conviction.

— Comment dites-vous?

— Adepte fervent de la Kabbale... Je me suis occupé spécialement des états profonds et superficiels de l'hypnose, ainsi que des services qu'elle pourrait rendre à l'humanité.

— Je vous prie de parler plus clairement?

— Je dis que quoique me mêlant volontiers à un milieu socialiste, je ne partageais point en général les idées qui y avaient cours, mes pensées étant tournées vers un idéal réservé à l'heure actuelle aux seuls initiés rares et disséminés, mais qui bientôt, j'espère, aura son compendium dans les mains de tous...

Un sourire s'épanouit sur les lèvres du président Debruyère, qui se propagea dans la salle en un éclat de rire universel. Pourtant, les questions habituelles furent posées au poète, tendant à établir sa complicité présumée avec l'auteur de l'attentat.

Il y répondit catégoriquement, avec une modération, une fermeté qui établit une gravité dans l'assistance.

— Lavenir ne m'avait ni confié son projet ni demandé d'y participer; mais je déclare que j'admire son acte, dût la rigueur de vos lois m'accabler. C'est un courageux témoignage de révolte qui jamais ne se répétera trop souvent pour rappeler aux soutiens du régime actuel que des dé-

sespoirs et des haines vivent en leurs ombres.

— C'est bien, asseyez-vous, dit le président sèchement.

Célestin Bergès surgit à l'appel de son nom, très à l'aise, croquant des pastilles; et, tout de suite, il dirigea la séance, noyant le président ahuri sous un flot d'éloquence, et transformant l'interrogatoire en une conférence où lui seul se réservait la parole.

— Les sociétés où les hommes croupissent sont atroces et idiotes... Ces œuvres infernales sont dues à la collaboration scélérate et séculaire de voleurs et d'assassins... Ces brigands déguisés en héros de l'histoire, ploutocrates et légiférants repus, s'accordent facilement entre eux pour broyer la foule misérable des prolétaires... Pour assurer leur joug de fer, ils ont sciemment crétinisé leurs victimes; ils ont, à travers les âges, déposé leurs enseignements faux et barbares, devenus articles de foi, leurs immondices intellectuelles, devenues stratifications de notre géologie sociologique... Le capitaliste qui s'engraisse de la pourriture fécondée par des lois ineptes la proclame éternelle et admirable... C'est ainsi que journellement nous voyons vomir le poison que la charogne du satisfait contient; et, l'aveuglement est tel parmi la masse que souvent elle applaudit devant ces chancres qui rongent les malheureux sur lesquels ils s'accroupissent.

Il s'arrêta, étranglant, sa voix se refusant au débit intarissable de sa faconde. Le président essaya de reprendre l'interrogatoire.

— Vous étiez lié avec Souvaire. Lors de son ar-

restation, vous prîtes la fuite en emportant tous vos papiers à l'étranger.

Célestin Bergès eut un geste superbe.

— Je me rendis, en effet, à Londres à cette époque. Mes affaires m'y appelaient. Ma vie est vouée aux pauvres, aux faibles, aux opprimés, aux volés... Je ne connais ni nations ni divisions de peuples arbitraires. Je cours partout où le combat féroce pour la vie existe, où l'assassinat se commet le livre de la loi à la main...

Le président agita les bras désespérément et précipita ses paroles jusqu'au bredouillement :

— Les discours dont vous nous abreuvez prouvent suffisamment l'influence funeste que vous pouvez avoir sur l'ignorance de ceux qui vous écoutent. Mais, sous vos phrases vagues, se cache un but clair, direct, poursuivi avec habileté et persévérance. Partout, vous cherchez, vous amenez des adhérents à l'*Universelle*, une société constituée en rebellion des lois et de l'Etat. Vous souhaitez ériger en bandes compactes les masses encore divisées, afin de former une véritable armée populaire. Vous enrégimentez et armez les haines contre les classes dirigeantes...

Célestin leva le doigt avec un geste prophétique.

— Bientôt, il sonnera le glas des accapareurs du pouvoir, de la richesse du bonheur !... Bientôt l'aveugle et sourde force du prolétariat s'élancera à l'assaut et culbutera toutes les barrières en son expansion irrésistible !... Sa cloche lugubre sonnera l'extinction d'une race de bourreaux, l'affranchissement des nations, l'effondrement des frontières,

des lois retorses et criminelles, des gouvernements barbares et égorgeurs !...

— Gendarmes ! clama le président exaspéré, faites rasseoir l'accusé !...

Auguste remplaça le discoureur. Sans gêne, proprement vêtu, il promena son regard fin et railleur sur la cour et le jury.

— Vous avez tenu des discours incendiaires en maints endroits, notamment au cabaret qui était votre lieu de réunion.

Le peintre répondit avec une fausse bonhomie :

— Ma foi, mes paroles n'ont mis le feu à aucune boutique... pas même au derrière de ceux qui le méritent...

— Parlez convenablement. — Vous étiez intime avec Lavenir, et le jour de l'attentat, on vous vit dans l'église Saint-Maclou.

Auguste fit une grimace.

— Dame ! le général m'avait invité à la noce de sa fille, je suis trop poli pour refuser !...

Comment l'assistance et jusqu'aux gendarmes riaient bruyamment, le président fronça les sourcils et déclara que le public serait expulsé si des manifestations inconvenantes se produisaient.

— Avez-vous aidé Lavenir à fabriquer l'engin, et savez-vous où il s'est procuré les matières nécessaires ?

Le jeune homme feignit de réfléchir pendant un instant.

— Attendez donc... Oui, je me rappelle qu'un soir je suis entré chez lui et j'ai vu quelque chose dans un pot. J'ai bien pensé que c'était de la matière...

Les rires éclatèrent, remplissant la salle, et redoublèrent d'intensité lorsque le président, indigné, s'écria :

— Huissiers, faites évacuer !...

La séance tournait au grotesque. Les jurés riaient, la figure détendue, disposés à l'indulgence. Le président résuma brièvement l'interrogatoire : mieux valait abandonner ce stupide et grossier farceur.

— Vous êtes anarchiste, propagandiste effréné, d'autant mieux écouté que votre esprit vulgaire est à la portée de ceux à qui vous parlez. Vous avouez que vous saviez que le crime se préparait ; il est probable que vous avez aidé à le consommer ; vous en guettiez au moins les résultats. Aujourd'hui, votre attitude inconvenante devant le tribunal, alors qu'il s'agit de choses si graves, sera appréciée par le jury.

Il eut un grand geste vers la table des pièces à conviction, où des objets hétéroclites s'entassaient.

— Voici les vêtements tachés de sang d'un innocent de dix ans arraché aux bras de sa mère par l'aveuglement farouche de vos pareils... Voici le revolver que votre ami, votre complice, votre chef tourna contre des pères de famille. Voici des fragments de cette bombe stupide et criminelle qui eût pu coûter la vie à vingt femmes et jeunes filles, à autant d'hommes honorables et utiles à la société... Devant tout ceci, riez, gouaillez !... c'est plaisant, en vérité !...

Un murmure d'approbation parcourut les rangs

pressés du public ; le président sourit, flatté d'avoir reconquis sa salle.

Auguste le regarda fixement, sérieux à présent.

— Monsieur le président, la bombe a attrapé par accident un enfant qu'elle ne visait pas ; tandis que la société frappe tous les jours des milliers d'êtres faibles en connaissance de cause. — Vous trouvez nos plaintes vagues et injustes ?... Il serait bien facile de les préciser et de vous en prouver la vérité... Si vous voulez un exemple, il n'est pas loin de vous... Passez donc quelques heures aux ateliers de votre frère à Darnetal, dans la section des femmes et des enfants, et si cela ne vous suffit pas, consultez les registres de l'Hôtel-Dieu, et comptez combien de créatures humaines, enfants ou hommes faits, sont sacrifiés, meurent chaque année, empoisonnés par un procédé de fabrication que l'on pourrait assainir si l'on y consacrait seulement le dixième du bénéfice fourré dans la poche de ce patron, que nous appelons du nom que vous donnez aux nôtres poussés à bout : — un assassin !

Le président étouffait de colère. Sur son ordre, Auguste se rassit.

Là-bas, les jurés hochaient la tête avec mécontentement. Plusieurs étaient propriétaires de fabriques. Ils les soupesaient à leur juste valeur, ces perpétuelles récriminations des ouvriers !... Si on les écoutait, tout le bénéfice passerait à des améliorations les concernant !... Il leur fallait des canapés de velours dans les ateliers !...

C'était le tour d'Arsène Lavenir, à qui son avocat avait prodigué les recommandations de calme, de

circonspection, sinon pour elle, au moins pour ne pas aggraver la situation de son fils. Son œil, farouche habituellement, s'était éteint, sa contenance paraissait gênée. Elle passait par des sentiments profonds et nouveaux. Lorsque son fils détestait les actes de violence, repoussait la vengeance qu'elle préconisait, elle méprisait un peu sa douceur, haussait les épaules devant les illusions de paix, de fraternité du jeune homme.

Alors que l'attentat était commis par ces mains qu'elle avait cru à jamais débiles, elle révérait le courageux auteur, elle tremblait du dénouement certain du drame. C'était son fils, elle l'aimait passionnément ; les bourreaux le tenaient, le tueraient !... Ah ! qu'importaient maintenant à cette mère le peuple, les indifférents, les inconnus, quand son cœur, sa chair allaient être torturés !...

Un murmure de compassion accueillit son arrivée à la barre. Émile, les yeux fixés sur la malheureuse femme, suivait douloureusement sa marche incertaine, ses regards troublés, sa lèvre tremblante. En un instant, elle avait vieilli de vingt ans. Et à cette minute, à cause d'elle, de cette souffrance poignante de mère, il eut le regret entier, cuisant, de son acte.

Les formalités préliminaires furent vite expédiées. Le président commença d'une voix basse, atténuée par la commisération.

— Vous êtes veuve de Paul Lavenir, ouvrier ébéniste, tué à Paris, lors de l'insurrection de 1871. Vous avez gardé de cette triste époque un profond ressentiment contre la société. Vous entreteniez au-

tour de vous un foyer de révolte, grâce à vos discours virulents et à l'asile que trouvaient chez vous les mécontents et même les perturbateurs de l'ordre public. Votre maison était le centre de machinations illégales et le refuge des anarchistes les plus dangereux. De plus, vous avez commis comme mère le crime impardonnable de diriger la jeune âme qui vous était confiée dans une voix de rébellion et de haine... La nature d'Émile Lavenir était douce, encline aux concessions; sans vous, sans votre influence funeste qui l'a enveloppé dès le berceau, il eût probablement mené une vie honorable et paisible. C'est vous qui, par vos excitations directes, par l'ambiance déplorable dont vous l'entouriez, avez semé la colère, la révolte en lui... C'est vous qui avez mis la bombe criminelle dans la main de votre fils. — Avez-vous songé que vos responsabilités sont térribles?... — N'avez-vous pas quelque remords, quelque regret de votre œuvre?...

La veuve leva lentement la tête; sa voix résonna suprêmement désespérée :

— J'ai vu trop de sang couler pour l'oublier, pour pardonner... Mon mari, mes frères, nos amis... tout est tombé autour de moi... Vous nous avez frappés... nous vous frappons à notre tour...

Le président eut une impatience.

— Nous pouvons vous plaindre comme femme, mais néanmoins votre haine est injuste. La société a frappé les vôtres dans son droit strict, défendant ses lois violées...

Arsène se redressa, ses yeux recommencèrent à briller.



— Des lois, des lois !... Elles sont faites par vous et ne regardent que vous !... Vous nous rejetez, vous nous traitez comme si nous étions d'une autre race, alors, pourquoi voulez-vous que nous acceptions vos lois ?... Nous avons les nôtres, et peut-être un jour serez-vous obligés de vous y soumettre, à votre tour.

L'avocat général s'agitait. L'attitude trop bienveillante du président était inconcevable. Devant ses gestes, M. Debruyère revint à lui et reprit plus durement :

— Tout ce que vous dites ne sert qu'à vous charger ainsi que votre fils. Dites-nous ce que vous savez au sujet de l'attentat.

La veuve avait repris son visage fermé.

— Je ne sais rien.

— Soupçonnez-vous quelqu'un d'avoir aidé Lavenir ?

— Je ne soupçonne personne.

— Et vous-même, y avez-vous pris part ?

Elle demeura silencieuse pendant une seconde ; puis comme à regret.

— Non, il ne m'avait parlé de rien...

Et, jetant un regard d'angoisse au jeune homme qui la considérait avidement.

— Je n'ai rien su... rien... jusqu'à la minute où l'on est venu me dire qu'il y avait des morts, là-bas... et que mon fils tardant à rentrer... j'ai réfléchi... j'ai deviné. — Oui, j'ai deviné !... avant même que l'on m'ait appris qu'on s'était saisi de lui ?...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge ; tout son courage fondit soudain ; elle cacha sa tête de son ta-

blier noir soudain relevé comme un voile de deuil...

La salle demeura muette, frappée par cette douleur passionnée. Le président se tut pendant quelques instants. De grosses larmes tombaient des yeux d'Émile sans qu'il songeât à les essuyer.

Cependant la femme se maîtrisa ; elle rabattit son tablier, montra son visage ravagé, prononça avec difficulté, mais stoïquement :

— Vous pouvez continuer... je répondrai.

Le président feuilleta quelques papiers.

— Abritiez-vous quelque compagnon anarchiste au moment de l'attentat ?

La bouche de la veuve se crispa en un sourire amer.

— La police doit le savoir...

— Reconnaissez-vous les accusés ici présents comme habitués de votre maison ?...

Les yeux d'Arsène se tournèrent vers le banc des prévenus ; ils s'arrêtèrent sur André Elkaz.

— Sauf celui-ci que je ne connais pas, ce sont des amis.

Elkaz esquissa un sourire ironique et haussa légèrement les épaules.

— Parbleu !... je ne suis jamais allé chez cette femme...

— Cependant, observa le président, on affirme l'avoir rencontré dans votre établissement.

— Je ne peux pas reconnaître tous mes clients... Je ne puis affirmer que ce jeune homme ne soit jamais entré chez moi, mais ce que je puis jurer, c'est que je ne l'ai pas remarqué.

— Votre fils recevait-il de nombreuses lettres?



— Je ne voyais pas sa correspondance. Le facteur la déposait dans une boîte où il la prenait lui-même..

— Le matin de l'attentat, quelqu'un l'accompagnait-il?

— Emile est sorti seul, à son heure habituelle... Je pensais qu'il se rendait à son atelier.

— Vous n'avez pas remarqué qu'il emportait un objet?

— Non.

— L'engin a été fabriqué dans la chambre de votre fils, comment ne vous en êtes-vous pas aperçue?

— Je n'entrais que rarement dans la chambre d'Émile qu'il faisait lui-même.

— Qui venait chez lui à ce moment?

— Je n'en sais rien. Je me tiens toute la journée dans la salle et dans la cuisine, je couche en bas, je n'entends pas ce qui se passe en haut, et les visiteurs d'Émile passent par le corridor sans que je puisse les voir.

Le président fit un geste de la main.

— Je vous remercie; vous pouvez vous rasseoir.

Arsène sans mot dire, se rapprocha de son fils, une brusque émotion la saisit. Elle se pencha et mit un baiser ardent sur le front du jeune homme... Ce fut d'ailleurs si rapide qu'elle était déjà assise à sa place avant que l'on eût pu songer à s'interposer.

Cet incident mit un malaise dans l'assistance; un silence pénible régna, dans lequel la voix du président s'éleva, troublée.

— Faites lever André Elkaz!...

Celui-ci salua, souriant, l'air dégagé, mince et élégant dans son habillement correct d'homme du monde.

— Votre père est Roumain, votre mère créole de la Martinique...

Il s'inclina.

— Parfaitement.

— Vous avez été élevé en France par les soins d'un parent tenant un cabinet d'affaires non loin de la Bourse... Votre tuteur s'est enfui récemment, emportant une centaine de mille francs à ses clients...

Elkaz protesta :

— La réputation de mon oncle est insoupçonnable !...

— Vous voulez dire que sa malhonnêteté est certaine !... Vous avez été renvoyé de tous les collèges où l'on vous a placé. A Louis-le-Grand, vous avez volé la montre d'un de vos camarades...

— C'est une calomnie !...

— Par compassion, vous ne fûtes pas poursuivi pour ce fait malheureusement certain.

— J'ai eu des ennemis depuis mon enfance.

— Partout, vos maîtres se plaignaient de votre paresse et de vos mauvais instincts...

— J'ai eu un prix d'honneur !...

— Vous étiez craint et détesté de la plupart de vos camarades.

— Cependant, ils m'invitaient à passer les vacances chez eux...

— Par malheur pour une famille que je ne veux pas nommer, car vous avez entraîné leur fils dans une voie de désordre et de débauche en laquelle,

malgré votre jeunesse vous étiez déjà profondément enfoncé.

— On a dit faussement du mal de moi.

— A dix-sept ans, vous dérobez une somme importante dans le bureau de votre oncle ; celui-ci furieux, mais ne voulant pas poursuivre le fils de sa sœur — ou peut-être peu désireux d'introduire la justice chez lui, — se contente de vous chasser de sa maison. Dès lors, vous vivez d'expédients, et, disons-le, de vol.

— J'ai été secrétaire d'un député !...

Des rires dégringolèrent des rangs du public ; le regard majestueux du président les étouffa aussitôt.

— Vous fréquentiez des sociétés très différentes. Tantôt vos compagnons d'orgie étaient des jeunes gens riches et bien nés auxquels vous empruntiez ou gagniez au jeu leur argent ; tantôt, vous recherchiez les escrocs et les voleurs, la compagnie la plus abjecte...

— Tout ceci est fort exagéré... Bien né moi-même, ma société ordinaire était naturellement le monde ; mais mes sentiments humanitaires m'entraînaient vers les pauvres.

— Jusqu'à ce jour, vous avez eu l'adresse d'échapper, à la justice.

— Je n'ai point eu sujet d'avoir affaire à elle.

— En 1888, votre nom se trouve parmi ceux d'un groupe anarchiste fort remuant. Vous faites partie d'un journal interdit peu de temps après son apparition : la *Révolution*.

— J'y ai simplement publié des articles littéraires.

— En 1890, vous vous trouvez à Londres et vous faites connaissance avec Lavenir dans une réunion anarchiste.

— Dans une conférence sociale, tout bonnement.

— Vous revenez en France avec votre nouvel ami, vous vous logez à Boulogne sous des noms d'emprunt, et dans la nuit du 27 septembre vous commettez un vol important chez une dame Mercier, à Amberville.

— C'est faux! je ne suis jamais allé à Boulogne autrement qu'en passant pour me rendre en Angleterre.

— Des témoins vous reconnaissent positivement.

— Ils se trompent!

— Vous commettez divers vols l'année suivante, sans que l'on puisse relever de charges suffisantes contre vous pour provoquer votre arrestation. Vous continuez votre existence d'escroqueries... Vous jouez, vous trichez; vous êtes notamment chassé pour ce fait d'un cercle honorable dont vous aviez réussi à faire partie.

Elkaz se redressa.

— C'est une erreur!... j'ai quitté ce cercle de mon plein gré, parce que mes opinions politiques s'y trouvaient froissées.

— Entre temps, vous assistez à des réunions tapageuses, vous collaborez à des journaux révolutionnaires, vous êtes l'intermédiaire de compagnons anarchistes, vous êtes en relations avec Souvaire, Chevalier, Paul Hem... Du reste, il est à présumer

que vos amis n'eurent pas à se louer de votre zèle, car plusieurs utiles dénonciations restées anonymes semblent provenir de votre fait...

— Je proteste de toutes mes forces contre ces odieuses accusations!

— Des papiers trouvés chez vous en font foi.

— Tout ceci est du roman.

— Au mois de mars de cette année, vous habitiez un hôtel garni, rue Durantin, à Paris, où Lavenir venait vous retrouver.

— La rencontre était accidentelle.

— Le 2 mars, vous vous introduisiez déguisés et masqués dans une villa au Vésinet pendant le sommeil de ses habitants. Vous vous saisissiez d'une somme et de valeurs représentant plus de 60,000 francs. En vous retirant, vous rencontriez le domestique Pierre Lestard et vous le blessiez assez gravement d'un coup de poignard. Mais, pendant ce geste, votre masque s'était dérangé et votre victime vous avait vu.

Elkaz haussa les épaules.

— Tout ceci est absurde !...

— Le 14 mars, vous étiez dans l'église Saint-Maclou.

— Je n'étais pas à Rouen.

— Où vous trouviez-vous ?

— J'ai des raisons pour garder le silence.

Un murmure désapprobateur courut. Le président sourit.

— On vous arrêtait le 20, au Havre, au moment où vous vous embarquiez pour Hambourg, fuyant la justice, votre crime accompli.

Elkaz protesta avec énergie.

— Je vous jure qu'on se trompe!... Je ne suis pour rien dans l'attentat de Saint-Maclou que j'ignorais lorsqu'on m'a arrêté... J'ai eu des intérêts à Rouen, mais absolument en dehors de l'affaire qui vous occupe... Il faut être fou pour m'avoir impliqué dans ce procès!...

Le président s'obstina :

— Avez-vous aidé en quoi que ce soit Lavenir à fabriquer l'engin?

— Non.

— Etiez-vous avec lui au moment de l'attentat?

— Non!...

— Connaissiez-vous le projet de votre ami?

— Non. — D'ailleurs, Émile Lavenir n'était pas mon ami... Une simple connaissance, voilà tout... Je l'avais rencontré à Londres dans un milieu où l'on se lie vite... A Rouen, je n'eus d'autres rapports avec lui qu'une visite que je lui fis pour lui demander de me présenter au *Réveil* où je désirais collaborer... L'affaire ne se fit du reste pas.

— Et à Paris, dans l'hôtel de la rue Durantin?

— Nous nous rencontrâmes dans l'escalier et nous causâmes pendant quelques instants de choses indifférentes.

— Ce fut tout?

— Oui.

Le président fit un geste d'incrédulité.

— Fort bien!... C'est tout ce que j'ai à vous demander.

Il était six heures. Le jour baissait rapidement dans la salle; une chaleur malsaine suffoquait. La

séance fut levée. On se hâta de sortir, la tête lourde, les jambes rompues, avec, cependant, l'impatience d'être au lendemain, car le véritable procès commencerait avec l'interrogatoire d'Émile Lavenir.

V

Midi avait sonné depuis un quart d'heure; le public s'impatientait dans la vaste salle de la cour d'assises. On se passait les journaux frais imprimés et la lecture des diatribes enflammées élucubrées par les chroniqueurs faisait monter une animosité, un effroi croissant dans les cerveaux.

Quand on interrogeait les accusés, quand on les avait sous les yeux, le décousu de leurs doctrines, le manque d'unité de leur effort s'imposait: autrement ils prenaient une grandeur sinistre; leur silhouette s'affermissait; la conspiration contre l'ordre, la bourgeoisie, le capital, se dessinait nette, menaçante.

Lorsque, ce jour-là, Lavenir apparut entre les gendarmes, l'air las, le visage pâle, amaigri, les yeux enfoncés dans les orbites, une immense huée inopinée éclata soudain; le mot d'assassin jaillit spontanément, jeté par vingt voix exaspérées.

Le jeune homme releva la tête; une rougeur se répandit sur ses joues; il toisa la foule avec mépris.

Puis, son regard s'arrêta longuement sur Ruth, qui, à la même place que la veille, immobile, considérait le tumulte. Cette présence lui était à la fois une blessure et une joie profondes. Elle lui rappelait ses déceptions aiguës, l'inanité de son rêve d'amour; et pourtant, le fait qu'il emplirait jusqu'à la dernière heure la pensée de cette femme glissait en lui un sentiment de douceur ineffable. Il se rattachait à ces instants ultimes où il l'apercevrait encore avant de sombrer dans l'obscur néant final. Si la cruauté glacée de cette créature se fût atténuée, que le courage lui eût manqué pour assister à ces débats oiseux, s'acheminant rapidement vers le sang, les forces du jeune homme se fussent aussitôt évanouies; rien ne l'aurait plus retenu à la terre.

La cour était entrée ; on expédia les formalités. Le président Debruyère et Lavenir se trouvèrent face à face.

— Vous avez été élevé dans la haine de la société.

— J'ai ouvert les yeux aux misères qui m'entouraient.

— Cependant, vous ne vous ressentiez point de la pauvreté ; votre vie était assurée, facile, presque fortunée.

— Si j'avais souffert personnellement, j'aurais été absorbé par mon propre malheur, et j'eusse été moins frappé par celui qui accable les autres...

— Le raisonnement est subtil! Alors, en partant de votre principe, les riches seraient les plus aptes à compatir aux malheurs du peuple?...

Un éclair brilla dans les yeux d'Emile à cette

remarque ironique du président. Il répondit brièvement :

— L'expérience nous prouve que telle n'est pas la vérité.

— Vous étiez en relations avec des anarchistes français et étrangers ; votre attentat fut longuement médité entre vous... Ce n'est pas seulement votre bras qui a lancé la bombe...

— Si vous voulez dire que quelqu'un m'a conseillé ou aidé, vous vous trompez. Je déclare formellement que j'ai conçu et exécuté mon projet seul, sans même en donner connaissance à mes amis.

Un sourire d'incrédulité passa sur les lèvres du président.

— Comment expliquez-vous le départ de votre mystérieux ami Paul Hem ?

— Le docteur n'avait rien de mystérieux, sa porte a toujours été ouverte pour les pauvres. Il a quitté Rouen et probablement la France, écœuré par le spectacle de misère et de chaos qu'offre la nation actuellement.

— Vous formiez avec divers individus une association liguée contre la paix et l'ordre établi.

— Je nie absolument toute association entre mes amis que l'on a bien injustement amenés ici, aussi bien qu'entre ceux qui vous ont échappé. Ce sont pour moi simplement des camarades ; nous avons souvent discuté ensemble des questions plus importantes pour nous que notre vie même, mais il n'y a jamais eu d'entente ni d'action commune entre nous... Nous désirions tous avec ardeur obtenir pour nos frères le bonheur et la liberté, mais

chacun préconisait des voies différentes pour atteindre ce but... Quant à moi, je le répète, je n'ai pris avis de personne, et personne autour de moi n'a su mon projet avant qu'il fût exécuté.

— Cependant, les matières qui ont servi à la confection de la bombe vous ont été procurées par Paul Hem ?

Emile resta silencieux pendant un instant.

— Non, dit-il enfin, ce n'est pas par sa voie que je les ai eues.

— De quelle façon, alors?

— C'est mon secret.

— Votre maîtresse cachait chez elle des produits explosifs que vous lui aviez confiés, et elle a avoué connaître votre dessein.

— Cela n'est pas exact. Louise savait que j'avais fait un engin. Elle ignorait où et quand il serait employé; elle ne savait même pas s'il était destiné à mon usage ou à celui de quelque autre.

— Elle avait donc lieu de soupçonner quelqu'un dans votre entourage.

— Je suis certain qu'elle ne soupçonnait personne. D'ailleurs, elle ne connaissait ni mes amis, ni mes relations.

— Elle a pu apprendre que vous possédiez un engin aussi terrible sans vous presser de questions le concernant?...

Emile fit un geste d'indifférence.

— Sans doute... dans notre milieu, un secret pareil n'a pas l'importance que vous lui attachez.

Un murmure indigné monta de la salle. Le président hocha la tête.

— C'est qu'en effet, c'est nous que l'attentat menace !...

Et, reprenant l'interrogatoire :

— Vous avez été vu dans l'église avec une femme. Etait-ce votre maîtresse ?...

— J'étais seul.

— Auguste Léon a été aperçu dans l'église... Devant le juge d'instruction il avoua y avoir pénétré.

— C'est possible ; après l'explosion, je suppose qu'une foule de curieux a dû entrer ; mais je certifie qu'il ne m'accompagnait pas.

— Qui vous a aidé dans la confection de la bombe ?... la fabrication en est dangereuse et vous n'êtes pas chimiste.

— Je l'ai faite à l'aide d'une recette.

— En effet, scanda Debruyère, une recette écrite de la main de Paul Hem...

Un murmure d'attention passa dans la foule et amena un sourire de triomphe aux lèvres du président.

Emile répondit lentement.

— C'est moi-même qui ai copié cette recette... J'en avais pris la formule dans un livre de préparations chimiques.

— Où est-ce volume?

— Je m'en suis débarrassé.

— Quel en est le titre?

Emile nomma sans hésiter un volume connu.

— Où vous l'étiez-vous procuré ?... Il est prohibé en France.

— Je ne répondrai pas à cela.

— Était-ce Célestin Bergès ou votre professeur

en anarchie Souvaire qui vous l'avait donné?

— Célestin Bergès est d'opinion modérée et contraire à toutes les démonstrations de violence directe. Nous étions amis justement parce que nous supposions l'entente possible avec les riches en employant la douceur.

— Jolis moyens de douceur que les vôtres, en effet ! s'exclama le président.

— Je parle des idées que j'avais avant de me convaincre que je me trompais.

— Qui a amené cette modification dans vos idées?

Émile baissa la tête pour ne pas céder à la tentation de diriger ses regards vers Ruth.

— Que vous importe !...

— Sans doute, les discours violents de vos amis ont causé votre révolte soudaine?

Émile eut un geste de mauvaise humeur.

— A quoi servent toutes ces paroles ?... N'en savez-vous pas assez ?... je vous ai tout dit ! — j'ai fabriqué seul ma bombe ; je l'ai apportée sous ma veste, cachée entre les fleurs, à gauche du chœur, je me suis assis et j'ai attendu !... Personne ne m'a parlé ni regardé... je me suis levé, j'ai saisi mon engin et je l'ai lancé... Malheureusement, un obstacle auquel je n'avais pas prêté attention l'a fait dévier, et elle a atteint un enfant au lieu de déchirer dix malfaiteurs... Maintenant, j'ai eu la maladresse de me laisser prendre, je suis dans vos mains, tuez-moi... puisque vos lois qui défendent le meurtre vous permettent de m'assassiner. — Que m'importe ?... je ne tiens pas à la vie... et soyez sûrs que ma mort ne détruira point le germe de la ré-

volte... dix, cent inconnus me vengeront, et un jour viendra où les égorgeurs écœurés de sang se refuseront à accomplir leur odieuse besogne?

Un court silence suivit la sortie véhémente de l'accusé.

— Ainsi, reprit le président, vous vouliez blesser et tuer le plus possible...

— Oui.

Un cri d'indignation s'échappa de toutes les poitrines; puis la rumeur tomba. Alors, un juré se pencha, une expression soucieuse sur son visage gras, blême, imberbe, à la peau bouillie de vieux rond-de-cuir.

— Puis-je poser une question au prévenu?

— Faites.

Tous les yeux étaient tourné vers le gros homme. Il prit un temps et scanda :

— Et l'édifice? Votre intention était-elle de le détruire?

A cette question importante en droit mais d'apparence saugrenue, Émile ne put s'empêcher de sourire.

— L'édifice?... Ce que je m'en moque!

Un rire général retentissait. Le président jeta un regard plein de morgue autour de la salle et le calme se fit.

Il reprit posément, avec un sarcasme :

— Vous vouliez tuer, et cependant vous craigniez pour votre propre existence... Votre crime accompli vous avez fui, vous avez lutté désespérément pour vous soustraire à la colère des honnêtes gens.

— Je voulais vivre pour exécuter un second



projet... Après, je me serais laissé prendre.

— C'est ce qu'il aurait fallu voir !... Vous et vos pareils avez peur de la mort !

Émile sourit avec mépris, sans répondre.

— Vous n'aviez que vingt-deux ans, votre vie aurait pu être longue, utile à vos concitoyens. Mais vous vous êtes toujours soustrait à vos devoirs sociaux pour en embrasser de faux et de criminels.

— Affaire d'appréciation.

— Vous vous êtes dérobé au service militaire ; vous êtes de ceux qui nient la patrie, qui déchirent le drapeau...

— J'ai le métier de soldat en exécration, c'est vrai. J'ai profité de ma qualité de fils de veuve qui m'exemptait...

Debruyère hocha la tête.

— Oui, vous vous déclariez soutien de veuve, alors que votre mère ajoutait à votre aisance...

Émile le regarda fixement :

— Je ne sache pas que ma mère ait les revenus de madame veuve Girardet, sœur de M. le président Debruyère. Cependant le fils de celle-ci a été exempté la même année que moi, également comme soutien de famille.

Un éclat de rire irrésistible saisit jusqu'au greffier. Décidément, le président n'avait pas de chance avec sa famille !...

Il se redressa, venimeux.

— Autre chose, Lavenir ! — Voudriez-vous éclaircir un point intéressant... Qu'avez-vous fait du 1er juillet au 30 septembre 1890 ?

Le visage d'Émile se couvrit d'une pourpre foncée.

— Je suis allé à Londres, envoyé par mon patron, M. Weill, afin de me perfectionner dans la coupe de certains vêtements.

— Vous rougissez, Lavenir, observa le magistrat perfidement, et je vais vous dire pourquoi... Ce que vous alléguez était bien le but apparent de votre voyage, mais vous n'avez pas toujours été à Londres.

Émile l'interrompit avec feu.

— Je sais ce dont on m'accuse!... Je proteste!... C'est faux, archi-faux... Je ne suis pas un voleur!...

— Prenez garde, Lavenir!... Vous avez avoué votre crime, vos sentiments dévoyés; nous vous forcerons à reconnaître que vos mains blanches — que je vois rouges, moi, du sang de vos victimes — se sont tendues pour recevoir le produit du vol.

Le jeune homme était redevenu pâle.

— Je n'ai pas volé! répétait-il les dents serrées, en proie à une affreuse angoisse. J'ai tué, mais je vous jure que je n'ai pas assassiné!...

— A Londres, où vous paraissiez suivre les instructions de votre patron, vous étiez un assidu de réunions anarchistes... Vous vous êtes rencontré avec Souvaire, Grenier, Lacaze, Malcotti.

— En effet.

— Trois de vos anciens amis ont péri sur l'échafaud, cela aurait dû vous faire réfléchir.

Un murmure réprobateur s'éleva dans la salle contre cette observation cruelle du président. Émile ne broncha pas. L'autre reprit avec vivacité, désireux de faire oublier sa phrase malheureuse :

— Un soir, vous avez pris la parole dans une de

ces assemblées... Nous possédons la lettre d'un compagnon mentionnant votre éloquence toute virile malgré votre jeune âge... Or, l'on sait ce qui est taxé d'éloquence en ces milieux, l'apologie plus ou moins virulente du désordre et du crime !...

— Vous vous trompez... Je n'ai parlé que sur des questions ouvrières.

— Vous vîtes aussi à Londres André Elkaz ?

A cette question, Émile eut un moment de gêne. L'attention du public redoubla.

— Oui, répondit-il, résolu à ne rien cacher.

— Vous vous êtes intimement lié avec lui.

— Non, à peine si je l'ai vu trois fois. Il passait pour riche et nous ne fréquentions pas les mêmes endroits.

— Le 25 septembre, nous vous retrouverons à Boulogne, en compagnie d'Elkaz.

— C'est faux ! protesta Émile avec énergie.

— C'est ce que les témoins prouveront. Le 27, vous commettiez un vol important à Londres et vous partagiez avec Elkaz le produit de votre vol.

— C'est un abominable roman!... Je n'ai quitté Londres que le 29 ou le 30, je ne sais pas au juste, pour rentrer à Rouen en passant par le Havre... Jamais je ne suis allé à Boulogne, que je ne connais pas...

— Pouvez-vous prouver votre présence à Londres du 25 au 29?

Émile fit un geste désespéré.

— Est-ce possible, après trois ans !...

Le président continua tranquillement :

— De retour à Rouen, vous repreniez votre vie

ordinaire; pourtant, vous ne perdiez pas de vue Elkaz. Il vint vous voir à plusieurs reprises.

— Je l'ai rencontré sur le quai, l'année dernière; il a dû se nommer, car je ne le reconnaissais pas; nous avons causé pendant dix minutes, puis nous nous sommes séparés, et je ne l'ai plus revu qu'ici.

— Il s'est rendu chez vous, cependant.

— C'est une erreur.

— Vous étiez en correspondance avec lui.

— Nous ne nous sommes jamais écrit. Je vous répète que nous nous connaissions à peine.

— Alors, pourquoi avez-vous été le retouver cette année à Paris?

Une rougeur d'impatience revint aux joues d'Émile.

— Je suis allé à Paris pour affaires personnelles... C'est par hasard que nous nous sommes trouvés dans le même hôtel... Nous avons causé dans un corridor...

Il y eut un court silence; le président souriait; les jurés se regardaient en hochant la tête. L'avocat de Lavenir essaya de prévenir le mauvais effet de la réponse sincère de son client :

— MM. les jurés remarqueront que Lavenir connaît fort peu Paris. Il descendit à un hôtel qui lui avait été recommandé par des amis... maison uniquement fréquentée par des anarchistes... Il n'y a rien d'étonnant qu'Elkaz, anarchiste lui-même, s'y trouvât de préférence également.

Le président n'ajouta rien et reprit l'interrogatoire.

— Le 2 mars, reconnaissez-vous avoir été au Vésinet, en compagnie d'Elkaz.

— Je le nie.

— Là encore, nous avons des témoins.

Émile eut une révolte.

— Voyons, pourquoi mentirais-je?... Que me ferait une charge de plus ou de moins!... De toutes les façons, je suis bien certain de ma condamnation!...

Le président sourit avec finesse.

— Vous oubliez votre vanité... La vanité qui est votre puissant mobile, à vous autres anarchistes!... Vous voulez votre place dans le martyrologe que vos pareils ont dressé à vos devanciers... Vous le précisiez tout à l'heure. Vous mettez votre orgueil à avoir tué... Vous repoussez la dégradante accusation d'avoir volé et assassiné... Comme si une bombe jetée sur des gens sans défense n'était pas le crime le plus lâche qui pût exister!...

Émile frémit de colère.

— M. le président, je ne sais pas ce que diront des témoins imbéciles, circonvenus ou soudoyés, mais je proteste de toutes mes forces! je n'ai jamais été à Boulogne, ni au Vésinet, je n'ai jamais vu Elkaz en d'autres circonstances que celles que je vous ai racontées, je n'ai jamais eu en ma possession d'autre argent que celui produit par mon travail!...

Chacun était visiblement fatigué de ce débat où l'accusé s'opiniâtrait. Les jurés dissimulaient des bâillements ou s'y abandonnaient carrément. Le président accorda un repos.

Pendant le temps de la suspension de séance, Émile demeura assis, la tête dans ses mains, découragé, suprêmement las de cette lutte acharnée qu'il lui fallait soutenir, non pour défendre sa vie, dont le sacrifice était fait, mais contre le travestissement de ses idées, l'avilissement de sa personnalité. C'était une bataille énervante que rien ne lui faisait prévoir pendant les heures solitaires de son emprisonnement, où il s'était représenté le jour du jugement presque avec joie ainsi qu'une occasion de jeter sa pensée aux échos du monde.

Lorsque l'audience recommença, on amena le reste des accusés, et l'on procéda à l'audition des témoins. Ce fut un défilé interminable, un ressassage exaspérant des mêmes faits éternellement redris, ânonnés et dénaturés.

D'abord, s'avancèrent l'oncle et la tante de l'enfant de chœur tué, sa mère malade n'ayant pu se rendre à la citation. L'homme montrait une face abêtie de donneur d'eau bénite ; la femme, maigre et noire, avait des cheveux pieusement lissés, un ensemble louche, mielleux et faux. Leurs plaintes pleurnichées, leurs réclamations de mendiants obtinrent un médiocre succès. L'accusation regretta de les avoir appelés : on les expédia vite. Ensuite vinrent l'agent Guyon et le coiffeur Thirion, tout rayonnants : le premier de la croix que lui avait procurée sa blessure, le second du renom que sa conduite héroïque, lors de l'arrestation de Lavenir, lui valait dans le quartier.

Ils occupèrent longtemps la barre des détails puérils de la poursuite et de la capture, recommen-



çant sans pitié un récit que chacun avait lu cent fois. L'avocat général feuilletant des dossiers ; les jurés somnolaient; le président écoutait avec complaisance, interjetant parfois des banalités. Les jeunes avocats causaient entre eux. On regardait beaucoup Ruth Etcheveeren, et des histoires vagues commençaient à courir à propos de son caprice pour le jeune anarchiste, ce qui passionnait.

Le chimiste Gérard, le lorgnon sur le nez, sa grosse moustache mangeant sa bouche, expliqua minutieusement la nature, la forme et les effets de l'engin. Il réveilla un peu l'attention par des détails techniques.

— Alors, demanda le président, suivant vous, si la bombe n'avait pas été providentiellement détournée, elle eût pu tuer plus de vingt personnes ?

— Assurément.

Un frisson d'horreur courut. Il semblait que l'on comptait les cadavres !...

Le président se rengorgea, flatté de l'effet facile qu'il avait obtenu ; ensuite, il coupa la déposition du témoin qui s'appesantissait trop sur l'adresse et le courage dont Lavenir avait fait preuve en effectuant une préparation aussi dangereuse que délicate.

Après l'audition du directeur du laboratoire, ce fut le chaos des témoins de l'attentat, certifiant la présence d'Elkaz dans l'église, la démentant, se lançant en des discussions saugrenues. L'assistance dormait, on causait, l'affaire sombrait sous de profondes ondes de banalité et d'ennui.

Cependant, l'intérêt renaquit lorsque fut appelée

la gérante du petit hôtel de Boulogne, où Lavenir était censé avoir logé en compagnie d'Elkaz, trois ans auparavant.

Mise en présence d'André Elkaz, elle le reconnut sans hésitation, et donna des détails précis sur son séjour à l'hôtel; mais, lorsqu'il s'agit d'Émile, elle se troubla.

— Reconnaissez-vous l'accusé?

— Mon Dieu, l'autre avait certainement un compagnon...

— Était-ce Lavenir?

— Je le crois...

Émile, qui écoutait, les joues en feu, les yeux étincelants, s'emporta.

— Comment, vous croyez ?... Me reconnaissez-vous, oui ou non?

La femme perdit contenance.

— Je trouve une ressemblance dans la taille, la tournure... Mais, il me semble que ce n'est pas les yeux de l'autre... et puis, il était plus brun...

— Peut-être l'accusé s'était-il teint les cheveux, insinua l'avocat général.

Émile lui jeta un regard indigné. Le garde-champêtre d'Amberville, la localité auprès de Boulogne où le vol avait eu lieu trois ans auparavant, déposa à son tour. La veille de l'attentat, il avait rencontré deux hommes dans un chemin de traverse, à peu de distance du village qui, n'étant pas du pays, l'avaient intrigué. Quand il avait été appelé sur le lieu du drame, il en avait immédiatement désigné les auteurs, déclarant qu'il en gardait si bien le souvenir qu'il « en pourrait faire la photographie. »

Aujourd'hui, le garde reconnaissait Elkaz sans hésiter. Devant Lavenir, il secoua la tête.

— Ce n'est pas mon autre homme... Celui que j'ai vu était petit, plutôt gros, avec des cheveux bruns.

On n'insista pas autrement et l'on fit approcher la bonne qui, ayant entendu du bruit au rez-de-chaussée, s'était levée, était accourue, et avait été frappée, bâillonnée et blessée à la poitrine d'un coup de couteau.

C'était une femme de trente-cinq ans environ, d'apparence très impressionnable. Devant Elkaz et Lavenir, elle se prit à trembler nerveusement et déclara la voix entrecoupée par la terreur, que c'étaient bien ces deux hommes qui l'avaient attaquée. Ensuite, elle avoua qu'elle ne les avait aperçus que dans une obscurité presque complète ; qu'ils étaient masqués et portaient de longues barbes de crin noir.

— Avez-vous entendu leurs voix ?

— Non, monsieur le président, c'est moi qui ai crié... c'est-à-dire que j'ai voulu, mais je n'ai pas pu, à cause de la peur, et aussi parce que cet homme me tenait à la gorge.

Elle montrait Elkaz.

— Pourquoi désignez-vous celui-ci plutôt que l'autre ?

— Oh ! fit-elle avec assurance, parce que je reconnais ses mains.

Elkaz haussa les épaules.

— Des mains que vous n'avez pas vues, puisque vous dites qu'il faisait nuit !...

La femme s'obstina.

— Si, si!... il y avait une bougie allumée, et j'ai vu vos mains... des mains de femme, blanches, étroites et très longues...

Tous les regards se dirigèrent avec curiosité sur les mains du prévenu. Il eut un geste instinctif pour les cacher; puis, se ravisant, les étendit, au contraire, avec une bravade.

— Il n'est pas difficile de les décrire, du moment que vous les avez sous les yeux, remarqua-t-il ironiquement.

L'agent Dumesnil fit sa déposition. Depuis longtemps, il fréquentait le cabaret Lavenir sous un faux nom. Il se tenait en ce lieu des réunions clandestines, et les propos les plus violents y étaient journellement prononcés. Les anarchistes de passage dans la ville y logeaient et s'y réunissaient. Le docteur Paul Hem s'y montrait quelquefois ; les autres accusés étaient des visiteurs assidus. Quant à Elkaz, il certifiait l'avoir vu une fois rue de la Verrerie.

— A l'instruction, vous avez dit plusieurs fois...

— Je ne pense pas avoir dit cela, mon président, ou alors j'ai fait erreur.

— Dites-nous, quand et comment vous vîtes André Elkaz.

— C'était au mois d'août de l'an dernier... J'étais à faire une partie au café Lavenir, histoire d'avoir des nouvelles de trois compagnons qu'on avait signalés être en route pour Rouen... Elkaz, que je remets très bien, est entré et a demandé à la patronne : « Les camarades sont-ils là? » — Elle a

répondu non, et, après avoir hésité, il est parti. Je suis sorti sous un prétexte, et je l'ai suivi, car le particulier me semblait intéressant; mais il filait raide, et je l'ai perdu. Je ne me suis pas entêté, aussi bien que rien ne me le désignait spécialement pour une filature en règle.

Elkaz protesta :

— Comment pouvez-vous affirmer reconnaître au bout de six mois un homme entrevu pendant cinq minutes...

L'agent piqué se lança dans des explications brumeuses; mais le président le renvoya, mécontent de l'effet de cette déposition.

Avec Pierre Lestard, le domestique de la villa pillée au Vésinet, le débat recommença acharné. Lui aussi avait vu les voleurs masqués; il désignait Elkaz.

— Je suis sûr que l'un d'eux était cet homme!... J'avais apporté une lampe, il faisait clair dans la pièce... Lorsque ce misérable s'est précipité sur moi, son masque et sa barbe sont tombés, j'ai parfaitement distingué son visage... C'est lui, je jure que c'est lui!...

— C'est infâme!... cet homme ment! balbutia Elkaz très pâle...

— Laissez donc! s'écria le domestique avec énergie, quand on a eu quelqu'un penché sur soi, un couteau levé, qu'on a senti le fer entrer dans votre peau, on se souvient de la tête de l'individu!... Ce n'est pas qu'une nuit que j'ai rêvé de vous!... C'est bien vous, sale gredin!...

— Pas d'injures, dit posément le président. Parlez-nous de l'autre accusé.

L'homme parut incertain.

— Dame! Ce n'est plus la même chose... L'autre malfaiteur ne s'est pas approché de moi et il avait gardé son masque et sa barbe... Pourtant, peut-être bien que je le reconnaîtrais.

Émile s'approcha, très calme :

Le domestique l'examina, dans le silence anxieux de l'assistance.

— Je ne peux pas dire, tel qu'il est là, finit-il par avouer.

Sur un signe du président, un huissier apporta un masque et une fausse barbe que l'on ordonna à Émile de mettre.

— Monsieur le président, s'écria le jeune homme avec angoisse, ainsi déguisé, tout le monde a la même apparence!...

Mais, comme le magistrat répétait l'ordre impérieusement, il obéit, ses mains tremblant de fièvre.

Pierre le considéra longuement.

— Non, décidément, déclara-t-il, ce n'est pas lui... l'autre était plus petit et plus gros.

Un soupir de soulagement fut poussé par toute la salle; quelques-uns battirent des mains. Émile se rassit, essuyant avec son mouchoir la sueur qui baignait ses tempes. Il se sentait sali, amoindri par ces débats ridicules.

Alors, vint une procession insipide de voisins, de contremaîtres faisant foi de la propagande anarchique à laquelle se livraient tous les accusés. Un boulanger rapporta que Charrier l'avait menacé de brûler sa maison si on lui refusait un plus long crédit. Des cancans, des racontars absurdes se fai-

saient jour, la plupart du temps hors de la question présente. La journée s'avançait ; la chaleur et la puanteur de la salle bondée et sans air devenaient intolérables. On se décida trop tard à ouvrir les fenêtres. Enfin, les témoins à décharge commencèrent à défiler. L'abbé Bulot qui parut le premier manqua son effet d'attendrissement en prononçant une homélie dépassant la patience de ses auditeurs, et où il se comparait à Jésus-Christ pardonnant à ses tourmenteurs. On l'écouta jusqu'au bout par déférence, mais il se retira dans le silence complet, mortifiant du public.

M. Weill, le patron de Lavenir, fit une déposition brève et solide. Lavenir était son meilleur employé, d'une instruction supérieure, d'un caractère doux, de sentiments élevés. Il avait fallu que quelqu'un prît un funeste empire sur lui pour l'amener à un acte que tout démentait chez lui.

— Voulez-vous parler de Paul Hem? demanda le président.

— Influence de femme, repartit brièvement le négociant.

Debruyère parut très contrarié de cette réponse à laquelle il ne s'attendait pas. Un mouvement d'avide attention se fit autour de Ruth Etcheveeren.

— Expliquez-vous, dit le président du bout des lèvres.

— Ceci ne regarde personne, dit M. Weill posément. Je prouverais qu'il a droit à des circonstances atténuantes que l'opinion publique ne pourrait les lui accorder... Donc, il est inutile de fouiller indiscrètement dans sa vie privée.

Un désappointement passa dans les rangs du public. Émile jeta un regard profondément reconnaissant à son patron.

Lorsqu'il fut question des vols présumés du jeune homme, Weill protesta avec indignation.

— Lavenir est un anarchiste, mais un voleur, c'est impossible! — C'est moi qui l'ai envoyé à Londres en 1890, je payais son voyage et je l'entretenais largement, il n'avait pas besoin de voler!... C'est un garçon honnête, qui n'a aucun vice, aucun goût de dépense, et qui, je le répète hautement, est incapable d'aucune indélicatesse!...

Un grand bruit s'éleva dans la salle.

— Voyez, remarqua le président, on proteste devant l'apologie d'un pareil coupable.

Mais Weill s'entêta :

— Je sais ce que je dis!... Lavenir a pu commettre un attentat, un crime que je réprouve autant que vous, mais qui, pour les anarchistes n'est qu'un titre de gloire... C'est un esprit faussé, dévoyé si vous voulez, mais ce n'est pas un vulgaire malfaiteur... Je le connais depuis son enfance et je puis parler de lui savamment...

Quand il se retira, il échangea une vigoureuse poignée de main avec Émile, dont les yeux se voilèrent d'une émotion.

Le patron de Bonthoux et celui d'Auguste se montrèrent plus froids; cependant ils attestèrent la conduite régulière et le travail excellent des deux ouvriers.

Là femme Brunet déposa en faveur de Louise Berthier, disant de son air tranquille la lutte

contre la misère et la souffrance en ce pauvre logis des Lenoëlle où le malheur s'acharnait. Certainement les fréquentations de la jeune fille lui tournaient la tête, mais elle avait quand même bon cœur. Quand à Lavenir, elle l'avait toujours vu serviable et doux. Elle avait bien souvent consulté Paul Hem, dont elle vanta le dévouement aux malheureux. Jamais elle ne lui avait entendu parler politique.

Des amis de Charrier témoignèrent du manque d'ouvrage qui avait exaspéré l'ouvrier. C'était un bon travailleur, un excellent camarade, pas plus anarchiste que tant d'autres.

L'entrée du docteur Brolliet, commis à examiner l'état mental de Lavenir, intéressa tout à coup.

Le docteur avait étudié l'accusé à diverses reprises dans sa cellule. Il le représenta comme nerveux, impressionnable, névrosé ; il alla presque jusqu'à invoquer l'irresponsabilité. Les jurés écoutaient, séduits par tant de science. Émile se leva subitement.

— Pardon !... Vous n'allez pas me faire passer pour fou ?... Est-ce que j'en ai l'air ?... Interrogez mes amis, mes patrons, même les gardiens de la prison, ils vous diront si j'ai jamais commis la moindre excentricité ! — Si je vous ai paru nerveux, c'est que j'étais impatienté de vos visites et de tout ce que vous demandiez !... Non, non, ne venez pas parler de folie ici !... Je suis sain d'esprit, et je réclame la responsabilité de mes actes !...

A cette fière déclaration, les applaudissements



éclatèrent; le docteur s'embrouilla en des explications inintelligibles et se retira.

La liste des témoins était épuisée; on leva la séance; le lendemain verrait le réquisitoire, les plaidoiries, et, probablement, le verdict.

VI

Autour du Palais de Justice, la foule était immense, malgré la pluie qui, dès le matin, avait commencé à battre furieusement les pavés. On savait qu'il y aurait séance à partir de dix heures, avec suspension d'une heure vers midi, la Cour ne voulant pas laisser traîner le procès.

Le ciel était sombre, l'air humide et froid; cependant, la multitude attendait patiemment elle ne savait quoi, les vêtements trempés, les pieds dans l'eau, exhalant une odeur fauve et fade de saleté et de misère.

Au plus près des portes, c'étaient des figures ignobles, des habitués de cour d'assises qui s'entêtaient à se frayer un passage jusqu'à la salle d'audience, bien que l'on sût que personne n'y pénétrerait, les cartes d'entrée accordées excédant le nombre des places. Plus loin, les groupes étaient composés d'ouvriers sans ouvrage ou ayant déserté ce jour-là leur atelier, dans une avidité de savoir la marche du débat. Les conversations étaient calmes,

les voix basses, car des sergents de ville sillonnaient sans cesse la foule, et l'on se montrait de nombreux agents en bourgeois, aisément reconnaissables à leur œil vif, inquisiteur, légèrement inquiet, à leur geste facile et souple pour se frayer un passage dans les rassemblements les plus compacts.

Pourtant, malgré la prudence observée, une fièvre était latente ; des enthousiasmes grondaient sourdement. Les corps se redressaient; les yeux brillaient; une étincelle eût suffi pour embraser ce grand foyer de révolte.

Dans la salle, si assombrie que l'on avait dû allumer la double rangée des lampadaires au gaz qui jetaient une lueur jaune sur les assistants, l'avocat général Péramy, les traits forts, le masque obstiné, l'œil froid et intolérant commençait à lire le réquisitoire, d'une voix nette, aux inflexions savamment appropriées aux idées exprimées.

« — Messieurs, il est un devoir pénible qui trop souvent se répète à notre époque troublée, c'est de venir réclamer votre juste rigueur contre un homme dont le crime a été moins causé par des instincts pervers, un but de lucre ou une bestialité presque irresponsable que par un déplorable fanatisme.

» Cette exaltation funeste qui cause les crimes — qui a causé celui qui nous réunit aujourd'hui — l'inégalité fatale des situations, les rigueurs que l'existence réserve pour certains l'ont bien un peu créée ; mais elle nous apparaît aussi l'ouvrage de tant d'hommes politiques imprudents et coupables qui ont échafaudé leur fortune sur des haines habilement attisées par eux. Elle est encore l'œuvre

d'écrivains parfois éminents qui, soit par des motifs d'ambition, soit mus par un amour de l'humanité mal entendu, ont surchauffé les esprits, ouvert des issues, donné une forme tangible aux folles et vagues revendications de la foule. Elle est principalement le résultat de l'éducation que l'on a voulu donner au peuple, la conséquence, le fruit naturel de notre société démocratique, de cet état où non seulement l'unité des croyances n'existe plus, mais où tout a été brisé, rompu, passé au crible des révolutions et du libre examen, où, chaque jour, la presse, le livre, la parole mettent tout en discussion, la foi religieuse et la foi politique, les convictions anciennes et les idées modernes, les hommes et les institutions! Temps de doute, de négation, d'incertitude effroyable pour les âmes... Temps où les hommes vont errant, incertains du Mal et du Bien, se rattachant à des ombres trompeuses, égarés, fuyant en insensés la grande lumière de la foi qui éclaira les siècles passés, qui luit encore, toujours aussi intense mais voilée derrière les nuées obscures striées de sang qu'ont accumulées devant elle une horde de démoniaques.

» Regardons le criminel qui est sous nos yeux; lui et ses pareils sont surtout à plaindre; le blâme remonte plus haut qu'eux; ils ne sont que la conséquence de la marche de la société vers l'irréligion, vers un but de désordre organisé, où ni les personnes, ni les consciences, ni les propriétés ne seront à l'abri.

» Lavenir n'est pas un malfaiteur vulgaire; son attentat n'a eu aucun motif ignoble. Il a défendu sa

vie avec âpreté; cependant, dès la préparation de son engin destructeur, celle-ci était insoucieusement sacrifiée. Cet homme a agi sous l'impulsion d'une force irrésistible; celle du fanatisme. Endiguée par la religion, cette âme eût pu devenir un flambeau illuminant la sphère modeste où la destinée l'avait placée; livrée à elle-même, aux funestes erreurs qui l'entouraient, elle devint la torche sinistre qui embrase et détruit! — Lavenir est moins coupable que ceux, inconnus à lui-même qui dévoyèrent son esprit, aveuglèrent ses yeux, armèrent son bras, le précipitèrent contre la société, tel qu'une machine qui, lancée à toute vitesse, broie tout sur son passage, impitoyable, inconsciente.

» N'injurions pas petitement cet homme, mais cependant demeurons fermes pour le châtiment de son acte, car ce n'est pas seulement lui que nous poursuivons, ce sont ses disciples, ses imitateurs, — surtout ses maîtres!

» Que veut-il? que veulent-ils tous? La ruine de notre société, que tout ébranle déjà sournoisement autour de nous... Le supporterons-nous? Baisserons-nous la tête? Cèderons-nous à leur flot toujours grossissant, à leurs prétentions de jour en jour plus menaçantes?... Ils marchent vers un idéal vague, complexe, espérant que le bonheur universel naîtra des mares de sang qu'ils auront répandu, des décombres que leur fureur stupide aura faites... Les laisserons-nous accomplir leur besogne? Nous laisserons-nous lâchement égorger?...

» Non, messieurs, nous relèverons la tête, nous nous défendrons contre ces déments, ces ignorants.

aussi bien que contre ceux plus conscients qui les ont entraînés. Nous nous lèverons, grandis par notre indignation; nous ne permettrons point que l'on renverse des institutions qui, comme nos croyances, sont la base de la société. Nous ne permettrons point que la tyrannie despotique, jacobine, révolutionnaire s'appesantisse sur nous, étende sur nos personnes, sur nos cœurs sa main de fer!

» Ne nous le dissimulons pas, nous sommes à un tournant de la vie sociale. Bientôt, si nous ne l'emportons avec nous de vive force, le glorieux passé disparaitra à nos yeux; nous nous trouverons isolés, perdus, sans défense au milieu de ces temps nouveaux qu'appellent les clameurs anarchistes. Plus de Dieu, plus de maîtres, plus de lois, voilà le désidératum de ces forcenés. Voilà le résultat qu'ont amené les dogmes d'impiété, le spiritualisme insuffisant, le positivisme dénué d'idéal, le matérialisme brutal, la chimérique philosophie socialiste propagés par l'école sans Dieu.

» Car, en effet, c'est à l'école que se construit l'intelligence d'un peuple; c'est de la bouche du professeur que l'enfant recueille la parole, le précepte, le fil conducteur qui le guidera pendant toute son existence. Or, quelle morale enseignera celui qui ignore Dieu!... Quel respect de la loi préconisera celui qui admet la souveraineté de la raison individuelle, qui réclame le droit absolu de libre examen?... celui qui ne saura point démontrer la nécessité de se courber sous l'autorité puisqu'il se soustrait lui-même à celle qui vient d'en haut.

» Comme bien d'autres, hélas! Lavenir est l'enfant de la division, du chaos qui règne actuellement en les idées de la masse aussi bien que dans les milieux intellectuels; il est le déplorable élève de ceux qui se sont appliqués à arracher de l'âme populaire les derniers vestiges du Christianisme!...

» Mais aujourd'hui que son attentat l'a amené devant vous, messieurs, ses maîtres le désavouent, détournent la tête et refusent de reconnaître leurs détestables théories, qu'un terrain fertile a promptement fécondées... On a infiltré en lui tous les germes du crime, et celui-ci ayant grandi, s'étant épanoui, étalé au dehors, les vrais instigateurs s'écartent avec stupeur; on le repousse, on le renie!... Il vous est livré, afin que vous lui fassiez expier le crime de tant d'autres!...

» Votre devoir est pénible, car il vous faut oublier la jeunesse du coupable, sa quasi inconscience. Il vous faut punir, non plus en hommes pitoyables, mais en ministres suprêmes de la justice de Dieu, qui est aveugle et inexorable!... Il vous faut frapper, non un de vos semblables, mais l'idée qu'il représente, châtier non un individu, mais la multitude des âmes révoltées, des pensées rebelles, des êtres échappés au servage du Bien, du Beau, de la Divinité suprême!... »

» Cependant, vous ne faillirez pas à votre tâche, vous vous distrairez de vos préoccupations d'humains, vous vous élèverez à la hauteur de l'acte qui est exigé de vous. Vous prononcerez l'arrêt de mort sans hésiter et vous rentrerez ensuite dans vos foyers le cœur léger, la conscience pure, cer-

tains d'avoir contribué à sauver la patrie menacée, l'ordre attaqué, l'équilibre de l'univers ébranlé; certains d'avoir fait un acte juste, un acte grandiose, un acte de chrétien!... »

Pendant de longues minutes, la parole du magistrat tomba dans le silence complet, solennel de l'auditoire. Le réquisitoire passait en revue chacun des assistants, mais avec indifférence, revenant, persistant, acharné, à la personnalité de Lavenir, insistant sur le crime de l'anarchiste, s'appesantissant sur la nécessité de punir sévèrement, d'étouffer cette poussée de révolte que l'on sentait sourdre de partout et qui perçait de temps en temps en pointes inquiétantes.

C'était le cri de la bourgeoisie qui, après des années de confiance en sa toute-puissance, commence à jeter de côté son masque d'ironie, de dédain, et envisage avec effroi l'avenir gros de tempêtes.

Lorsque l'avocat général se tut, les jurés — presque tous bourgeois ou patrons — échangèrent un coup d'œil soucieux et soupirèrent. L'un d'eux laissa tomber presque haut, d'un accent de regret et de haine : « Ah! il faudrait que l'anarchie n'eût qu'une tête! »

D'ailleurs, avec l'ânonnement ou le bredouillage rapide, les mots sonores, les pensées vagues des avocats médiocres defendant les accusés de second plan, l'inattention et la tranquillité revinrent dans les esprits. Parfois on riait, tout le temps des conversations particulières étrangères à l'affaire bourdonnaient, souvent rappelées à l'ordre par une menace molle du président qui bâillait et passait

dans ses doigts sa chaîne de montre en comptant distraitement les anneaux d'or. Beaucoup de jeunes avocats et de journalistes quittèrent la salle et allèrent se délasser à la buvette. On se réservait pour l'heure où Me Delesprat, l'avocat de Lavenir, parlerait.

Assis sur son banc, le buste droit, les bras croisés, Émile ne suivait point les plaidoiries dont les lieux communs l'écœuraient; il examinait chacun des visages, maintenant un peu plus clairsemés dans les places réservées au public. Arrivés à Ruth, ses regards s'attachèrent indéfiniment à ces traits chers, précieux... uniques.

Il allait mourir, et elle vivrait. Il disparaîtrait brusquement, fauché par la volonté de quelques-uns, et elle demeurerait sur terre... elle aimerait d'autres hommes, livrerait son corps à d'autres baisers, poserait ses lèvres ardentes et impérieuses sur d'autres bouches... et cela jusqu'à sa vieillesse et sa mort... car, elle aussi devrait mourir! Et, tandis que la pensée de son propre trépas le laissait calme, l'idée de la disparition de Ruth le bouleversait d'effroi et de douleur... Elle! vieillirait, chancellerait sous l'accumulation des années lentes, se courberait... perdrait ses charmes un à un... se désagrégerait de jour en jour... retournerait enfin à l'immonde poussière finale... Elle!... son rêve... elle devrait s'évanouir, et rentrer dans le néant comme tout être et toutes choses!...

Il pencha sa tête, voila son visage de ses mains, cachant de grosses larmes brûlantes qui, soudain, jaillissaient de ses paupières...

Une heure se passa, sans qu'il en eût aucune conscience, sans qu'il perçut le tapage du public reprenant ses places après une suspension de séance. Une main se posant sur son épaule le réveilla.

— Ecoutez, Lavenir, votre avocat va parler!...

Et son absorption était telle encore qu'il ne comprit pas immédiatement ce qu'on lui disait.

On s'était casé tant bien que mal; les yeux se fixaient sur le jeune maître debout, attendant que le silence fût rétabli.

De taille moyenne, ramassé, les épaules larges, une barbe brune taillée en pointe allongeant un visage trop carré, le jeune avocat avait des yeux petits, mais extraordinairement expressifs : ardents, tragiques ou tendres, emplis de colère ou d'ineffable amour. Sa parole était facile, mais brusque et sans art. Son éloquence n'empruntait rien à la littérature et n'était que le reflet parfois rude et d'un enchaînement sans adresse d'une pensée énergique et passionnée. Ses confrères affectaient un dédain en parlant de ses plaidoiries et l'enviaient sourdement. Sa puissance indiscutable tenait à la sincérité de sa pensée et au charme de sa voix tour à tour incisive, claire, nette, éperdument douloureuse ou superbe d'indignation et de menace.

Il parlait sans gestes, ses deux mains ne quittant pas la barre où elles s'appuyaient ou bien se crispaient. Il méprisait les gros effets et composait ses plaidoiries en dépit de toutes règles consacrées.

Dédaigneux d'entrer dans la discussion puérile de l'attentat, il commença à voix presque basse,

mais très distincte, pénétrant résolument au cœur de son sujet :

« Lavenir a repoussé l'allégation d'une nervosité supposée atténuant sa responsabilité... Je repousse également l'influence présumée d'instigateurs quelconques... Lavenir agit sciemment le 14 Mars, ne prenant conseil que de lui-même. — Il a tué... il a voulu tuer, et je ne vous demande pas de circonstances atténuantes, de pitié mesquine... Je veux sa vie... je veux votre approbation pour son acte... votre compassion large non seulement pour lui mais pour la classe qu'il représente... pour la multitude innombrable qui souffre, qui meurt inconnue... qui, sans trêve et toujours inutilement, lève les bras, pousse son lamentable cri de détresse dans la nuit, dans le désert!...

» Peu m'importe la personnalité de Lavenir; naguère, je ne le connaissais point; l'étude de sa vie m'apprit des détails quelconques, me prouva la seule chose que j'y cherchais : sa sincérité, son immense, irrésistible élan vers un but de fraternité qui seul fait de la bête humaine un Homme... Ce que je vois en lui, ce que je veux vous faire apercevoir, c'est le fait... c'est le bras qui agita le signal, essaya d'arrêter le train follement lancé sur une voie obstruée par la foule... train qui broiera des milliers de vies et se brisera sur elles... Arrêtez-vous, considérez ce drapeau sanglant qu'il secoua désespérément devant vous... Serrez les freins, renversez la vapeur... n'écrasez plus !... Pour eux, pour le peuple, pour le grouillement sans nombre, et aussi pour vous-mêmes, car si

quelques membres rompus ensanglantent la Bête inconsciente sans entraver sa marche, le tas toujours accru de cadavres finira par la vaincre... Brusquement, un jour, elle quittera le rail, elle se précipitera dans l'abîme... »

» Quand des actes comme celui de Lavenir se produisent dans une société, n'est-il pas insensé de continuer sa route sans vouloir considérer celui qui l'a exécuté, étudier ses mobiles, examiner les revendications, les clameurs qu'il incarne!...

» Lorsque dans le brouillard épandu sur la mer, le cri rauque de la sirène retentit, est-ce que le plus fier des navires ne ralentit pas prudemment sa course?... aussi inquiet pour ses propres flancs que pour ceux dont la voix sinistre lui a appris la proximité?... Est-ce que le moindre signe précurseur dans les choses, le premier symptôme chez les êtres, n'éveille pas la curiosité et l'appréhension aussi bien du savant que de l'ignorant?... Comment cette prévoyance qui se révèle en toute occasion fait-elle défaut lorsqu'il s'agit du phénomène le plus grandiose et le plus palpitant qui puisse exister : le mouvement de la multitude qui, enfin consciente de ses droits, se tourne vers la Justice, la Fraternité, l'Égalité!... — Ces mots, nous les connaissons tous, pour les avoir vus gravés — ainsi qu'un sarcasme — sur la froide et inerte pierre... Mais qui les comprend?... qui les porte imprimés en soi?... Et pourtant, ce sont ces mots qui doivent devenir la base du catéchisme nouveau; celle du Code social aussi bien que juridique!... Ces mots dont on a tant abusé, parce qu'ils sont sonores,

qu'ils sont devenus creux et élastiques, qu'ils ne servent plus qu'à masquer les pires égoïsmes et les plus révoltantes iniquités!

» Il y a cent ans, une révolution déchira la nuit qui couvrait la France, montra de radieuses clartés, ouvrit la porte à des espoirs fous... Puis, de jour en jour, ces ouvertures se comblèrent, ces lueurs s'éteignirent... le peuple retomba dans les ténèbres murées d'autrefois. Un nouveau joug avait remplacé l'ancien ; après la féodalité, l'industrie se développa, étreignit la masse de sa griffe... Le serf soi-disant libéré devint ouvrier. La faim le tenaillait jadis tandis qu'il se courbait sur la glèbe ; elle le tenaille aujourd'hui, penché sur la machine.

» Il y a cent ans, on renversa la royauté ; on détruisit les privilèges ; on anéantit l'aristocratie. Alors, on battit des mains ; on s'embrassa ; on s'appela frère ; pendant quelques jours, certains cœurs crurent qu'une ère nouvelle était née. Symboliquequement, puérilement, on établit un nouveau calendrier ; mais les lèvres seules prononçaient ces mots inconnus ; les anciens demeuraient au fond des mémoires... Bientôt, un empire se dressa ; les privilèges renaquirent de partout, sous le couvert hypocrite des lois ; M. Jourdain remplaça le marquis, aussi cruel, plus mesquin, plus acharné que son devancier. Les Républiques se succédèrent, plus menteuses et décevantes les unes que les autres ; et les prolétaires déçus regardèrent, impuissants, défiler la procession des marionnettes du pouvoir... écoutèrent, le cœur navré, résonner les grandes phrases vides...

» D'ailleurs, pendant un temps, un lourd silence se fit — d'indifférence, d'imbécillité, d'engourdissement. — C'est que plein d'habileté, le Pouvoir avait eu recours à la religion pour dompter les âmes que la famine et le travail ne suffisaient pas à anéantir. Le cléricalisme avait couvert les campagnes, empli les villes de ses écoles, où une éducation savamment dosé était répandue par la société. Au fils du bourgeois, le Père apprenait que l'humanité est divisée en deux parts de nombre très inégal : une majorité destinée à l'obéissance, au labeur, aux souffrances ; une minorité qui se partage la puissance et les jouissances. Il lui apprenait que tout homme doit porter en soi le sentiment de l'autorité et celui de la liberté : exiger la liberté pour soi-même ; imposer son autorité et celle de ses pairs sur la masse. — Au fils du paysan et de l'ouvrier, le frère apprenait que le prolétaire est fabriqué par Dieu pour se soumettre respectueusement à l'autorité des puissants, pour souffrir sur terre, et ne réclamer de justice et de paix que dans un monde imaginaire. Le Père exalta les vanités, les médiocrités ; le frère eut pour mission d'éteindre les orgueils, d'étouffer les génies, d'enterrer les rebellions et les élans sous la poussière de ses vieux dogmes, de détraquer les intelligences par de folles terreurs surnaturelles, d'interdire au raisonnement les clairs et fertiles sentiers de la science...

» Un jour, un effort surhumain fit craquer cette croûte étendue sur les êtres et les âmes. On laïcisa les écoles. Peu à peu une lueur, bien que faible,



insuffisante, pénétra, réchauffa les cerveaux glacés... La réflexion du prolétaire se réveilla, ses yeux s'ouvrirent, son épiderme tressaillit, redevenu sensible... Il compta les coups sur sa chair meurtrie depuis des siècles... Son cri s'éleva !... mais, hélas! inentendu, car celui qu'il appelle son frère est son tyran, et demeure, lui, sous l'influence des idées et des principes que le Père lui a insufflés et, ce qui est pire encore, a glissés dans l'Université. Car, dégagée du cléricalisme, l'école laïque, en toutes ses branches, découle — à peine démarquée — de l'ancienne école religieuse... Elle a la morgue de ses ancêtres, elle en a les démarcations, les prohibitions, les puérilités, les inutilités archaïques, une partie de ses principes surannés. Comme l'école cléricale, l'Université décrète que le pauvre et le riche, fils de telle ou telle caste, doivent recevoir une instruction — non pas plus ou moins élevée, mais entièrement différente quant à l'esprit... Elle institue l'école primaire et l'école secondaire... non pas échelons gradués tendant vers les sommités supérieures, mais établissements fermés l'un à l'autre, se côtoyant, se jalousant, se méprisant, ne se rejoignant jamais... Elle soumet les jeunes citoyens qui lui sont livrés à une obéissance dégradante ; elle les enferme entre des murs nus et rébarbatifs ; elle les condamne à une dicipline arbitraire, n'essaie jamais d'éveiller la dignité, l'honneur, le sentiment d'initiative, d'individualité, de responsabilité... Elle facilite à l'égoïsme coupable des parents l'internement de l'enfance, fatalement producteur de vice, d'aberrations, de monstruosités

— de tout ce que le régime de la prison développe en l'être humain. — Enfin, dans le domaine de l'esprit, sauf en des exceptions tout individuelles, elle est presque aussi rétrograde que sa rivale, la cléricale. — Sans doute elle envisage le passé d'un coup d'œil plus large, moins menteur ; mais, comment montre-t-elle le présent? Comment jette-t-elle ses regards sur l'avenir?... Elle applaudit à la Révolution, mais déclare l'évolution rigoureusement close. Elle parle de liberté et accumule les sujétions ; elle se targue de sentiments de fraternité, d'égalité et s'évertue à marquer de plus en plus nettement le sillon des inégalités sociales. Elle innocente les régicides et voue aux malédictions les auteurs d'attentats anarchistes ; elle chante hosannah devant la chute de toute une caste, et crie : « A présent, c'est assez, ne touchez plus à personne ! » — Sur les bancs des lycées, on étudie minutieusement l'histoire politique ; on ignore l'histoire sociale. Dans toutes les écoles, une morale civique grotesque, puérile, presque aussi néfaste qu'un catéchisme clérical est balbutiée — coulant heureusement sur les jeunes âmes comme un sempilernel flot d'ennui. Nulle part on ne cherche à développer en l'enfant l'amour de l'humanité, de la terre, la concience de ses devoirs sociaux, l'enivrement de la vie, le charme passionné de la science, de l'action, de la lutte ; la joie, la facilité du devoir accompli ; la nécessité aisée du bien ; le besoin de respecter le perpétuel contrat de l'homme envers son semblable, envers la terre entière. Nulle part on ne lui fait saisir la corrélation immédiate de ses

actes, bons ou mauvais avec ceux d'autrui... Nulle part on ne cherche à grandir la santé, la vigueur de son corps et de son âme, à l'amener à cet équilibre moral et physique sans lequel l'homme ne peut-être qu'une créature nuisible à lui-même et à ses pareils... Tandis que l'école cléricale enseigne au prolétaire à se soumettre au nom de Dieu ; l'école laïque s'efforce d'obtenir le même résultat au nom d'un raisonnement qu'elle se garde bien de détailler... Toutes deux démontrent au fils du riche qu'il a le pouvoir entre les mains par droit de naissance, et travaillent à détruire en lui ce qu'il a pu avoir de sentiment inné, de bonté, de justice, d'amour et de fraternité... »

Comme le jeune avocat s'arrêtait pendant une seconde, le président Debruyère en profita pour une question ironique :

— Est-ce que vous plaidez la cause d'Emile Lavenir, maître Delesprat ?

Tandis que l'avocat général Péramy bouillait d'impatience, lui, Debruyère, n'écoutait pas sans un certain intérêt les théories — évidemment subversives et absurdes — mais curieuses de l'avocat parisien, défenseur attitré des prolétaires.

Delesprat fit un signe de froid acquiescement.

« La cause de Lavenir est moins individuelle qu'universelle ; pour le juger, il faut le comprendre ; j'essaie de l'expliquer, et c'est pourquoi il me faut parler de ce qui et de ceux qui amenèrent son acte de révolte. Vous tous, messieurs, comme tous les bourgeois, les patrons, comme tout ce qui n'est pas le peuple, vous croyez voir en Lavenir un malfai-

teur, un haineux, un fou ou un détraqué ; tandis qu'en vérité il est un agent courageux, sublime du progrès... Par une aberration inouïe, vous vous refusez à envisager son action sous son jour réel ; vous vous refusez à lui appliquer une de ces lois d'exception dont l'histoire fourmille dans tous les pays et à toutes les époques... En effet, est-ce que cent fois on ne nous impose pas une admiration sans examen pour tel héros qui, pour sauver ses concitoyens, sa patrie, causa l'extermination de quantité d'hommes qui n'avaient d'autres torts que d'être nés dans une contrée différente ou d'appartenir à un autre parti?... Est-ce que l'histoire est autre chose que la relation de meurtres individuels ou commis en masse ?

» Est-ce que le but d'une action ne justifie pas chez les héros consacrés les moyens les plus barbares, les plus révoltants ? — Quand la vie d'un ou de plusieurs hommes a-t-elle été comptée lorsqu'il s'agissait d'une idée intéressant la généralité ? — Lavenir n'a fait que ce qu'ont accompli maints héros... il a sacrifié quelques-uns afin d'en sauver beaucoup... Ayant saturé ses yeux du spectacle de l'esclavage de milliers d'existences, il reporta son regard sur l'indifférence inhumaine d'une classe dix fois plus ennemie du peuple qu'une race l'est d'une autre race... Il s'élança, jeta la mort parmi ces hommes, non par mesquine vengeance, mais comme un hardi soldat se précipite impétueusement, seul au milieu des ennemis, annonçant les siens, les entraînant derrière lui, apportant la terreur, causant parfois la victoire rien que parce que sa voix éner-

gique osa la proclamer... Comment le condamneriez-vous?... Comment lui refuseriez-vous votre indulgence... l'admiration que vous accordez à tant d'autres?... A Saint-Louis qui extermina tant de païens ; à Jeanne-d'Arc qui, de sa main de femme, tua plus de trente Anglais ; à Napoléon qui dépeupla l Europe de jeunes hommes pendant les dix années de son règne de sang?...

» Et d'ailleurs, de quel droit venez-vous traiter de crime la violence alors que tout la vante dans la société aussi bien que dans l'enseignement?... Votre ordre social est basé sur la force, sur la répression brutale. Toutes deux engendrent les représailles... D'autre part vous dressez l'homme au métier de soldat, vous exaltez l'homicide, vous enivrez, au nom de la patrie, les âmes de fumées de sang, et vous vous étonnez que l'on tue? — Illogiques, vous préconisez le meurtre, le pillage en l'intitulant guerre, en arguant que l'on est dans son droit en tuant des hommes d'une nation différente... et vous n'admettez pas que le pauvre vise le riche?... Qui donc pousse l'ironie et l'audace jusqu'à appeler concitoyens le prolétaire et le bourgeois?... En quoi sont-ils frères? Les uns ne sont-ils pas l'éternel troupeau que l'on mène à l'usine ou à la bataille pour enrichir ou servir les querelles et les intérêts des autres?... »

Le président frappa sur les dossiers posés devant lui.

— Rappelez-vous, maître Delesprat, dit-il sèchement, que vous ne faites pas une conférence.

Delesprat reprit :



« Emile Lavenir n'est pas un coupable, c'est un émancipateur; non seulement sa personne, mais son acte n'est pas blâmable, sinon en soi, au moins quant au but qu'il se proposait. A chaque fois qu'un parti a voulu s'émanciper, il lui a fallu faire emploi de la violence; assassinat direct ou légal, meurtre avoué ou sournoisement caché, c'est la base de tout changement de régime, de toute évolution sociale... Aujourd'hui le peuple est conscient du mal qu'on lui a fait, de l'injustice qui réglemente sa situation dans le monde... il ne veut plus supporter une souffrance qu'il sait imméritée... Voilà ce qu'il essaie de vous faire considérer... Ecoutez sa voix... Surtout n'espérez pas rétablir l'équilibre en enrayant l'idée, en employant l'autorité, la répression... elle fera son chemin quand même, malgré vous, malgré vos efforts... elle vous vaincra et vous anéantira si vous refusez aveuglément de l'accueillir alors qu'il en est encore temps. — On nous a dit tout à l'heure que le peuple marchait vers un idéal vague... A qui la faute?... Pourquoi vous, les puissants, les savants, ne vous êtes-vous pas appliqués à résoudre un problème que vous déclarez l'ignorance du prolétaire inapte à aborder avec fruit?... Pourquoi ne vous être pas mis courageusement à la tête des réclamations de la foule?... vous être faits les éducateurs sincères et loyaux de ceux qui ne savent pas?... au lieu de vous attarder à ressaisir, à retenir de vos mains avides et crispées des privilèges qui malgré tout vous seront arrachés?... A cette heure, vous pouvez faire faire à la civilisation un pas immense... Cessez d'être une justice

pointilleuse, étroite, aux rigueurs vaines, qui condamne avec colère, avec rancune, avec terreur du futur. Regardez en face cet homme... cet enfant poussé à bout, incarnant l'exaspération de milliers d'individus, et sans faiblesse et sans indignation, dites-lui : « Va, tu es libre, poursuis ta route et ne tue plus, car nous avons entendu ton cri, et désormais nous travaillerons à ton œuvre ! » — Et, ne vous en tenez pas à des paroles, à des promesses. Marchez résolument en cette voie où votre orgueil saignera parfois, où vos pieds se déchireront peut-être aux cailloux aigus, mais où votre cœur sera délicieusement réjoui par les clameurs d'allégresse qui monteront autour de vous. — Ah ! c'est alors que, rejetant les visions vagues de dieux imaginaires, de Paradis impossibles, vous jouirez de l'amour de la terre, des hommes et des choses !... C'est alors que vous paraîtront immenses, profonds, incommensurables, les mots de dévouement, de bonté, de pitié, de sacrifice et de fraternité !... C'est alors que vous mesurerez la fragilité, la vanité des sentiments que vous édictait une religion qui jamais ne causa aucune véritablement belle impulsion et ne servit qu'à dissimuler les égoïsmes et les imperfections humaines... Car, est-ce donc l'idée de Dieu qui penche la mère palpitante, déchirée sur son enfant malade ?... Est-ce elle qui fait sangloter autour d'un cercueil ?... qui spontanément fait éclore le sacrifice? — Non, ce n'est qu'un masque lourd à porter ou commode pour se cacher, et les grands, les beaux sentiments ne sont rien qu'humains. »

Lorsque le jeune maître se tut, les accents vibrants de sa voix sombrèrent en un silence glacial. Il essuya d'un geste bref son front en sueur et vint serrer énergiquement la main d'Emile.

— Je crains d'avoir mal plaidé votre cause, murmura-t-il avec un regret. Il eût mieux valu peut-être pour vous les prendre par des lieux-communs... par l'attendrissement...

Lavenir répondit par une étreinte.

— Merci, de m'avoir compris, fit-il simplement.

Mais, comme le jury se levait pour délibérer, l'avocat général ayant renoncé, sur un mot du président, à la réponse qu'il avait demandé de prononcer, un cri d'angoisse arrêta chacun, surpris, fit tressaillir les épidermes et se pencher les visages.

— Au nom du ciel, permettez-moi de parler ! s'écriait Louise droite, les yeux luisant de désespoir, pâle comme une morte... Je vous en supplie, écoutez-moi... Émile n'est pas coupable !...

On se rassit, sur un signe du président.

— Qu'avez-vous à dire, mon enfant ? demanda Debruyère incertain.

La jeune fille s'était avancée.

— De tout cela, de tout ce que l'on a dit, il n'y a rien de vrai... s'il a perdu espoir, courage, patience, c'est qu'il aimait et qu'il a été trompé !... Une femme a été cause de tout, une femme doit expier s'il doit y avoir châtiment !...

Émile avait bondi, les joues colorées, le geste impérieux.

— Tais-toi !

Et, tandis qu'elle reculait, encore une fois matée,



malgré son angoisse, il reprit, les yeux fixés dans le vide, la voix frémissante mais assurée :

— Elle se trompe... elle ne m'a jamais compris... Elle a cru qu'il s'agissait d'une créature humaine, vivante... alors que rien n'existait qu'un mythe, un rêve en moi... Ma maîtresse fut la richesse... si belle, si grande, si tentante... aux lèvres de pourpre... au cœur d'or... aux baisers donnant la suprême ivresse... Celle-là, je l'ai adorée... oh oui, follement adorée, tant que j'ai cru que sous sa chair de marbre et de pierre du sang courait... pareil à celui qui alimente les veines du pauvre... J'ai imaginé que mes bras l'attiraient, que ses oreilles percevaient les paroles que mes lèvres lui jetaient... J'ai cru qu'elle venait vers moi, vers mes frères... qu'après m'avoir accordé ses regards, elle les attacheraient aussi sur la masse encore plus miséreuse, plus lamentable que moi-même... J'ai rêvé que ses mains se tendaient, que des larmes ruisselaient enfin de ses yeux !... Puis, subitement, j'ai vu que je m'étais trompé, que l'or et les diamants remplaçaient bien décidément la chair et le sang en elle... j'ai senti le froid mortel du marbre... j'ai reculé, chassé par tout ce qui m'avait attiré. Non, non, je n'ai point aimé de femme... je n'en ai jamais rencontré !...

Comme à ces étranges paroles, à cet incident inattendu, une rumeur de curiosité montait dans la salle, Debruyère eut un coup d'œil inquiet à Ruth Etcheveeren toujours impassible à sa place, le visage peu distinct dans l'ombre qui envahissait graduellement la salle.

— En voilà assez ! déclara-t-il sèchement.

Et il donna la parole à l'avocat général qui réclamait de réfuter devant le jury les théories criminelles que Delesprat n'avait pas craint de développer devant lui.

Une heure encore se passa, pendant laquelle l'inattention devint complète. Enfin, le jury se réunit pour prononcer le verdict. Lorsqu'il rentra dans la salle d'audience, la nuit était entièrement venue et l'on avait dû allumer tous les lampadaires. Le public écouta debout, fébrile, anxieux, les conclusions. Les journalistes écrivaient avec vélocité en regard des noms des accusés préparés à l'avance sur leurs carnets.

Arsène Lavenir, Bonthoux, Auguste Léon, Louise Berthier — acquittés !... Célestin Bergès, deux ans de prison... Charrier, deux ans... André Elkaz, vingt ans de travaux forcés !...

Émile Lavenir... — la mort !...

Un murmure d'approbation accueillit la sentence ; les yeux scrutèrent avidement les acteurs du drame qui se dénouait. Elkaz s'était dressé, livide ; Bergès s'écroulait ; Charrier grommelait des injures, l'œil injecté ; et tandis que Lavenir qui s'attendait à ce jugement, demeurait indifférent en apparence, ses amis courbaient la tête, atterrés, écrasés par sa condamnation.

Par une fenêtre que l'on avait ouverte à cause de la chaleur lourde, la houle croissante de la foule, tassée sur la place, exaspérée par l'attente, parvint dans la salle. Émile Lavenir eut un geste.

— Ceux-ci reprendront mon œuvre ! prononça-t-il d'une voix nette.



VII

Lorsque, à la nuit tombante de ce jour — le huitième après celui du jugement — Emile Lavenir fut conduit sans explications au travers du dédale des corridors de la vieille prison, et introduit dans le cabinet du directeur, il jeta un regard méfiant autour de lui. Qu'allait-on lui faire?... Quels tourments devrait-il encore subir ?...

Il tressaillit soudain. — Dans l'ombre du fond de la pièce, quelque chose avait remué... une silhouette s'était détachée de l'obscurité. — Il recula, avec un gémissement d'émotion, de douleur et de triomphe.

— Ruth !...

Leurs lèvres jointes dans la nuit, elle l'entraîna vers le canapé où naguère elle était étendue attendant le condamné que la complaisance toute puissante de Debruyère devait lui faire voir une dernière fois.

De ses mains tremblantes, il effleurait le corps de la jeune femme, tiède sous les légers vêtements de

soie, anxieux comme s'il n'eut pu croire à la réalité de cette présence.

— Vous, vous... est-il possible ? balbutiait-il craignant de rêver, doutant de sa tête affaiblie peuplée de fantômes par les longs jours et les nuits interminables en cellule.

Et, il demanda de la lumière, afin que ses yeux pussent se rassasier d'elle ainsi que son épiderme. Elle se leva, gagna la cheminée, alluma des bougies qui jetèrent une lueur confuse, tremblante dans les ténèbres. L'air lourd, renfermé de la pièce l'oppressa. Elle alla jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit, appelant Emile.

— Viens...

Tous deux s'accoudèrent, enlacés, au balcon, levant la tête machinalement vers le ciel criblé d'étoiles; tandis que le parfum sucré d'un massif de seringas, invisible en quelque jardin proche, montait jusqu'à eux...

Mais, le front d'Emile ne tarda pas à fléchir ; il chercha l'appui de l'épaule de Ruth ; elle l'entendit sangloter.

— Pourquoi pleures-tu ? dit-elle doucement, de sa voix grave, recueillie.

Il répondit faiblement.

— Je t'aime et je vais mourir.

Un frisson la traversa tout entière. Elle le ramena sous la lueur des bougies, scrutant son visage.

— Alors, cette jeune fille disait donc vrai ? questionna-t-elle, faisant allusion à l'intervention de Louise vers la fin du procès. Cet acte, tu l'as commis par désespoir plus que par conviction?... plus par

haine, rancune contre moi que contre la société?...

Il fixa sur elle des yeux égarés.

— Est-ce que je le sais moi-même? gémit-il. Aujourd'hui ma vie ne m'apparaît que trouble et nuit... il me semble que déjà je ne suis plus... que j'essaie d'examiner l'existence d'un autre... d'un inconnu...

Elle insista.

— Enfin, regrettes-tu ton geste... cette intention que tu as eue?...

Il fit un geste brusque, et essuya son front moite.

— Non prononça-t-il tout à coup nettement, semblant rentrer en lui-même. Une douleur a peut-être plus guidé mon bras qu'une volonté réfléchie... mais, n'importe, mon acte est bon, et servira notre cause...

D'ailleurs, comme elle allait encore l'interroger, il recula, la contempla avec un effroi subit.

— Pourquoi êtes-vous ici?... Que me voulez-vous?...

Elle prit ses mains.

— Qu'as-tu?... ne m'aimes-tu plus?

Il résista d'abord à son étreinte, puis céda, la suivit; tous deux tombèrent enlacés sur le canapé.

— Mon Dieu, proféra-t-il désespérément, qui êtes-vous?... qu'y a-t-il en vous?... je vais donc mourir sans l'avoir jamais appris!...

Leurs bustes s'étaient disjoints, Ruth l'étudiait.

— Que veux-tu savoir?...

Il fit un geste de douleur âpre, et, la voix sourde:

— M'aimez-vous?... m'avez-vous aimé un seul instant?... Mille et mille fois je me le suis demandé, et je n'ai pu me répondre!... Vous m'avez accueilli,

traité tantôt en ami, tantôt en valet... en jouet... Après, vous m'avez jeté à la porte comme un chien : — Cependant, je vous ai vu revenir... Pourquoi étiez-vous là, pendant le procès?... pourquoi êtes-vous ici, ce soir?

Et, comme elle se taisait, il eut un désespoir.

— Ah! vous ne voulez pas me répondre!

Elle parla avec calme.

— Ma présence ne te suffit-elle pas?... Tu as mes lèvres, que te faut-il de plus?... n'est-ce pas ce que je puis te donner de meilleur, de plus certain?...

Il se dressa, une lueur d'indignation, de révolte incendiant ses prunelles; et, la tutoyant soudain pour la première fois :

— Non! ce n'est pas assez!... ou, c'est trop!... Si tu m'aimes, je veux ton baiser, je te veux toute... mais, si tu ne m'aimes pas, va-t-en!... Si tu es venue ici par curiosité, pour épier mes troubles, mes faiblesses, mes hallucinations, pour guetter les sursauts et les effrois d'un homme qu'on va guillotiner peut-être demain, va-t-en!... va-t-en!... Je te hais, tu me fais horreur!...

Debout, elle aussi, elle lui tendit les bras.

— Emile!...

Il recula, égaré.

— Laisse-moi!,..

Elle eut un cri sincère.

— Eh bien oui, je ne t'aime pas comme tu m'aimes... comme tu voudrais que je t'aime... je ne le peux pas... mais, je te jure qu'en moi... malgré moi... il y a quelque chose d'inconnu... que je

n'ai jamais ressenti... Je te jure qu'en venant ici ce soir je ne t'insulte pas !...

Il retomba assis, cachant son front dans ses mains.

— Alors, parle ! supplia-t-il.

Ruth eut un accent de sincère pitié.

— Je redoute de te faire mal...

Il jeta précipitamment :

— Est-ce que vous ne m'avez pas fait connaître déjà toutes les tortures ?...

Elle l'étreignit tendrement.

— C'est pourquoi je voudrais aujourd'hui endormir ta souffrance.

La bouche dans le cou de la jeune femme, respirant son parfum familier, il murmura ardemment :

— Ta pensée... toi... ce que tu es... dis-le moi?...

Elle haussa légèrement les épaules.

— C'est toute ma vie qu'il me faudrait t'exposer... plus encore... celle des miens, de mon entourage... de toute cette ascendance, de cette ambiance d'égoïsme, de perspicacités, d'intelligences aiguisées, surchauffées, d'esprits rongés par le besoin d'analyse que nous avons au-dessus de nous, autour de nous, en nous... nous, ceux que vous nommez les bourgeois...

Il l'écoutait en un silence avide ; elle reprit :

— Parmi les gens de mon monde, je passe il est vrai, pour une blasée, une vicieuse, une détraquée... Je suis cependant pareille à tous... sauf que je rejette le mensonge banal dont ils couvrent leurs sens pervertis et deviés, je repousse le vernis dont ils enduisent les rouages de leur être usé sans avoir



accompli aucun travail.., je dédaigne de me revêtir de sentiments de commande qui leur servent à déguiser leur âme désabusée non point par leur expérience personnelle, mais par la longue suite des ancêtres qui l'ont créée...

Et, sa voix lente, sans trouble, exprimant de façon si frappante le vide de son âme à elle, résonna douloureusement dans le cœur d'Emile.

— Blasée ?... Je ne puis l'être, sinon à mon insu et, avant d'être née, puisque, en réalité, je n'ai ni aimé, ni souffert, ni vécu... Qui dit lassitude suppose d'abord jouissance, abus... Je n'ai éprouvé ni déceptions, ni désillusions, puisque je n'ai connu ni rêve, ni élans, ni aspirations... En dehors de la sensualité et de la cérébralité artistique — trouble bref des sens, trouble subtil de l'art — en dehors de ces deux zones restreintes, il n'y a plus rien en moi... rien n'a jamais vibré... Je ne suis ni dure ni mauvaise... je suis simplement indifférente, insensible...

Comme Emile avait un muet tressaillement de souffrance, elle le serra plus étroitement contre elle.

— Quand je t'ai vu, l'élan sincère que je devinais en toi m'intrigua, m'attira... Au fond, ce qui me poussa d'abord vers toi fut le besoin inconscient à cette heure de dompter, d'asservir cette force, cet enthousiasme qui ne peut plus germer en nous, et que nous jalousons quand même sourdement chez vous autres, prolétaires... Ensuite, je démêlai ta faiblesse réelle à côté des beaux jets de ta foi... je te méprisai et tu me fis pitié. — T'aimer ?... sans doute, je t'ai aimé... je t'aime autant que mon être peut aimer... puisque j'ai compassion de tes dou-

leurs... quoique mon esprit les ironise, malgré moi, en perçoive les côtés mesquins... l'inanité...

D'un geste subit, il couvrit la bouche de la jeune femme de sa main.

— Oh! tais-toi! dit-il avec angoisse.

Et, l'abandonnant, il se leva, fit quelques pas en chancelant.

— C'est bien cela, prononça-t-il d'une voix de rêve. Je ne m'étais pas trompé... Entre eux et nous.. entre les bourgeois et le peuple... c'est comme entre vous et moi... il ne peut y avoir jamais qu'une entente menteuse ou illusoire...

Ruth acquiesça avec douceur.

— Jamais nos nerfs affinés, nos cerveaux compliqués ne se mêleront sincèrement, complètement avec vos cervelles et vos cœurs primitifs... qui sentent, qui souffrent, qui espèrent, aiment et haïssent... alors que nous ne pouvons plus qu'observer stérilement, percer, analyser... sourire. — C'est moins la culture de nos individualités qui nous sépare des vôtres que celle remontant aux siècles les plus reculés, de notre race de privilégiés — de vaincus par la civilisation.

Il la considérait.

— Pourquoi êtes-vous venue! répéta-t-il en une détresse suprême.

Ruth l'enveloppa de ses bras.

— Parce que tu m'aimes quand même, et que je veux te rendre cette heure douce...

Il tenta de la repousser.

— Je ne veux pas de votre aumône!... de cette charité dont vous insultez notre misère!...



Cependant, il défaillait déjà sous les lèvres de Ruth...

Lorsque, une heure plus tard, un heurt à la porte les réveilla, il se dressa, tressaillant.

— La mort? fit-il ainsi que dans un songe, presque avec une allégresse.

Mais, il devait retomber dans la déchirante et prosaïque réalité; la séparation d'avec Ruth, la réintégration dans sa cellule, la perspective de jours interminables à traîner avant l'exécution — fatale, car il avait repoussé le recours en grâce.

VIII

L'exécution devait avoir lieu à deux heures du matin, afin d'éviter les manifestations. Cependant dès onze heures du soir, devant la prison, la place resserrée où s'élevait la sinistre charpente grêle de la guillotine était déjà bondée. Sous la lueur faible des réverbères clairsemés, c'était partout un remous de corps sombres se poussant avec une curiosité avide vers l'échafaud que gardaient rigoureusement une cinquantaine de gendarmes à cheval. Peu à peu les fenêtres des maisons avoisinantes s'éclairaient : des silhouettes se penchaient, se massaient. Et, de tous côtés, montait un murmure de conversations à voix basse, un grondement sourd, monotone et confus, pareil aux souffles qui courent sur la mer à l'approche des tempêtes, un long moment avant que les premiers signes de l'ouragan se manifestent.

Soudain, dans le ciel ténébreux, des nuages s'écartèrent, la lune étincela, large et ronde, lançant de longs rayons pâles sur la multitude, faisant re-

luire les armes et les buffleteries des gendarmes, briller parfois des vitres et jetant, par contraste, des ombres plus opaques aux places où sa clarté ne pouvait s'épandre.

A l'une des fenêtres les plus rapprochées de l'échafaud, au premier étage d'une pauvre habitation, Ruth Etcheveeren apparut, son visage nettement illuminé par la lueur lunaire, tandis que derrière elle se dissimulait son compagnon, le conseiller Debruyère. Longuement, elle considéra la foule tassée au-dessous d'elle et recueillit l'inoubliable aspect de ces noirs et de ces blancs crus de la nuit et de la lune qui faisaient une magistrale esquisse au fusain, de laquelle jaillissait çà et là le détail d'un visage, d'un torse, d'un bras levé, de tout un groupe de figures expressives dans l'imprécision des entours.

— Combien il y a de femmes ! murmura-t-elle étonnée.

Puis, s'asseyant un peu en arrière, elle sombra dans la nuit de la pièce où elle était seule avec le magistrat.

— Voyons, fit celui-ci avec une curiosité que voilait mal la crainte de déplaire à son amie, avouez que vous avez aimé ce malheureux ?...

Elle dut se tourner, car il perçut sa voix très proche.

— Que voulez-vous dire ? prononça-t-elle lentement avec gravité. Si vous désirez entendre de mes lèvres l'aveu que nous avons été charnellement amants, je veux bien vous le faire... Vous savez que je ne cache jamais mes actions...

Il interrogea encore, mal satisfait :

— Mais votre cœur?... ce cœur de marbre que nous déplorons tous... s'était-il ému?...

Elle se pencha, la main appuyée sur l'embrasure de la fenêtre, une partie de son visage éclairée, et ne parla point. Debruyère s'avança vivement, ayant cru voir luire une larme sur la joue de la jeune femme. Elle leva ses yeux sur lui et secoua la tête, sombre et calme.

— Je ne pleure point, dit-elle, devinant la pensée du magistrat. Lui mort, nous ne serons pas plus séparés que nous ne l'étions... et peut-être son souvenir influera-t-il plus sur moi que sa présence n'eût pu le faire. — Son rêve était beau, en somme... délivrer ceux qui peuvent encore sentir, aimer, agir du joug de la classe épuisée, stérilisée par l'excès de civilisation...

Debruyère ricana.

— Décidément Lavenir vous a conquise à ses doctrines...

— Il a certainement éveillé en moi des réflexions qui y dormaient.

L'autre s'impatienta.

— Croyez-vous donc que le prolétaire, en plus de son animalité, n'ait point aussi ses égoïsmes, ses vanités!... Ce n'est point moi qui vous vanterai l'homme de notre classe, mais croyez-moi, celui d'en bas ne vaut pas mieux!

— Il a tout au moins l'inconscience de ses défauts, tandis que nous étudions, nous palpons les nôtres...

Le magistrat allait protester encore, lorsque Ruth lui imposa tout à coup silence :

— Chut !... regardez !...

Un remous considérable s'était fait dans le peuple sur la place, refoulé par les gendarmes qui élargissaient l'espace libre autour de la guillotine; des cris, des injures s'élevaient, dominés par une clameur croissante faite des mêmes syllabes, s'échappant presque en même temps de deux mille lèvres : « Le voilà ! » .

La porte de la prison contre laquelle était dressé l'échafaud peu élevé s'était ouverte, un groupe d'hommes avait paru, parmi lesquels aucune silhouette ne se détachait, la lune n'éclairant pas ce coin à l'ombre d'une haute construction.

La houle bruyante montait; une fièvre ardente gagnait chacun : on se poussait furieusement; on s'écrasait. Une voix domina : « Il est là, je le vois !... » Alors, dix, puis cent, puis mille voix hurlèrent le nom de Lavenir.

Brusquement, tout se tut. Une lueur intense avait soudain jailli, tremblé, puis s'était affermie, avait pour un photographe aposté fait apparaître pendant quelques secondes tout l'échafaud en une rayée de clarté éblouissante. Un moment, l'exécuteur, les aides, le prêtre, Emile lui-même, le cou nu, la chemise blanche ouverte, le visage rasé, pâle, tranquille, extraordinairement enfantin, demeurèrent immobiles, surpris, aveuglés. Puis, tout à coup, l'abbé s'élança maladroitement, appliqua un crucifix sur la bouche du jeune homme avec une brutalité involontaire. Emile tressaillit, recula. D'ailleurs, avant qu'il eût pu dire un mot dans le silence angoissé qui planait, trois hommes se sai-

sirent de lui, le bousculèrent... tout sombra dans la nuit recommencée !...

Debruyère se rejeta en arrière, révolté.

— C'est ignoble ! fit,il la voix mal assurée.

Il avait fait condamner à mort plus de vingt hommes pendant sa carrière de magistrat, mais c'était la première fois qu'il assistait à l'exécution de l'un d'eux.

Ruth s'était dressée.

— Oh ! la foule !... écoutez la foule !...

La tempête était déchainée. Tandis que des cris, une succession de cris aigus, quelque attaque d'hystérique, montaient, des huées, des sifflets s'élançaient, soutenus par le délire des voix mariées des hommes et des femmes hurlant : « Vive Lavenir !... Vive l'anarchie !... Mort aux exploiteurs ! »

Une poussée formidable se fit ; on se précipitait sur l'échafaud ; sous la lueur de la lune de plus en plus brillante, les têtes pressées se mouvaient comme la crête des vagues.

Un ordre retentit ; les chevaux des gendarmes piaffèrent, suivis de clameurs d'êtres écrasés. Du reste, en un clin d'œil tout avait disparu là-bas : hommes, victime, et jusqu'aux bois de justice démontés et emportés derrière la porte massive de la prison comme par enchantement.

Une accalmie se fit ; on percevait des voix isolées, des volées d'injures, des harangues. Un accent frappa en même temps le président Debruyère et Ruth Etcheveeren... une voix virile, mais jeune et pure qui entonnait, vibrante, la chanson navrante et sublime de l'*Anarchiste.*



Le tumulte hésita ; puis, des voix se joignirent à la première : l'hymne monta, superbe de douleur, de révolte, d'angoisse... d'espoir aussi.

Debruyère s'était penché.

— C'est ce jeune peintre... Auguste...

Ruth saisit sa main, emportée par une admiration d'artiste, peut-être une émotion plus profonde.

— Oh ! voyez !...

Tournées vers l'échafaud, toutes les têtes s'étaient découvertes... et, de partout, surgissaient des enfants, dressés désespérément, élevés au bout des bras, afin qu'ils vissent le sang répandu, qu'ils se souvinssent... des enfants formant tout un peuple nouveau, qui apparaissait en pleine lumière lunaire, distinct, au-dessus de la misère des pères confondus en un troupeau serré et confus...

Debruyère hocha la tête, soucieux...

— Oui, oui, ceux-ci seront véritablement à craindre !...

FIN

ÉMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-ET-M.)

